

UNIVERSITE DE LAUSANNE
Faculté des Sciences Sociales et Politiques
UNIVERSITE DE GENEVE
Faculté des Sciences Economiques

Session d'octobre 2001

U-Topie du politique : *l'Institut für
Sozialforschung et la politique*

Mémoire de DEA en science politique (Diplôme d'Etudes Approfondies)

Présenté par : Raphaël Ramuz
Directeur : Jean Batou

Je voudrais remercier ici ma mère, sans qui je ne serais pas là. Suzanne Peters, pour son aide précieuse et son soutien indéfectible. Ainsi que Alexandre Martins, compagnon de (in)fortune dans ce DEA. Bien entendu j'assume l'entière responsabilité de ce qui suit...

INTRODUCTION	5
1^{ERE} PARTIE : L'INSTITUT FÜR SOZIALFORSCHUNG : UN INSTITUT UNIVERSITAIRE « MARXISTE » DANS L'ALLEMAGNE DE WEIMAR	9
1. QUELQUES REPERES HISTORIQUES EN GUISE DE PREAMBULE	9
1.1. <i>Les années d'une révolution possible (1918-1923)</i>	10
1.2. <i>Le retour à la " stabilité " (décembre 1923 - octobre 1929)</i>	13
1.3. <i>Crise économique et montée du nazisme (octobre 1929 - janvier 1933)</i>	15
2. LA CONSTITUTION DE L'INSTITUT FÜR SOZIALFORSCHUNG, UN INSTITUT POLITIQUEMENT CORRECT ET ACADEMIQUEMENT INCORRECT.	16
2.1. <i>La « Erste Marxistische Arbeitswoche »</i>	17
2.2. <i>Les fondateurs de l'IfS</i>	18
2.3. <i>Un rapport de force spécifique : Les mandarins contre la République</i>	22
2.3.1. <i>Le cas spécifique de la Prusse</i>	24
2.3.2. <i>L'IfS comme instrument dans le rapport de forces</i>	26
3. LA PERIODE GRÜNBERG : LE MARXISME COMME DISCIPLINE ACADEMIQUE	28
4. DEUXIEME PERIODE : HORKHEIMER	31
2^{EME} PARTIE : PHILOSOPHIE ET POLITIQUE	36
1. INTRODUCTION	36
2. LES PREMISSES : LE REFERENT MARXIEN COMME REFERENT THEORIQUE PRINCIPAL DE L'IfS	40
2.1. <i>La référence à Marx chez Horkheimer</i>	40
2.2. <i>La référence marxienne chez Marcuse</i>	43
3. LA THEORIE DE LA THEORIE PRAXEOLOGIQUE	44
3.1. <i>La référence praxéologique dans la « théorie de la société » ou « matérialisme » (avant 1937)</i>	46
3.2. <i>La praxis dans la « théorie critique » (1937)</i>	50
4. FIGURES DE L'ABSENCE POLITIQUE DANS LA THEORIE CRITIQUE : UNE PRATIQUE THEORIQUE NON- PRAXEOLOGIQUE	52
4.1. <i>le rôle du prolétariat</i>	54
4.1.1. <i>Penser avec Lukacs contre Lukacs : vers une ontologie du prolétariat</i>	55
I. <i>Elements de la théorie lukacsienne</i>	56
II. <i>L'influence de Lukacs sur l'IfS</i>	59
4.1.2. <i>La psychologie des travailleurs</i>	61
I. <i>Le problème vus par l'IfS</i>	62
<i>Les travaux de Fromm</i>	62
4.1.3. <i>Quelle praxis politique possible ?</i>	66
I. <i>Les apories politiques d'une ontologie du prolétariat</i>	67
II. <i>psychologie prolétarienne et praxis politique</i>	70
<i>La pulsion de mort</i>	70
<i>La relation mécanique</i>	71
<i>Le retournement spontané</i>	72
<i>Le philosophe roi</i>	74
<i>Considérations intermédiaires</i>	76
4.2. <i>La philosophie comme lutte de classes</i>	77
<i>Sujet et objet : présence et absence</i>	77
4.2.1. <i>Le fondement scientifique</i>	78
4.2.2. <i>Raison et prolétariat, universalité et lutte de classes</i>	82
4.2.3. <i>la philosophie comme lutte politique</i>	86
I. <i>La théorie comme « pratique théorique »</i>	87
<i>Pratique théorique sans pratique</i>	89

II. La désagrégation du prolétariat comme classe.....	90
Une politique de l'attente.....	93
III. La lutte idéologique comme pratique politique.....	94
4.2.4. Emancipation et philosophie.....	96
4.2.5. Critique de la science et science critique.....	99
4.3. <i>La conception de l'histoire</i>	101
I. La possibilité « générale ».....	102
II. La possibilité par la crise.....	103
III. La crise comme progression vers la fermeture.....	104
IV. Conséquences de l'absence de crise pour la praxis politique.....	106
5. <i>Synthèse</i>	107
CONCLUSION	110
NOTICES BIOGRAPHIQUES INDICATIVES	113
BIBLIOGRAPHIE	121

Introduction

Ce travail de mémoire porte sur l'*Institut für Sozialforschung* (ci-après *IfS*). Cet Institut fut fondé en 1923 à Francfort, émigra en 1933 à Genève, Paris et Londres, avant de prendre le chemin des Etats-Unis en 1934 (à l'Université Columbia de New York). Après la Deuxième Guerre Mondiale, en 1950, l'Institut fut réouvert à Francfort, mais seuls Horkheimer et Adorno firent le voyage du retour.

Notre intérêt pour cet institut est né d'un étonnement. Etonnement devant le constat de la possibilité de l'existence même d'un tel institut. Cet étonnement était suscité, d'une part, par la description donnée très souvent de l'Institut comme le premier Institut académique marxiste dans un pays capitaliste et, d'autre part, par la lecture de certains textes - comme le célèbre « Théorie Traditionnelle et Théorie critique » de Max Horkheimer - dans lesquels les professions de foi marxistes et révolutionnaires nous semblaient clairement affirmées. C'est ainsi que, ayant l'impression de nous trouver devant une sorte d'« anomalie » historique, nous avons ressenti l'envie de comprendre « le pourquoi » de cet Institut.

Aussi, le point de vue que nous adopterons pour tenter d'expliquer que cette « anomalie », constatée *a priori*, n'en est peut être plus une *a posteriori*, consistera en une tentative d'explication de l'insertion « non-problématique » de l'*IfS* dans les rapports de forces de son époque. Ceci pour chaque époque qu'il traverse, de ses débuts en 1923 jusqu'à la fin des années 30. Il nous apparaît en effet que l'intégration d'un groupe de chercheurs se revendiquant du marxisme dans la structure académique dans les années 20 et 30, soulève un certain nombre d'interrogations.

Pour tenter d'étayer notre hypothèse de « non-problématicité » nous prendrons comme point d'articulation central le problème de la politique. Plus précisément, la question de savoir quelles positions politiques impliquaient, implicitement ou explicitement, d'une part, le type d'institutionnalisation de l'*IfS*, ainsi que, d'autre part, ses productions théoriques. Notre hypothèse étant que l'*IfS* n'a jamais, malgré ses références à Marx, été en mesure de constituer une *praxis* politique révolutionnaire.¹

¹ Lorsque nous posons l'hypothèse que l'*IfS* n'a jamais fondé de *praxis* politique révolutionnaire nous entendons par là que, ni par ses actions, ni par ses productions théoriques, l'Institut n'était en mesure de constituer une théorie et une pratique politique révolutionnaire basée sur le postulat marxien de la lutte de classes. Ceci au sens où la *praxis* signifie la fusion de la théorie et de la pratique, que dès lors l'émancipation ne peut être qu'une auto émancipation, processus de subjectivation par la prise de conscience. Cette auto-émancipation, dans une société de classes, ne pouvant être que révolutionnaire. De plus, nous définissons la politique comme le « lieu » dans lequel aboutit le processus de subjectivation et d'organisation collective résultant de la prise de conscience de la division de la société en classes. Ainsi, dans cette optique, une pensée ne prenant pas en compte ce « lieu » spécifique - qui possède également sa « temporalité » propre - comme lieu de cristallisation de la conflictualité, des différentes conflictualités, inhérente(s) à, et s'articulant dans, la société capitaliste, ne pourra que continuer à penser la conflictualité sans tenter de, ni pouvoir, la résoudre. Ce qui ne veut pas dire qu'une société sans classes serait apolitique, bien au contraire. Pour une définition de la politique nous renvoyons au livre de Daniel Bensaïd, *Le pari mélancolique : Métamorphoses de la politique, politique des métamorphoses*, Paris, Fayard, 1997.

Il nous faut ici introduire une explication quant au fait que notre travail est divisé en deux grandes parties.

La première partie concerne l'institutionnalisation et les années durant lesquelles l'Institut se trouve en Allemagne. Dans cette partie nous voudrions mettre à l'épreuve la double hypothèse suivante : d'une part, que l'*IfS* ne défendait pas des positions révolutionnaires, ceci en nous arrêtant sur le processus d'institutionnalisation qui a abouti à son édification, ainsi que par un regard porté sur les acteurs de cette édification. D'autre part, que l'Institut pouvait avoir un rôle fonctionnel pour le pouvoir en place dans les rapports de forces de l'époque.

L'analyse menée dans cette première partie concernant seulement la période allant des débuts de l'Institut jusqu'à l'arrivée au pouvoir d'Hitler, elle se concentre principalement sur la période durant laquelle Carl Grünberg dirigeait l'Institut, ainsi que sur le début de l'« ère Horkheimer ». Cette première partie sera plus « historique » en raison également de la nécessité de rendre compte de la possibilité « d'institutionnaliser » un collectif de chercheurs qui se réclame de Marx. Ceci nous obligera en effet à esquisser les rapports de forces structurant la société allemande à cette époque. Dans cette partie, nous porterons un regard moins détaillé sur les productions théoriques de l'*IfS*. Car il nous semble qu'établir l'absence de politique est plus facile à effectuer dans le cas de Grünberg et du programme de travail qu'il a imposé à l'Institut, que dans le cas de Horkheimer. Dans cette première partie, il sera donc plutôt question d'une analyse de l'« objectivité » de l'Institut, tentant de montrer que son inscription institutionnelle borne son champ des possibles, tout en montrant que ce champ des possibles n'est pas déterminé par cette inscription institutionnelle, mais que le rapport est dialectique.

Dans la seconde partie, concernant exclusivement l'*IfS* dirigé par Horkheimer, nous nous plongerons plus profondément dans les productions théoriques de l'Institut. Ce changement de procédure a plusieurs causes. La première est historique, l'*IfS*, sous la menace du nazisme, quitte l'Allemagne peu après la nomination de Max Horkheimer à sa tête. Dès lors, établir la situation historique suisse, française, anglaise et américaine n'avait pas beaucoup de sens. La deuxième, est que les positions de Horkheimer, et des autres membres de l'Institut sous sa direction, sont plus « ambiguës » que celles de Grünberg. Leur identité révolutionnaire est en effet assez clairement proclamée, « sur le papier ». C'est pourquoi, pour traiter de la problématique de l'absence de *praxis* politique de l'*IfS* dirigé par Horkheimer, nous avons décidé de procéder en étudiant les bases, les présupposés et les développements théoriques de certaines problématiques révélatrices, selon nous, de cette absence. Nous parcourrons ainsi les textes des membres de l'*IfS*. Particulièrement ceux de Horkheimer, parce qu'il en est le directeur et qu'il dispose, à ce titre, du pouvoir d'orienter les recherches de ces collègues, et de synthétiser leurs résultats. Mais également ceux de Marcuse, Fromm et Pollock, en ce qu'ils fournissent les analyses « spécifiques » qui nourrissent la réflexion d'ensemble du directeur. Nous ne postulons pas qu'il y ait homogénéité

totale des vues mais la convergence de vue est tout de même grande, sans oublier que la formulation d'ensemble restait la prérogative du directeur de l'Institut.

Pour mettre à l'épreuve notre hypothèse de l'absence de *praxis* politique chez les Francfortois, nous avons choisi trois thèmes principaux parmi les productions de l'Institut : le problème de la conscience de classe du prolétariat traité sous l'angle de la psychologie sociale analytique ; la conception de la théorie comme représentant *immédiatement* une lutte politique ; et la conception de l'évolution historique selon l'Institut. Pour chacun de ces thèmes, nous développerons une interrogation quant aux conséquences sur une éventuelle *praxis* politique que peuvent avoir les constructions théoriques de l'Institut. Ceci devrait nous permettre de confirmer ou d'infirmer notre hypothèse de départ.

Au vu de ce plan, nous pensons qu'il est nécessaire de préciser trois choses.

Premièrement, les raisons qui nous ont poussé à choisir l'*IfS* comme objet d'investigation plutôt que de prendre l'Ecole de Francfort ou Horkheimer ou encore Carl Grünberg. Nous ne prenons pas pour objet l'*IfS* dans le but de faire une analyse institutionnelle. Nous pensons simplement que la « forme » Institut académique, d'une part, a une certaine influence sur les productions théoriques et, d'autre part, induit un processus de sélection concernant les personnes qui peuvent y trouver leur place – toutes les opinions ne sont en effet pas les bienvenues dans une institution officielle. Ce qui fait de l'Institut en tant que tel un des facteurs dont notre problématique doit tenir compte.

Deuxièmement, les motifs du choix de la période que nous étudions. Ce sont les suivants : d'abord, la périodisation de la plupart des auteurs qui se sont consacrés à l'*IfS* et à ces membres remarquent une rupture théorique qui aurait lieu entre la fin des années 30 et le début des années 40. De plus, cette rupture est perçue, sur le plan des références, comme le début de l'abandon de la référence marxienne. En outre, le début des années 40 semble également marquer la fin de l'existence de l'*IfS* en tant que véritable institut, que lieu de production d'un travail théorique commun, tel qu'il avait été envisagé jusque là.² Enfin, la revue de l'Institut³, cesse de paraître à partir de 1941.

Troisièmement, nous voudrions préciser que l'ambition de ce mémoire n'est pas de dire « la vérité » sur l'*IfS* et ses membres, mais simplement de donner quelques pistes permettant d'explorer une des facettes des multiples dimensions de ce véritable « pan d'histoire » que constitue l'*IfS*. Si les pages qui suivent tentent de soulever, à partir d'un point de vue défini, un certain nombre d'apories dans la

² Pour le détail de cette évolution, voir Wiggershaus, R., *L'Ecole de Francfort*, Paris, PUF, 1993.

³ La revue de l'Institut a eu plusieurs noms. A l'origine, cette revue était celle que Grünberg publiait en Autriche, depuis 1911, sous le nom de *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung*, plus connue sous le nom *Grünbergs Archiv*. Lorsque Horkheimer prit la place de Grünberg en tant que directeur, la revue fut, en 1932, rebaptisée *Zeitschrift für Sozialforschung* (ci-après *ZfS*). Enfin, après le début de la guerre, les deux derniers numéros de la revue, qui était publiée jusqu'alors en France, furent publiés aux Etats-Unis sous le nom de *Studies in Philosophy and Social Science* (ci-après *SPSS*).

théorie des Francfortois, nous ne leur reconnaissons pas moins le mérite d'avoir été l'un des éléments qui a permis de garder vivante la discussion des sciences humaines en général et du marxisme en particulier, dans des années troubles de ce siècle.

1^{ère} partie : L'Institut für Sozialforschung : un Institut universitaire « marxiste » dans L'Allemagne de Weimar

1. Quelques repères historiques en guise de préambule

« C'est (...) du développement, au sein du système capitaliste, de forces de production, de l'augmentation numérique et de la concentration du prolétariat, du développement de la conscience de classe et de son organisation, que Marx et Engels attendaient les conditions de la victoire du socialisme dans le monde. L'Allemagne, au début du XX^{ème} siècle est un de ces pays avancés où les perspectives de la victoire révolutionnaire sont à la fois les plus proches et les plus réalistes, selon cette analyse. »⁴

Dans notre travail, nous nous sommes intéressés, pour le dire schématiquement, à l'édification et aux fondements théoriques d'un Institut académique dont les acteurs principaux se réclamaient du marxisme. Nous ne pouvions donc nous intéresser à l'émergence, aux premières années et aux thèses de cet institut sans rappeler brièvement le développement du cadre politique, économique et intellectuel qui a marqué une Allemagne de Weimar dans laquelle les attentes suscitées par la Révolution russe allaient finir de déployer leurs développements possibles.

Loin de vouloir dresser un tableau précis de l'histoire de la République de Weimar et des débuts du Troisième Reich, histoire qui a fait l'objet d'un grand nombre d'études et dont l'exposition dépasserait largement le cadre de ce travail et de nos compétences, nous aimerions simplement donner un aperçu de quelques éléments qui nous semblent intéressants, de manière à situer notre propos dans son contexte.

Comme nous l'indiquions plus haut, le fil directeur de nos investigations sur la *praxis politique* de l'IfS consiste en une interrogation sur l'existence de liens entre la théorie et la *praxis* d'une institution académique se réclamant du marxisme. Nous nous centrerons donc essentiellement, pour cette brève esquisse historique, sur l'évolution d'une perspective révolutionnaire dans l'Allemagne de Weimar et sur sa réalisation possible. Cette problématique " pratique ", sur laquelle nous n'aurons que peu d'occasion de revenir par la suite, nous semble, en effet, être liée aux développements théoriques qui vont suivre.

La majorité des historiens auxquels nous nous sommes référés tendent à diviser la période qui s'étend de la Constitution de la République Weimar à l'exil étranger de l'IfS en trois moments distincts: le premier s'étend de 1918 à 1923; le deuxième, de 1924 à octobre 1929 et le troisième d'octobre 1929 à janvier 1933.

C'est donc au cours de la première de ces périodes qu'ont lieu les débats préliminaires à l'édification de l'IfS. Or, ces années sont précisément celles durant

⁴ Broué, Pierre, *Révolution en Allemagne 1917-1923*, Paris, les éditions de Minuit, 1971, pp. 13-14.

lesquelles la perspective d'une révolution " marxiste " a été la plus présente et la plus vraisemblable en Allemagne.

1.1. Les années d'une révolution possible (1918-1923)

Le 9 novembre 1918 est proclamée la République de Weimar. Cette proclamation - qui intervient avant que la Paix ne soit signée - fait suite à quatre années de guerre qui ont conduit à un mécontentement social très important en Allemagne, se traduisant, notamment, par des actes de révolte dans l'armée et des grèves de masses, à l'image de celle menée par les métallurgistes de Berlin en avril 1917. Plus encore, la République est proclamée alors même que l'Allemagne est immobilisée par la grève de novembre 1918 qui réunit aussi bien des ouvriers que des soldats, au moment précis où, à en croire P. Gay, " ... il semblait impossible d'éviter une révolution. " ⁵

Pourtant, la Révolution ne se produit pas. Tout au contraire, le mouvement de protestation est écrasé par la bourgeoisie et une partie de la social-démocratie qui, emmenée par le duo Friedrich Ebert - Philip Scheidemann, prend la tête du gouvernement de la toute jeune République. Ainsi, et c'est là un point essentiel pour notre propos, la République de Weimar naît également sur les cendres de l'ancien parti social-démocrate (SPD), en crise depuis 1914. En effet, alors qu'avant guerre, la social-démocratie regroupait l'ensemble des forces dites " de gauche " dans un seul parti, allant jusqu'à former un " Etat dans l'Etat " ⁶ par sa structure et par son importance, l'entrée en guerre allait, pour le dire rapidement, mettre à nu la division existant entre les tenants d'une politique antimilitariste de ceux qui croyaient en une politique nationaliste et impériale.

Avant la fin de la guerre, la scission effective se produit au sein de la social-démocratie. Ainsi, en 1917, après avoir été exclus du Parti social-démocrate pour avoir refusé de voter des crédits de guerre, les dissidents progressistes fondent le Parti Indépendant. De cette mouvance et sous l'impulsion des Spartakistes de Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, naîtra officiellement, en décembre 1918, le Parti communiste allemand (KPD).

Au cours de cette même année 1917, la victoire de la Révolution russe va mettre à nouveau en évidence, et de manière très pressante, les divergences entre les deux ailes de l'ancienne social-démocratie. Ainsi, si le courant de gauche, et particulièrement les Spartakistes, accueille la victoire de la nouvelle de la formation d'un gouvernement soviétique avec enthousiasme; les sociaux-démocrates soulignent, à l'inverse, le fait que le cas russe n'est pas assimilable à la situation

⁵ Gay, P., *Le suicide d'une République. Weimar 1918-1933*, Paris, Gallimard, 1993, p. 182.

⁶ Broué, P., op. cit., p. 26 Les divergences entre les courants réformateurs et radicaux étant alors contenu dans un seul parti auquel chacun des courants se référerait.

allemande et qu'espérer une Révolution violente en Allemagne dans un proche avenir serait erroné.⁷

Cette différence de réaction revêt en fait une importance primordiale pour notre propos. En effet, plus qu'une opposition de tendances d'un même courant, ce sont donc deux projets politiques qui s'opposent lors de et au cours des semaines qui suivent la proclamation de la République de Weimar: d'un côté, un courant révolutionnaire se réclamant ouvertement partisan de la pensée de Marx et Engels interprétée comme une pensée de la révolution, qui veut, à l'instar du modèle russe, remettre tout le pouvoir aux Soviets et refonder fondamentalement la société; et, de l'autre, un courant social-démocrate, qui, sans pour autant renoncer à la référence à Marx, se prononce pour un régime parlementaire et une politique attentiste en matière de transformations économiques et sociales. Or, le courant social-démocrate l'emporte, soutenu par la bourgeoisie. Plus encore, c'est par une politique de répression de plusieurs mois (de janvier à juillet 1918), caractérisée par le décret de l'Etat de siège et l'intervention de l'armée que les dirigeants sociaux-démocrates luttent pour vaincre les mouvements de protestation et de grève générale. Les Spartakistes sont alors décapités par l'assassinat de Rosa Luxembourg et de Karl Liebknecht en janvier 1919. L'objectif et l'enjeu de ce combat pour la social-démocratie, semble alors avoir été parfaitement clair. Comme le soulignait en octobre un de ses représentants, Konrad Haenisch, dont il sera à nouveau question par la suite:

*“ Il s'agit de la lutte contre la révolution bolchevique qui monte, toujours plus menaçante, et qui signifierait le chaos. ”*⁸

Au delà de la lutte déclarée qui s'ouvre à partir de ces années entre le SPD et les partis situés sur sa gauche, il nous semble important, pour notre propos, de souligner l'alliance ainsi établie entre les sociaux-démocrates et les partis conservateurs, les premiers appliquant une politique souhaitée par les seconds. Dans ce sens, nous relèverons l'analyse qu'en font S. Bernstein et P. Milza:

*“ La République qui naît début 1919 connaît donc la lourde hypothèque que constitue la puissance inentamée des forces conservatrices maintenues par la social-démocratie. ”*⁹

Ce premier moment, qui s'achève par la proclamation de la Constitution de Weimar, aboutissement de la victoire des parlementaristes, nous semble particulièrement important quant à l'acceptation que peuvent avoir des protagonistes de l'époque - protagonistes que sont les futurs fondateurs de l'IfS, comme nous le verrons - de courant de pensées comme le marxisme et, plus particulièrement, des implications possibles d'une référence à ces courants. On peut en effet très bien, à cette époque, se référer au marxisme sans pour autant être soupçonné de fomenter la révolution contre la république.

⁷ Badia, G., *Histoire de l'Allemagne contemporaine 1917 / 1962*, Paris, Editions sociales, 1975, (Tome I), p. 90.

⁸ Cité par Broué, P., op. cit., p. 150.

⁹ Bernstein, S., et Milza, P., *L'Allemagne de 1870 à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 73.

Les années qui suivent, jusqu'à la fin de 1923, sont marquées par les questions liées aux réparations de guerre et aux renoncements territoriaux exigés de l'Allemagne par les Alliés, dans le cadre du Traité de Versailles.¹⁰ Du fait des réparations et des pertes dues à la guerre qui ont engendré une baisse importante de la production, l'Allemagne connaît alors des années marquées par une grande misère sociale qui touche de manière importante les couches de la petite et moyenne bourgeoisie. C'est également une période de troubles intérieurs qui prennent la forme de nombreuses grèves et d'avancées des mouvements d'extrême-droite s'appuyant sur les sentiments nationalistes qu'inspiraient à certains les conséquences du Traité de Versailles. Au cours de ces années d'agitation, le Parti communiste connaît, lui aussi, une certaine progression. Dans le même temps, les grands industriels font valoir leurs intérêts de façon prépondérante et l'expansion de l'économie allemande est alors remarquable.¹¹ Cette dernière s'appuie non seulement sur les crédits étrangers, mais également sur une spéculation inflationniste continue sur le Mark qui ne cesse de se déprécier entre 1921 et 1923¹² de même que sur une main d'œuvre utilisée à très bon marché. Plus encore, cette période voit s'affirmer le retour en force des anciens cadres du Reich impérial. Illustration de ce phénomène: c'est à Wilhelm Cuno, le Directeur de la plus importante compagnie de navigation allemande de l'époque, la HAPAG, que F. Ebert fait appel, en novembre 1923, pour former un gouvernement. Ainsi, comme le relève G. Badia:

« Pour la première fois depuis la révolution, le 23 novembre 1922 se constitue un gouvernement qui est l'émanation directe du grand capital monopoliste. »¹³

C'est dans ce cadre, que va se dérouler un épisode que beaucoup considèrent, *a posteriori*, comme la dernière possibilité d'existence d'une révolution en Allemagne au cours des années qui nous occupent. Voilà, brièvement résumé, de quoi il s'agit: Face à l'importance des sommes dont la République aurait dû s'acquitter encore dans ce cadre, le gouvernement Cuno, qui, parallèlement menait une politique très dure envers les salariés, demande aux Alliés, en 1922, de proclamer un moratoire sur la dette allemande de réparation. Cette demande est refusée, et, conformément aux clauses du Traité de Versailles, la France et la Belgique occupent la Ruhr dans l'espoir de prélever matériellement ce qui leur était dû dans le cadre de ce Traité. Le gouvernement allemand décrète alors une politique de "résistance passive" pour contrer cette occupation. Cette dernière vient alors s'ajouter à la diminution des revenus entraînées par l'occupation d'un centre important de la production allemande et à l'inflation qui prend une proportion dramatique. C'est alors l'ensemble des revenus des ouvriers, des fonctionnaires, des rentiers ou des pensionnés qui perdent leur valeur à une très grande vitesse. Dans ce cadre, de nombreuses grèves éclatent et culminent autour du 11 août, entraînant, le jour suivant, la démission du gouvernement Cuno. Au cours des semaines suivantes, la

¹⁰ Traité de Versailles dont la signature entraînera la démission de Scheidenmann du gouvernement.

¹¹ Bernstein, S. et Milza, P., op. cit., p. 89.

¹² Voir à ce propos, entre autres, Badia, G., op. cit., pp. 187-188.

¹³ Ibid., p. 188.

tension s'accroît dans tout le pays et les grèves se poursuivent. Le 26 septembre, le nouveau gouvernement - mené par le populiste Stresemann auquel ont été remis les pleins pouvoirs - déclare l'état d'exception et confie le maintien de l'ordre à la Reichswehr. Quelques semaines plus tard, en octobre 1923, face au danger qu'incarnent pour eux la remise du pouvoir à l'armée, des gouvernements ouvriers de coalition se forment en Saxe et en Thuringe. Ces derniers s'appuient sur la majorité dont disposent le KPD et le SPD dans ces Länder.¹⁴ Dans le même temps, sur le plan national, le parti communiste était entré en négociation avec les sociaux-démocrates et les syndicats que ces derniers dominaient.

Face à l'ampleur de l'insurrection qui s'organise, Ebert décide d'user de l'art. 48 de la Constitution de Weimar et de déposer les deux gouvernements ouvriers. Cette décision provoque une accélération du mouvement de protestation qui abouti à une grève générale, le 22 octobre 1923. Cependant les choses en restent là. Il semble, en effet, que les hésitations des dirigeants communistes¹⁵ aient donné une fin prématurée à l'insurrection et, par la même occasion, à la possibilité d'une Révolution allemande:

«*Le fiasco du part communiste allemand en 1923 allait marquer dans l'histoire de l'après-guerre un tournant décisif. A cette plaque-tournante de l'Europe, l'initiative repassait en effet entre les mains de la bourgeoisie, qui n'allait plus s'en dessaisir.*»¹⁶

Les discussions préalables à la Fondation de l'IfS se situent donc à un moment charnière de l'histoire allemande et de l'histoire des révolutions européennes. C'est en effet toute la signification de l'appartenance à un courant marxiste qui sera, dès lors, remise en cause. Ce qui n'est certainement pas sans importance pour les questions qui vont nous occuper.

1.2. Le retour à la " stabilité " (décembre 1923 - octobre 1929)

Les historiens semblent s'accorder pour qualifier les années qui vont de décembre 1923 à octobre 1929, d'années de retour à la stabilité et d'essor économique.

Au cours de ces années, la politique du gouvernement de Weimar, qui opère également un retour sur la scène internationale, est, en effet, couronnée d'un succès apparent¹⁷ sur le plan économique. Il conjugue ainsi, durant cette période une stabilité monétaire retrouvée par l'introduction du Rentenmark de Hjalmar Schacht

¹⁴ Broué, P., op. cit., p. 758.

¹⁵ Dressant le bilan de cet échec, Trotsky écrira: " Il y a des périodes où Marx et Engels ne pourraient faire avancer d'un seul pouce le développement historique même en le cravachant; il en est d'autres où des hommes de faible stature, s'ils sont à la barre, peuvent retarder le développement de la révolution internationale pour toute une série d'années. " Trotsky, L., *L'internationale communiste après Lénine*, Paris, 1969, Tome I, p. 196.

¹⁶ Broué, Pierre, op. cit., p. 856

¹⁷ La crise de 1931 montrera à l'envie que ce succès, bâti essentiellement sur l'afflux de capitaux étrangers, prêtés souvent à court terme, reposait en fait sur des bases extrêmement fragiles. Voir à ce propos Peters, Suzanne, *Les Stillhalteabkommen et les banques suisses (1931-1945). Quatorze années de prorogation des créances bancaires suisses*, Mémoire de licence, Faculté des Lettres, Université de Lausanne, 1999.

puis du Reichsmark et une politique déflationniste très sévère qui passe notamment par des licenciements et une diminution des prestations de l'assurance chômage. Mais ces mesures se doublent surtout des règlements successivement apportés, sur le plan international, à la question du règlement des dettes de réparation allemande. Particulièrement le " Plan Dawes " en 1924, et le Plan Young en 1929. Ce dernier aurait dû apporter une solution définitive aux questions de la dette allemande. Il n'en sera rien.

Sur le plan politique, les premières années de l'IfS sont caractérisées par un affermissement du pouvoir des partis de droite. Ainsi, à la demande des associations patronales qui, en 1924, réclamaient qu'on " remette l'Allemagne au travail "18, succède une

« ... période conservatrice : alors que les sociaux-démocrates sauvèrent à plusieurs reprises le gouvernement en lui accordant leur vote, pendant presque cinq ans, ils n'en firent pas partie. »19

Au cours de ces années durant lesquelles le taux de chômage reste élevé, les grèves sont peu nombreuses, malgré des salaires très bas et un allongement important de la semaine de travail.20 L'attitude des syndicats et de la social-démocratie sont à cet égard très parlants, de notre point de vue, et donnent un signe clair de ce que peut représenter une identification à la pensée marxiste, au cours de cette période. En effet, les syndicats abandonnent officiellement le principe de la lutte des classes et celui de la dictature du prolétariat en 1925, lors du congrès de Breslau. Ils se tournent alors vers « une politique contractuelle fort bien vue des milieux d'affaire. »21 Quant aux théoriciens du SPD, ils adoptent les thèses sur le « capitalisme organisé » de Rudolf Hilferding, ouvrant ainsi la voie à une théorisation de l'instauration du socialisme par l'aménagement étatique progressif du capitalisme.22

Quant au KPD, il apparaît que, pris entre une politique de lutte contre la social-démocratie, puis de tentatives d'alliance avec son appareil, doublée encore de ses liens très étroits avec la direction de l'Internationale communiste,23 il n'ait pas eu, au cours de cette période, un impact révolutionnaire important auprès des travailleurs allemands. Ceci quand bien même il obtient quelques succès sur le plan parlementaire, lors des élections de 1928, alors que le taux de chômage est en

18 Argelès, J.-M et Badia, G., *Histoire de l'Allemagne contemporaine*, Paris, Messidor / Editions Sociales, 1987, Tome I, p. 151.

19 Gay, P., op. cit, pp. 193-194.

20 Argelès, J.-M et Badia, G., op. cit., p. 152.

21 Bernstein, S., et Milza, P., op. cit., p. 98.

22 Très schématiquement, ces thèses stipulent le passage de l'économie allemande à un capitalisme " organisé ", c'est-à-dire un capitalisme régi organisé et rationalisé par les cartels et les ententes entre industriels et financiers (regroupements qui étaient nombreux à cette époque) et qui, en conséquence ne serait plus dirigé par la seule loi du profit ou la libre concurrence. Ce nouvel agencement admettant l'intervention étatique, le capitalisme " organisé " serait, en quelques sortes, un modèle pré-socialiste dans lequel une prise du pouvoir, au moyen du suffrage universel, par la social-démocratie suffirait à pousser plus loin le capitalisme dans la voie du socialisme.

23 Pour le détail de l'Histoire du KPD au cours de cette période, voir, entre autres, Broué, P., op. cit., pp. 866-868 ou encore l'analyse critique de Léon Trotsky in *Comment vaincre le fascisme : (Ecrits sur l'Allemagne 1930-1933)*, Paris, Passion, 1993, particulièrement pp. 157-203.

augmentation et que les conflits collectifs de travail donnent à nouveau lieu à des grèves.

Au vu de ces développements, il ne nous paraît pas erroné d'affirmer que la possibilité d'une révolution n'apparaît pas comme un élément constitutif de la réalité sociale de cette période. Ce qui, nous le supposons, n'est pas sans répercussions sur la production théorique de l'époque et son acception d'une pensée marxiste.

1.3. Crise économique et montée du nazisme (octobre 1929 - janvier 1933)

Notre dernière période est sans doute celle qui a suscité le plus de travaux, nous ne nous y arrêterons que très brièvement:

Les premiers effets de la crise économique américaine d'octobre 1929 atteignent la République de Weimar dès 1930. Ils y déclencheront une crise bancaire et financière d'une ampleur sans pareille qui se développe dès l'année 1931, entraînant avec elle des faillites en chaînes et une misère très importante.²⁴ Corollaire de cette crise et des mesures prises pour en sortir, l'Allemagne se dote alors d'un gouvernement fort qui, sous les auspices du Chancelier Heinrich Brüning dirige *de facto*, entre 1930 et 1932, par le biais de l'article 48, soit à coût de décrets-lois et de dissolutions du Parlement. Comme le souligne J.-M. Argelès et G. Badia:

« Pratiquement, à partir de juillet 1930, le Reichstag est " mis en vacances " (...). Les divers ministères gouvernent à coup d'ordonnances; le contrôle parlementaire ne s'exerce plus. En revanche, le rôle des lobbies, des groupes de pression extra-parlementaires ne cesse d'augmenter. »²⁵

Ce gouvernement, largement soutenu par le Parti social-démocrate, va mener une politique d'austérité budgétaire draconienne, diminuant les salaires de fonctionnaires, le niveau des pensions, celui des indemnités de chômage et accordant, en parallèle, des avantages fiscaux importants aux grands industriels et aux banques en difficulté suite à la crise. Il tombe cependant, sous la pression des milieux d'extrême-droite, agrariens et conservateurs, en juin 1932, une fois l'économie allemande ramenée à un calme relatif. Le gouvernement qui lui succédera, dirigé par Franz von Papen, portera le surnom de « cabinet des barons » pour sa composition constituée d'un grand nombre d'aristocrates, ce qui n'avait encore jamais existé sous la République de Weimar. Le commentaire de P. Gay quant à ce cabinet est plus que parlant pour notre propos :

« Tout se passait comme si la révolution de 1918 n'avait jamais eu lieu. »²⁶

Enfin, alors que le Parti communiste connaît, lui aussi des succès électoraux, les milieux industriels scellent une alliance avec le parti nazi d'Adolf Hitler qui accède au pouvoir en janvier 1933. Les développements historiques que connut

²⁴ Pour un résumé du déroulement de cette crise et de ses résolutions, voir Peters, Suzanne, op. cit., pp. 15-38.

²⁵ Argelès, J.-M., et Badia, G., op. cit., p. 195.

²⁶ Gay, P., op. cit., p. 203.

l'Allemagne du Troisième Reich par la suite et leurs implications pour le mouvement ouvrier ne sont que trop connus :

« *Le fascisme réussit à maintenir les salaires au bas niveau de l'année de la crise la plus profonde, 1932. Le fascisme augmenta l'intensité du travail et les accidents s'élevèrent rapidement. Les conditions sanitaires se détériorèrent et le système d'assurance sociale fut transformé en un instrument de guerre. Toutes les libertés politiques que le travail gagna en cent ans de douloureux combat furent abolies.* »²⁷

En cette même année 1933, les membres de l'*IfS*, et l'institut « lui-même », quittaient définitivement l'Allemagne pour s'installer à Genève, Paris et Londres, avant de quitter le Continent. Fondé dans une situation où la Révolution prolétarienne au sens des écrits de Marx et Engels était un événement possible, l'*IfS* s'exilait d'un pays où la révolution conservatrice avait triomphé. Nous concluons notre préambule sur les mots de P. Broué:

« *Cette défaite finale était la conclusion de deux batailles distinctes, mais étroitement reliées par leurs origines et dans leurs conséquences. La première s'était déroulée dans les usines et dans les rues des cités industrielles allemandes entre 1918 et 1923. L'autre, livrée au sein du parti bolchevique entre 1923 et 1927, s'était terminée par la victoire de Staline et de son appareil bureaucratique.* »²⁸

2. La constitution de l'Institut für Sozialforschung, un Institut politiquement correct et académiquement incorrect.

Dans un premier temps, nous allons nous pencher sur le processus qui a conduit à l'édification de l'*Institut für Sozialforschung (IfS)*. Le but de cette présentation est d'essayer de *comprendre* la fondation d'un institut dit « marxiste » à l'intérieur des rapports de force socio-politiques de l'époque dont nous venons d'esquisser quelques traits. Au-delà des aspects factuels de ce chapitre, nous y adopterons un point de vue permettant, selon nous, de retracer les faits signifiants de l'émergence d'un tel institut dans le contexte de l'Allemagne de Weimar.

Les ouvrages portant sur la constitution de l'*IfS*, mettent souvent en exergue, et de manière unilatérale, son caractère marginal sur le plan académique et ses « idées » révolutionnaires. Plus qu'une histoire dialectique de l'Institut ils tracent une chronologie de sa construction, séparant de celle-ci l'histoire des idées qui y sont développées. Nous essaierons, pour notre part, de montrer en quoi la naissance de l'Institut ne se situe pas a contrario du développement historique de l'Allemagne de Weimar que nous présentions plus haut, mais comment elle peut être comprise et expliquée dans le rapport des forces de l'époque. Pour mener à bien cette tâche nous nous pencherons sur les caractéristiques des rapports existant entre le pouvoir

²⁷ Kuczynski, J., *Germany: Economic and Labour Conditions under Fascism*, New York, Greenwood Press, 1968, p. 130; cité par Peters, S., op. cit., pp. 98-99.

²⁸ Broué, P., op. cit., p. 867.

politique et la sphère académique, et plus spécifiquement sur le cas du gouvernement de la Prusse, dont dépendait Francfort. Nous nous occuperons également des liens unissant la ville de Francfort et son université. Dans un deuxième temps, nous examinerons les acteurs de la fondation de cet Institut, afin de présenter leur positionnement politique. Notre objectif sera ici de tenter de montrer que l'aspect « révolutionnaire » de leurs positions constituait une révolution dans le champ académique. Ainsi, loin de constituer une profonde menace pour l'État parlementaire bourgeois de Weimar, la fondation de l'Institut, et ses références aux thèses de Marx étaient ne se distinguait en fait pas fondamentalement de celles des sociaux-démocrates de l'époque.

2.1. La « Erste Marxistische Arbeitswoche »

La naissance de l'*IfS* est la concrétisation du projet d'un petit nombre de personnes qui formèrent une sorte de « réseau » durant les années de troubles révolutionnaires en Allemagne (1919-1923). L'*IfS* est, en effet, né de la volonté d'institutionnaliser ce qui fut la *Erste Marxistische Arbeitswoche*, qui s'était déroulée durant l'été 1922²⁹ à Illmenau en Turinge. Nous nous pencherons donc brièvement, dans un premier temps, sur cette « semaine de travail » ainsi que sur les personnes qui ont participé à ce processus de fondation.

Deux personnages sont au centre de l'organisation de cette semaine : Félix Weil³⁰, qui en était le principal bailleur de fond et Karl Korsch³¹, qui avait déjà organisé une « Académie d'été » durant les années précédentes. Cette « semaine » réunit une vingtaine d'intellectuels de gauche³² pour ce que Hede Massing qualifiait de « *rencontre marxiste d'étudiants* ». ³³

On notera pour l'anecdote, ce qui est intéressant pour nous, que cette réunion préfigurait déjà, de par son organisation, la conception qu'allait avoir l'*IfS* du travail des intellectuels et de leur fonction dans le mouvement socialiste – au sens large. R. Wiggershaus résume ainsi cette fonction :

« Un rôle important était promis aux intellectuels prêts à l'alliance avec le prolétariat. Il n'était pas question de les faire renoncer à leur nature d'intellectuels, mais de la communiquer au travailleur ». ³⁴

²⁹ Les deux auteurs qui font référence pour l'histoire de l'*Institut für Sozialforschung*, Martin Jay et Rolf Wiggershaus, ne sont pas d'accord sur la date. Pour Jay la semaine se serait tenue à l'été 1922 alors que c'était à la Pentecôte 1923 pour Wiggershaus. Nous optons pour la date de Jay qui tient son renseignement de Weil lui-même.

³⁰ Voir notice biographique.

³¹ Voir notice biographique.

³² Dont, outre Felix Weil, Karl Korsch, Georg Lukàcs, Karl August et Rose Wittfogel, Friedrich Pollock, Julian et Hede Gumperz, Richard et Christiane Sorge, Eduard, Ludwig et Gertrud Alexander, Béla Fogarasi et Kuzuo Fukumoto.

³³ Massing, Hede, *Die Grosse Täuschung*, p. 69, cité in Wiggershaus, *L'Ecole de Francfort*, Paris, PUF, 1993, p. 17.

³⁴ Wiggershaus, *op.cit.* p.17.

La semaine fut animée principalement par Korsch et Georg Lukacs³⁵ sur les thèmes de la socialisation dans le cadre d'une démocratie radicale et de la conscience du prolétariat. Ce séminaire se voulait avant tout, selon Weil, une contribution à la discussion sur le socialisme et le marxisme dans l'espoir que «*les divers courants marxistes, pourvu qu'on leur donne l'occasion d'en débattre, pourraient parvenir à s'entendre sur la définition d'un marxisme "vrai" ou "pur"*». ³⁶ Il n'était donc pas organisé sous les auspices d'un parti politique, bien que plusieurs des participants soient membres du Parti Communiste.³⁷ Il s'agissait avant tout de traiter de problèmes de théorie (au sens *passif*³⁸ du terme).

2.2. Les fondateurs de l'IfS

Après cette première semaine, il avait été convenu d'en organiser d'autres. Mais Félix Weil voulait aller plus loin et institutionnaliser ce type de « discussion » marxiste. Pour cela il allait bénéficier de l'aide de Kurt Albert Gerlach, professeur d'économie à la *Technische Hochschule* d'Aix-la-Chapelle. Et dont Richard Sorge³⁹ était l'assistant. Gerlach, qui aurait dû prendre par la suite la direction du futur Institut, avait rédigé le memorandum⁴⁰ qui devait servir de base à des négociations avec l'Université en vue de l'ouverture d'une institution académique dédiée à ce type de « discussion ».

Voilà pour l'aspect factuel de l'émergence de l'IfS. A ce stade, nous aimerions cependant nous arrêter quelques instants sur les trois acteurs principaux de son édification, afin de comprendre dans quelle perspective *politique* s'est créé l'Institut. Ce qui nous permettra également de donner un aperçu de ses potentialités de remise en question de l'ordre social établi.

Tout d'abord, le financier de l'Institut, qui n'est autre que le père du bailleur de fond de la *Erste marxistische Arbeitswoche* : Hermann Weil. Hermann Weil avait fait fortune dans le commerce de céréales en Argentine. Revenu s'installer en Allemagne en 1909 (à Francfort), il avait élargit son commerce céréalier à la spéculation immobilière et au commerce de viande. Pour situer « sociologiquement » la personnalité de Weil, il semble nécessaire d'évoquer son désir de reconnaissance sociale, qui, conjointement à un solide sens des affaires, le poussa notamment à collaborer activement à l'effort de guerre allemand. Ce désir l'avait amené à soutenir l'*Institut für Weltwirtschaft und Seeverkehr* de Kiel.⁴¹ Par le passé, il avait également tenté de mettre sur pied une fondation pour : « *La recherche et l'enseignement dans le*

³⁵ Voir notice biographique.

³⁶ Lettre de Félix Weil à Paul Breines du 10 janvier 1971, citée in Jay, Martin, *L'imagination dialectique*, Paris, Payot, 1977, p. 21.

³⁷ Il est important de noter qu'à l'époque le Parti communiste allemand (KPD) n'était pas encore le parti stalinien qu'il devint par la suite, d'ailleurs Korsch en fut plus tard exclu.

³⁸ A-praxéologique.

³⁹ Voir notice biographique.

⁴⁰ *Denkschrift über die Begründung eines Institut für Sozialforschung*, 22.9.1922.

⁴¹ Cité par Wiggershaus, R. , *L'École de Francfort*, op. cit., p. 14.

domaine des sciences sociales, particulièrement du droit et du code du travail, pour l'encouragement d'instituts de sciences sociales, d'étudiants qualifiés et de jeunes savants, qui s'efforcent d'éclaircir scientifiquement les problèmes sociaux dans le sens de la paix sociale. »⁴² Dans ce sens, Hermann Weil incarnait le type du *parvenu* juif décrit par Hannah Arendt. Il correspondait à ce type de parvenu qui avait dû lutter pour se hisser dans la hiérarchie sociale, qui était fier de sa réussite⁴³ et qui désirait l'assimilation par dessus tout. Cette reconnaissance, Hermann Weil la trouve finalement grâce à l'*IfS* puisque, par son intermédiaire, il devient docteur *honoris causa* de la faculté d'économie et des sciences sociales. Hermann Weil était le seul bailleur de fonds de l'Institut, et il nous apparaît que, loin de tout projet révolutionnaire, son engagement financier auprès de l'*IfS* s'apparentait bien plutôt une sorte de « mécénat culturel ».

Son fils, Félix Weil, est le véritable « créateur » de l'Institut. Il semble donc important de dire quelques mots de son parcours.

Félix Weil ne désirait pas suivre les traces de son père dans le commerce. Il décida d'étudier l'économie et les sciences sociales et débuta son cursus à l'Université de Francfort. Il se déplaça ensuite à Tübingen pour y suivre les cours de Robert Wilbrandt. Ce qui nous oblige à présenter rapidement les positions politiques de Wilbrandt, eut égard à son influence sur le jeune Weil.

Wilbrandt était perçu comme un socialiste⁴⁴ dans les milieux académiques. Ce qui lui valait d'être marginalisé. Sa conception était celle d'un socialisme « romantique » tourné vers l'exemple de la *Gemeinschaft*. Dans une brochure écrite au printemps 1919⁴⁵, fustigeant leur vision mécaniste, il accusait les socialistes de ne « pas être assez socialistes ». Un extrait de cette brochure nous éclaire sur sa vision du socialisme :

« Vous êtes fidèles à la prophétie mais c'est pour cela que vous attendez que les fruits mûrissent ! C'est pour cela que vous parlez des secteurs de l'économie mûres pour le socialisme ! Au lieu de croire que c'est vous qui êtes assez mûrs pour les rendre mûrs, au lieu précisément de faire cuire les fruits verts dans la marmite de l'économie communautaire, comme l'a fait le socialisme pratique avec le plus grand succès, celui des confréries et des municipalités, mais dans des boulangeries et des boucheries ! Et au lieu de trouver la forme vous-mêmes, malgré Marx et Hegel qui nous ont interdit l'invention ».

Wilbrandt craignait et dénonçait également le bolchevisme, annonçant que si la socialisation ne se réalisait pas :

« alors le bolchevisme en fait son affaire avec d'autres méthodes. Il exacerbe les passions, il crée artificiellement une armée de chômeurs... il exige expressément des grèves et encore des grèves, il croit obtenir du nouveau par la force alors qu'il rend l'ancien impossible »⁴⁶.

⁴² Ibid., p. 18.

⁴³ Sur la différenciation au sein des *parvenus*, voir Traverso, E., *Les juifs et l'Allemagne*, Paris, La découverte, 1992, p. 110 sq.

⁴⁴ Mais n'appartenant pas au SPD.

⁴⁵ Cette brochure s'intitulait : *Sind die Sozialisten sozialistisch genug*. Cité par Wiggershaus, op. cit., p. 12.

⁴⁶ Idem.

Comme on le voit, la vision du socialisme de Wilbrandt était loin d'être révolutionnaire. Il n'était pas non plus adepte de Marx, qu'il semblait considérer comme un mécaniste.

Cette parenthèse refermée, revenons à Félix Weil qui rédigea sa thèse de doctorat⁴⁷ sous la direction de Wildbrandt. Cette thèse portait sur le problème de la socialisation, thème qui était l'objet de nombreuses discussions à l'époque. Cet objet y était posé sous l'angle suivant : « *Retour à la libre économie ou en avant vers le socialisme ? Telle est la question* ». Alternative que Felix Weil pondérerait immédiatement en ajoutant « *La résoudre n'est pas le dessein de ce travail* »⁴⁸.

Weil faisait donc montre d'une grande prudence dans ses prises de positions. R. Wiggershaus le décrivait comme faisant :

« partie de ces jeunes gens qui, politisés par le dénouement de la guerre et la révolution de novembre, étaient convaincus de la faisabilité et de la supériorité du socialisme en tant que forme plus élevée de l'économie, et se vouaient à l'étude des théories socialistes pour, ainsi armés, pouvoir occuper le plus vite possible une position dominante dans le mouvement ouvrier et éventuellement dans une société socialiste. Mais il se consacrait à cet idéal en conservant une certaine distance. Comme "bolcheviste de salon" il collabora dans les années 20 à la périphérie de l'aile droite du KPD⁴⁹ mais n'y adhéra jamais. »⁵⁰

On remarque donc dès le départ que le principal fondateur de l'*IfS* ne se situe pas dans la tradition du marxisme révolutionnaire incarnée par l'aile gauche de la IIe Internationale⁵¹, qui avait conduit la grève de novembre 1918. Il serait plus proche du réformisme des sociaux-démocrates sans totalement adhérer à leurs principes. L'impossibilité de le classer dans le champ politique est due, selon nous, principalement au fait que son engagement politique, dérivé de sa conception scientifique du socialisme, ne se fait qu'à la marge et qu'il se considère avant tout comme un intellectuel. En effet, il ne participe pas véritablement à ces débats mais adopte, dès le début, une position de retrait politique, misant sur l'engagement académique. Conception qui sera très claire dans l'*IfS* et qui sera également celle des autres membres de l'Institut. D'ailleurs cet « intellectualisme » se remarque à l'origine même du processus de ce qui allait amener à la fondation de l'*IfS*. Il nous semble, en effet, que lorsque Weil affirme son espoir concernant la possibilité de définir, par le débat entre différents courants, un marxisme vrai ou pur, on est devant une conception très intellectualisée du débat.

Quant au troisième fondateur, Kurt Albert Gerlach, nous suivrons Martin Jay⁵² qui le décrivait comme un « socialiste sans parti », comme une personne ressentant

⁴⁷ « *Sozialisierung. Versuch einer begrifflichen Grundlegung nebst einer Kritik der Sozialisierungs-pläne* ». Cette thèse parut en 1921 dans la série *Praktischer Sozialismus* éditée par Karl Korsch.

⁴⁸ *Ibid.*, p.83, cité in Wiggershaus, p.14.

⁴⁹ Parti Communiste Allemand

⁵⁰ Wiggershaus, Rolf, *op. cit.*, p. 15.

⁵¹ Incarnée notamment par Lénine et Rosa Luxemburg. Pour une présentation du débat théorique (et inséparablement praxéologique) au sein de la IIe Internationale, voir notamment Löwy, Michael, « *Marxisme et positivisme dans la pensée de la IIe internationale* » in *Paysages de la vérité*, Paris, Anthropos, 1985, p. 117-129.

⁵² Jay, Martin, *l'imagination dialectique*, Paris, Payot, 1977, p. 25.

une hostilité à la fois esthétique, provenant de sa fréquentation du cercle de Stefan George⁵³, et politique pour la société bourgeoise. Ce pan politique s'était développé au contact de la *Fabian Society*⁵⁴, qu'il avait côtoyée durant un long séjour en Angleterre. Pendant la guerre, il avait collaboré à l'*Institut für Weltwirtschaft und Seeverkehr* de Kiel (tout comme Hermann Weil). Ces renseignements nous donnent une bonne idée sur le degré d'« extrémisme » politique de Gerlach. Son admiration pour la *Fabian Society* le place indéniablement du côté des socialistes réformistes non-marxistes, tout comme sa participation à l'Institut de Kiel, qui n'avait pas la réputation d'être un repaire de révolutionnaires. En outre, on peut noter que dans son mémorandum sur le futur *Institut für Sozialforschung* « il n'était question du marxisme que de façon marginale ».⁵⁵ Gerlach y parlait plutôt de « s'attaquer dans un large esprit d'objectivité à l'exploration de la vie sociale ; et ceci d'autant plus lorsque ce n'est pas une prise de position au point de vue économique et sociopolitique qui donne l'orientation, mais fondamentalement le seul point de vue de la recherche. »⁵⁶

Après ce tour d'horizon, Il nous apparaît que les trois principaux acteurs de la fondation de l'Institut sont des personnalités que l'on peut qualifier de *politiquement corrects* pour une Allemagne de Weimar qui est en voie de renoncer définitivement à ses aspirations révolutionnaires.⁵⁷ Ainsi, il ne semble pas, en effet, que leur rhétorique s'appuie sur une analyse de la société dont le principe de division fondamental et irréductible serait celui qui sépare capital et travail. Pour eux, la socialisation est avant tout un mode d'organisation économique rationnel de la

⁵³ George, Stefan (1868-1933). Poète et écrivain. Très conservateur, George déplorait la fondation de la République. " Although its esoteric thought was never coherent, the George-Kreis did stress the need to sacrifice for a leader possessed of a lofty mission of cultural and political revival. Yet there is no disagreement regarding George's attitude toward the Nazis: offered a place of honor in Hitler's Germany - president of a new Academy for Poetry - he contemptuously moved to Switzerland in August 1933 and died there in December. ", Vincent, C. Paul, *A Historical Dictionary of Germany's Weimar Republic, 1918-1933*, Londres, Greenwood Press, 1997, pp. 144-145.

⁵⁴ "Fabian Society: Organisation socialiste anglaise issue en 1884 de la Société de la Vie véritable fondée l'année précédente. Répudiant le marxisme et la théorie de la lutte des classes pour un socialisme réformiste et progressif, pénétré d'idéal moral et suivant les méthodes de temporisation dont Fabius Cuncator avait donné l'exemple dans l'Antiquité, la Fabian Society a réuni des écrivains, des économistes, des artistes, etc. G.B. Shaw, H.G. Wells, Sidney et Béatrice Webb furent parmi ses premiers membres. La Fabian Society contribua à la fondation du parti travailliste en 1906." Mourre, Michel, *Dictionnaire encyclopédique d'HISTOIRE*. Nouvelle édition, Paris, Bordas, 1996, vol. 2.

⁵⁵ Wiggershaus, *op. cit.*, p. 19.

⁵⁶ Gerlach, K. A., *Denkschrift über die Begründung eines Institut für Sozialforschung*, cité in Wiggershaus, R., *op. cit.* p. 19.

⁵⁷ A cet égard il faut relever que le mémorandum rédigé par Weil pour la création de l'Institut affirmait clairement que « son » institution ne devait pas avoir de rapport avec des partis politiques (« Weil-Kuratorium der Universität Frankfurt am Main », 22 septembre 1922). Slater le rappelle en disant que : « Weil centralized as the proposed Institute's objectives, "knowledge and understanding of social life in its totality" from the economic base to the institutionnal and ideationnal superstructure... but Weil did not fail to stress that the Institute's work would proceed "independently of party-political" considerations » (*Origin and significance of the Frankfurt School*, Londres, Routledtge, 1977, p. 1)

société et le marxisme un outil d'appréhension de la réalité qui doit concurrencer la science bourgeoise, mais dans les cadres fixés par cette dernière.⁵⁸

Après ce bref aperçu des personnalités qui sont à la base de l'*IfS*. Il nous paraît indispensable de présenter le cadre socio-politique spécifique au milieu universitaire et à la ville de Francfort dans lequel cette création.

2.3. Un rapport de force spécifique : Les mandarins contre la République

La social-démocratie domine politiquement la République à l'époque de la création de l'Institut.⁵⁹ Mais, la toute nouvelle République (et pas seulement la social-démocratie) est alors non seulement en lutte contre les tendances révolutionnaires qui s'y expriment encore, mais également contre les résurgences de l'ancien régime. Ce second point est particulièrement vrai dans un secteur clé de la reproduction sociale, celui de l'enseignement supérieur. En effet, si la république avait remplacé la monarchie comme forme d'organisation politique, les structures éducatives, principalement l'Université restaient celles de l'ancien régime. Or, celles-ci ont comme caractéristique d'être dominées par la figure du mandarin.⁶⁰ Signe de ce pouvoir maintenu, les mandarins affublaient toutes les personnes n'appartenant pas à leur cercle du terme d'« étranger », ceci qu'ils soient de gauche ou qu'ils se reconnaissent dans le capitalisme libéral. Or, comme le dit Peter Gay :

« A Weimar... les vieux centres de pouvoir (Les universités, la bureaucratie, l'armée) avaient résisté aux « étrangers » alors que le théâtre, l'édition et le journalisme passaient pour l'essentiel entre leurs mains. »⁶¹

L'Université était donc bien souvent perçue comme un « vestige » de l'époque impériale, une structure profondément antidémocratique et contestée en tant que telle. Selon F. Ringer⁶², la Révolution de 1918 avait, en effet, montré que la majorité des Allemands était au moins aussi opposée à l'ancien régime qu'elle était favorable à la social-démocratie. Or, l'Université représentait cet ancien régime.

Partant, il nous semble essentiel de souligner l'importance que les universités avaient eue dans l'organisation de l'Empire allemand. Les mandarins, régnant sur le monde universitaire, avaient également joué le rôle de « conseillers du Prince », et ce sont eux qui étaient les garants du *Kulturstaat* qui devait s'opposer à la *Civilisation* anglo-saxonne. La fin de la guerre et l'abdication de l'empereur auraient dû sonner le

⁵⁸ La décision d'intégrer l'Institut à l'Université relève également, en partie, de cette logique. En effet, puisque son financement était totalement à la charge de la *Gesellschaft für Sozialforschung*, l'Institut aurait pu se constituer en institution indépendante.

⁵⁹ Cette majorité est d'ailleurs confirmée lors des élections du Reichstag de mai 1924. Voir S. Bernstein et P. Milza, *op. cit.*, p. 193.

⁶⁰ Pour la description du mandarinat, voir le livre de F. Ringer : *The decline of the german mandarins : the german academic community, 1890-1933*, Hanover, University Press of New England, 1990 (1^{ère} édition 1969).

⁶¹ Gay, P., *op. cit.*, p.152.

⁶² Ringer, F., *op. cit.*, p. 200.

glas de l'influence mandarinale sur la société allemande.⁶³ Si tel a bien été le cas pour une partie de cette société, un domaine cependant est resté leur chasse gardée : le champ académique. Ils le défendront âprement. Ainsi :

« *La communauté académique dans son ensemble fit tout ce qui était en son pouvoir pour résister au nouveau régime.* »⁶⁴

Durant la République de Weimar, la communauté académique était structurée autour de deux groupes : La majorité des professeurs, les mandarins « orthodoxes »⁶⁵, étaient, pour une large part – bien qu'ils se soient toujours proclamés apolitiques – sympathisants du DNVP (Deutschnationale Volkspartei), dans lequel se retrouvaient les agrariens conservateurs, les Pangermanistes, les bureaucrates de droite et les officiers de l'armée. A l'opposé, la minorité, les « *Vernunftrepublikaner* »⁶⁶ ou modernistes étaient proches du DDP (Deutsche Demokratische Partei). Cependant, au-delà de la distinction entre modernistes et orthodoxes il nous paraît indispensable de ne pas négliger les profondes similarités des mandarins dans cette période de Weimar :

« *The german university professors felt themselves involved in a genuine tragedy. They were oppressed by the sense that their own ideals were threatened with extinctions, along with their whole manner of life. The accomodationnists [modernistes] felt this even more strongly than the orthodox, precisely because they tried to shed all reactionary illusions.* »⁶⁷

Au-delà des troubles liés à sa constitution, le gouvernement de la jeune république se trouve donc également confronté à ce problème : l'opposition de l'une des plus importantes institutions de reproduction sociale qui tend à reproduire un ordre social opposé à la République, puisque la très grande majorité de ses membres est farouchement antirépublicaine, tandis qu'une minorité la soutient en raison ... de la Raison. C'est pourquoi la réforme de l'enseignement supérieur devient un enjeu politique d'une extrême importance dans la République de Weimar. En effet :

« *Unless the modernists could « win the universities for the new state »⁶⁸, the state would inevitably suffer from the instability occasioned by its lack of cultural « content ». It would have no defenses against the ever more violent fluctuations of the class war. It would be the helpless tool of purely material interest groups, and its decline would necessarily lead to anarchy... Social exclusiveness, which had unfortunately become characteristic of German « cultivation », would have to be dropped. The educated elite of the nation would have to*

⁶³ Cette formule ne veut pas dire que les mandarins n'auront plus aucune influence sur la société allemande, ce qui serait absolument faux au vu de leur influence sur les développements ultérieurs. Ils perdent leur pouvoir quasi institutionnel d'orienter la politique du pays, puisque le pouvoir politique auquel ils étaient organiquement lié est tombé.

⁶⁴ Ringer, Fritz, *op. cit.* p. 201.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 213.

⁶⁶ Ce terme fut introduit pour désigner les personnes qui n'aimaient pas la République mais s'y résignaient car ils pensaient que c'était la seule forme de gouvernement qui pouvait éviter les extrémismes.

⁶⁷ Ringer, F., *op. cit.*, p. 244.

⁶⁸ Meinecke, F., *Politische Schriften*, p. 403, cité par F. Ringer (voir prochaine note).

pledge its loyalty to the new society, demanding only that the just prerogatives of learning and of talent be acknowledged. »⁶⁹

L'objectif du nouveau gouvernement sera dès lors de mettre sur pied une réforme dont le but consistera à briser le système de caste qui était au principe de la communauté universitaire allemande. Les partis de gauche avaient ainsi annoncé, dès 1919, leur volonté de garantir l'égalité des chances d'entrée à l'Université en effaçant les barrières sociales qui faisaient l'imperméabilité de cette institution. La Constitution de Weimar, issue de négociations entre les sociaux-démocrates, les démocrates, et le Centre (la dite « coalition de Weimar »), ne manifeste pas un égalitarisme aussi profond, mais montre tout de même une volonté certaine de réformer le système éducatif. Notamment par l'établissement de certains principes comme celui de la garantie du droit à l'éducation, et par l'établissement d'une coopération entre le gouvernement central et les états dans le domaine de l'éducation. Dès lors, l'un des problèmes d'une telle réforme réside dans le système fédéraliste de l'Allemagne qui offre une grande autonomie aux Länder.

2.3.1. Le cas spécifique de la Prusse

De ce point de vue, la Prusse, qui englobait la ville de Francfort, revêt un intérêt tout particulier. En effet, dans cet Etat, le pouvoir politique était en accord avec les réformes souhaitées par le gouvernement central, ce qui n'était pas le cas de toute l'Allemagne.⁷⁰ Ainsi, le ministère de la Culture Prussien, dirigé entre 1919 et 1921 par le social-démocrate Konrad Haenisch⁷¹, et dont Carl Heinrich Becker⁷² était le secrétaire en charge de l'enseignement supérieur, lance un projet de réforme de l'Université dans le but de la rapprocher de la vie de la nation, et d'« encourager les tendances démocratiques parmi les étudiants, de leur faire ressentir un attachement émotionnel au nouveau régime. Il espérait que pourrait se développer une certaine compréhension entre travailleurs et étudiants, « les mains et la tête » d'une société progressiste. »⁷³ Cette réforme permet notamment d'élargir l'accès à l'université pour certaines catégories sur la base d'examens complémentaires.

Il semble par ailleurs que C. H. Becker – que nous retrouverons dans le processus de création de l'IfS – ait eu un rôle particulièrement important dans les réformes du système éducatif tout au long des années 1920.⁷⁴ Ainsi, ce dernier devient ministre de la culture de la Prusse en 1921, puis de la République. Par la

⁶⁹ Ringer, F., *op. cit.*, p. 212.

⁷⁰ Jacques Droz décrit d'ailleurs la Prusse « weimarienne » ainsi : « Etat, dont les valeurs et les structures sont monarchiques et militaires, fait place à un Land républicain et socialiste, qui apparaît comme le bastion le plus solide de la première république allemande. » In « Prusse et prussianisme dans la République de Weimar », in, Raulet, G. (dir.), *Weimar ou l'explosion de la modernité*, Paris, Anthropos, 1984, p. 24.

⁷¹ Voir notice biographique.

⁷² Voir notice biographique.

⁷³ Propos de Haenisch, *Staat und Hochschule : Ein Beitrag zur nationalen Erziehungsfrage*, Berlin, 1920, p. 108-111, rapportés dans Ringer, F., *op. cit.*, p. 70. (notre traduction)

⁷⁴ Ce fait est relevé à plusieurs reprises par F. Ringer, *op. cit.*

suite, il revient en Prusse. Son influence était suffisamment importante pour que F. Ringer estime:

« *His presence may help to explain the fact that the Prussian Ministry of Culture generally took its obligations to the Weimar Constitution rather seriously.* »⁷⁵

On notera pour l'anecdote qu'on le retrouvera plus tard, au centre de la tourmente, lors d'un conflit opposant le gouvernement prussien aux associations d'étudiants :

« *As early as 1927, Becker had taken exception to the way which the charter of the parent organization of the student associations throughout Germany and Austria had excluded Jewish students from membership.* »⁷⁶

Dans le cadre prussien, Francfort avait un caractère spécifique du point de vue académique : son université était le fruit d'une création récente. Dans le champ universitaire, la période de Weimar est, en effet, le théâtre de la création ou de l'expansion d'universités dans trois villes : Francfort, Hambourg et Cologne. Par ailleurs, ces trois universités ont en commun d'avoir été fondées à la suite de l'implantation d'Instituts de recherche spécialisés.

A Francfort, dont l'Université a été créée en 1914, deux instituts préexistaient ainsi à cette fondation. L'un était consacré à la médecine et à la physique, l'autre aux sciences sociales et commerciales. Ce dernier était financé par le commerçant et philanthrope Robert Merton, lequel pensait que l'Université n'offrait pas une formation adaptée aux problèmes que peuvent rencontrer les hommes d'affaires dans une société industrielle. Ceci permit ainsi à l'Université de Francfort d'être une des seules institutions académiques de l'époque à compter une faculté d'économie et de sciences sociales.

De par cette institutionnalisation spécifique, les universités de ces trois villes peuvent, selon nous, être considérées comme progressistes en comparaison des autres établissements allemands. En effet, dans ces trois universités, du fait de leur nouveauté et de l'absence relative d'inertie propre aux vieilles institutions qui les caractérisent, la connexion avec la réalité sociale était beaucoup plus grande que partout ailleurs où les réformes impulsées par les dirigeants politiques de Weimar n'étaient pas couronnées de succès. Malgré cela, même dans ces états « progressistes », les avancées de ces réformes n'ont pas eu de très grande portée en raison de la levée de bouclier de la communauté académique dans sa très grande majorité face à la moindre velléité de changement. La Corporation des Universités Allemandes s'opposait, en effet, violemment à toute innovation. De plus, les ligues d'étudiants, qui avaient en large part été créées par les réformateurs, ne soutenaient pas la réforme, mais « *developed an enthusiasms for gymnastics and worked for dissemination of Pan-german, volkisch and racist ideologies* »⁷⁷, ce qui compliquait encore la tâche des réformateurs.

⁷⁵ Ringer, F., *op. cit.*, p. 72.

⁷⁶ Mommsen, Hans, *The Rise and Fall of Weimar Democracy*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 196, p. 313.

⁷⁷ Ringer, F., *op. cit.*, p. 76.

2.3.2. *L'IfS comme instrument dans le rapport de forces*

Francfort, plus qu'une autre ville, était donc ouverte à une évolution de son enseignement et de ses structures académiques. Cette disponibilité pour l'innovation offre ce que l'on pourrait appeler une « opportunité conjoncturelle », typique d'une période de crise impliquant l'ouverture du champ des possibles et de possibilités d'alliances qui pourraient apparaître de prime abord contre-nature, mais qui s'expliquent dès lors qu'on les insère dans un rapport de force qui les comprend.

Pour le cas qui nous occupe, nous émettrons l'hypothèse suivante : les raisons qui ont poussé le Ministère des cultes de Prusse à accepter, en 1923, l'édification d'un Institut de recherches sociales visant à étudier la société selon un point de vue marxiste - le futur *IfS* - alors même que la République vit une période de trouble intense liée aux aspirations révolutionnaires de certains mouvements, sont de l'ordre d'une offensive portée contre le mandarinat dans le champ académique. Cette hypothèse nous permet, en effet, d'établir une cohérence entre les motifs sociaux existants, et donc de détruire l'étonnement phénoménal (au sens premier) qu'on pourrait ressentir devant la constatation de l'acceptation par l'ordre établi d'un Institut contestant cet ordre.⁷⁸

Une confirmation importante de cette hypothèse réside, pour nous, dans le fait que l'Institut est rattaché à l'Université mais dépend directement du ministère des cultes de Prusse, dont la vision du développement de l'enseignement était radicalement opposée, comme nous l'avons vu, à celle des autorités académiques. A titre d'exemple, on relèvera que, C. H. Becker, le ministre des cultes de la Prusse, prônait depuis 1919 l'abandon de la spécialisation dans les universités et la promotion de disciplines nouvelles, notamment la sociologie. Cette branche représentait à ses yeux, un élément important de changement social : « *Les chaires de sociologie sont une pressante nécessité pour tous les établissements universitaires. Nous prenons ici le mot dans le sens le plus large, y compris celui de politique scientifique et d'histoire contemporaine.* »⁷⁹ Cette position avait entraîné, on s'en doute, la contestation des professeurs d'université, certains tentant même de discréditer la sociologie en l'assimilant au socialisme.

Ainsi, malgré les oppositions des milieux académiques, le ministère autorise, au début de l'année 1923, l'édification de l'Institut. La seule concession faite aux contestataires est l'introduction d'une clause dans la convention entre la ville et la

⁷⁸ Car, comme le dit bien K. Kosik : « *Si la connaissance ne détruit pas le pseudo-concret et ne découvre pas, sous l'apparence trompeuse du phénomène, son objectivité historique réelle, autrement dit, si elle confond le pseudo-concret avec le concret, elle tombe dans les rets du fétichisme, dont le fruit est la fausse totalité.* » In, *La dialectique du concret*, Paris, Passion, 1988, p. 34.

⁷⁹ Becker, C. H., *Gedanken zur Hochschulreform*, Leipzig, 1919, cité in Wiggershaus, R., *op. cit.*, p. 21.

*Gesellschaft für Sozialforschung*⁸⁰ n'autorisant l'utilisation des locaux de l'Institut que pour la recherche sociale (le curateur de l'Université craignait leur utilisation à des fins de réunions politiques). L'Institut serait donc totalement indépendant de l'Université, bien qu'y étant rattaché, puisque son directeur, qui devrait également occuper une chaire à l'Université de Francfort, devait être nommé par le ministère en accord avec la *Gesellschaft für Sozialforschung*.

Ainsi est fondé l'*IfS*, institut se revendiquant de Marx, dans une ville sociale-démocrate. Aussi paradoxal que la chose puisse paraître, nous voyons dans ces faits une preuve de l'utilité - entre autres - de l'*IfS* pour le gouvernement prussien dans sa lutte contre les mandarins. Il faut ajouter, par ailleurs, que la création d'Instituts « extra-universitaires » n'était pas inhabituelle en Allemagne, elle faisait même partie du projet de réforme voulu par le gouvernement de Weimar. Comme le dit P. Gay à propos de la *Deutsche Hochschule für Politik* :

« L'impulsion réformatrice naquit d'une nécessité pratique impérieuse. Dès avant 1914, mais avec un sentiment d'urgence plus aigu pendant la guerre, quelques journalistes, historiens et fonctionnaires allemands, atérés par l'ignorance politique des hommes d'Etat comme du public, s'intéressèrent à l'Ecole libre des sciences politiques de Paris, institution qui, pensaient-ils avait été au principe de la « reconstruction nationale et intellectuelle » de la France après la débâcle de 1870. Friedrich Meinecke, Friedrich Naumann, Carl Becker... Richard von Kühlmann, esprit cultivé et haut fonctionnaire au ministère des Affaires étrangères, et Ernst Jäckh, journaliste énergique et convaincant, unirent leurs efforts pour trouver les moyens d'éduquer leurs compatriotes ignorants en matière politique. Ils gagnèrent à leur cause Robert Bosch, qui mettait sa munificence philanthropique au service de convictions progressistes, et fondèrent, au début de 1918, une *Staatsbürgerschule*, avec Naumann comme président. Naumann apportait la rhétorique : les allemands avaient besoin d'une « éducation politique », d'une formation qui fût assurée par des hommes et des femmes appartenant à la vie publique et qui ne leur apportât ni endoctrinement ni slogans mais un savoir direct. « Le peuple, affirmait-il, a soif de vérité politique et sociopolitique autant que de clarté », et une école libre (libre de toute pression de l'Etat ou des donateurs privés) devait pouvoir satisfaire cette demande. »⁸¹

Cette école devint, après la mort de Naumann⁸², en 1920, la *Deutsche Hochschule für Politik*. La création de cette école et ces fondements sont loin d'être anodins en ce qui concerne la constitution de l'*IfS*. En effet, Franz Neumann, qui y enseignait, deviendra membre de l'*IfS*. De plus, la *Hochschule* entretenait des liens avec des fondations et des intellectuels étrangers, au nombre desquels on trouve notamment Charles Beard et Nicholas Murray Butler.⁸³ Notons enfin que d'autres institutions existaient par ailleurs comme le *Warburg Institut*, la Société

⁸⁰ La structure administrative de l'Institut comprenait : la Fondation Weil, appartenant à Hermann et Felix Weil, ainsi que la *Gesellschaft für Sozialforschung* qui était un support de la fondation Weil et regroupait des proches amis des Weil.

⁸¹ Gay, Peter, *op. cit*, p. 58.

⁸² Voir notice biographique.

⁸³ Deux personnes qui se retrouveront dans l'*IfS* en exil.

psychanalytique de Berlin (qui comptait notamment Wilhelm Reich⁸⁴ dans ses rangs), le *Forschungsinstitut für Sozial Wissenschaften* de Cologne.

Dernier élément de poids dans le cadre des possibilités d'émergence de l'*IfS* : les conditions offertes par Weil, pour que cet institut puisse voir le jour. Alors que les difficultés économiques touchaient de plein fouet les Universités, Weil s'était, en effet, engagé à payer la construction et l'aménagement de l'Institut, ainsi qu'à lui consacrer un crédit de 120 000 marks par année de même qu'à couvrir les frais de la chaire qu'occuperait le directeur de l'Institut dans la faculté.

Nous avons exposé nos vues quant au côté utilitaire qui faisait de l'Institut une « arme » dans la lutte contre les mandarins. Il n'en demeure pas moins que l'*IfS* se réclamait de la théorie de Marx, et donc, théoriquement, d'une perspective visant à renverser l'Etat bourgeois. L'explication que nous en avons donné ne saurait donc justifier entièrement l'autorisation accordée par le gouvernement social-démocrate de la Prusse à l'édification de l'Institut. Nous allons donc, dans un deuxième temps, tenter de montrer que, au cours de cette première période, les personnes qui ont fondé l'Institut étaient *politiquement corrects*.

3. La période Grünberg : le marxisme comme discipline académique

Tout était presque prêt pour l'édification de l'Institut, K. A. Gerlach ayant été accepté comme professeur par le département d'économie et de sciences sociales et comme directeur de l'Institut par le ministère de l'Education.⁸⁵ Or, la mort du directeur du futur Institut, en octobre 1922, oblige Weil à trouver un autre candidat pour ce poste. Il se devait de trouver quelqu'un qui soit à la fois en accord avec ses conceptions du travail de l'Institut, et qui puisse être accepté par le département d'économie et des sciences sociales. Cette personne devait, par ailleurs, convenir aux vues du ministère. Pollock⁸⁶ et Horkheimer⁸⁷ – qui avaient suivi le projet dès ses débuts – étaient trop jeunes pour le poste et les premiers contacts pris avec Gustav Meyer, social-démocrate et professeur extraordinaire d'histoire à Berlin, n'avaient pas abouti, en raison de désaccords avec Weil sur l'orientation de l'Institut. Finalement, son choix se porta sur Carl Grünberg, qui reprend toutes les attributions de Gerlach en janvier 1923, ce qui permet la création officielle de l'Institut en février 1923.

⁸⁴ Reich, Wilhelm (1897-1957). Médecin et psychanalyste viennois. Fondateur du "Freudo-marxisme". Wilhelm Reich fut membre de la social-démocratie autrichienne, du SPD allemand puis du KPD dont il fut exclu au début de l'année 1933 en raison, semble-t-il, de son adhésion à l'idée d'un front unique avec les sociaux-démocrates contre le nazisme, ainsi que pour ses thèses sur l'aspect répressif de la structure familiale. Son interprétation du "freudo-marxisme" provoqua un débat avec E. Fromm durant la fin des années 20 et les années 30.

⁸⁵ Le directeur de l'Institut devait être désigné par le ministère sur proposition de la *Gesellschaft für Sozialforschung*.

⁸⁶ Voir notice biographique.

⁸⁷ Voir notice biographique.

La nomination de Grünberg marque donc la véritable édification de l'*IfS*. Bien que les principes de recherche de Grünberg divergent de ceux de Gerlach, nous ne pensons pas qu'il se soit alors agi d'un changement d'orientation politique considérable. Nous allons donc tenter de démontrer que les orientations de l'Institut telles qu'elles étaient définies par Grünberg s'insèrent sans grands problèmes dans le « champ des possibles » d'une période où un marxisme conçu et se revendiquant comme discipline scientifique abordant les problèmes économiques et sociaux était largement acceptée sinon dans les milieux académiques tout du moins dans le reste de la société.

Nous donnerons tout d'abord quelques informations susceptibles de situer Grünberg. Il était professeur d'économie politique à l'Université de Vienne où il était également directeur de l'Institut de sciences politiques. Il avait proposé en 1919 à Otto Glöckel⁸⁸ de créer un institut d'études et de recherche et d'appeler Karl Kautsky⁸⁹ à sa direction, mais les sociaux-démocrates autrichiens ne se sentaient pas assez forts politiquement pour réaliser un tel projet. Cet épisode, outre qu'il montre l'attrait qu'a pu exercer sur Grünberg l'idée de réaliser à Francfort ce qu'il n'avait pu faire à Vienne, nous renseigne sur l'orientation scientifique et politique de Grünberg. Il était un adepte d'un marxisme version social-démocrate⁹⁰, défendant l'idée d'un socialisme scientifique qui s'accordait bien avec les principes d'apolitisme prôné par Weil pour l'Institut.

Le discours qu'il prononce à l'occasion de l'inauguration de l'Institut, en 1924, montre qu'il se plaçait clairement comme un partisan de la théorie marxienne, mais d'une version « strictement scientifique » de celle-ci :

« Je n'ai certes pas besoin d'insister en premier lieu sur le fait qu'en parlant de marxisme, je ne veux pas en proposer la conception politique partisane, mais rester dans un esprit purement scientifique : pour caractériser un système économique fermé sur lui-même, une idéologie déterminée, et une méthode de recherche solidement, fermement délimitée... Elle découvre ainsi que sous l'impulsion pressante des intérêts matériels qui se manifestent systématiquement dans la vie économique et dans leur interaction... s'accomplit un progrès régulier du moins parfait vers le plus parfait. »⁹¹

Grünberg voyait donc le marxisme comme une interprétation scientifique parmi d'autres de la réalité sociale, qui devait avoir droit de cité, comme les autres interprétations, dans les milieux académiques. Dans ce cadre, la conception du travail de l'Institut que préconisait Grünberg n'était pas la même que celle que Weil

⁸⁸ Directeur social-démocrate de l'éducation à Vienne.

⁸⁹ Nous n'indiquons ici que quelques traits d'une biographie trop connue pour que nous la répétons: Kautsky, Karl (1854-1938). Secrétaire de Engels entre 1885 et 1890. Théoricien de la II^{ème} Internationale. Membre du Parti Social-Démocrate allemand dont il fut un important dirigeant. Ayant pris position contre le réformisme politique de Bernstein, avant 1900; il se heurte, dès le début du siècle, aux courants gauchistes du SPD emmenés par Rosa Luxembourg avec laquelle la rupture est effective dès 1910. Violamment opposé au bolchevisme, Kautsky dirigera l'aile droite de la social-démocratie allemande après la guerre.

⁹⁰ Il était désigné par Nenning comme le « père de l'austro-marxisme ». Nenning, *Carl Grünberg und die Anfänge des Austromarxismus*, Graz, 1968, p. 94, cité in Jay, M., *L'imagination dialectique*, op. cit. p. 24.

⁹¹ Grünberg, C., *Festrede*, p. 8-10, cité in Wiggershaus, op. cit., p. 27-29.

avait présentée dans son mémorandum, notamment sur la point de vue de la *totalité* et de l'étude des superstructures. Leurs conceptions divergeaient plus particulièrement sur la question de la critique de l'idéologie – qui deviendra d'ailleurs le thème central du travail de l'Institut sous la direction de Horkheimer. Grünberg s'en tenait à l'étude de la sphère « purement » matérielle. Dans ce sens, la revue qu'il éditait précédemment à Vienne et qui devint la revue de l'Institut – les *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und des Arbeitbewegung* aussi appelée *Grünbergs Archiv* – reflétait bien ses centres d'intérêts et sa méthode. Slater dit d'ailleurs de lui :

« *His work consisted in collecting, sorting, checking and presenting documents related to the working-class organisations, Grünberg never features a theoretical work from his own pen ; even when he presented the basic juridical document of Soviet Russia, he was not inclined to evaluate the material.* »⁹²

Le plus grand dénominateur commun de Weil et de Grünberg était donc de considérer que le marxisme pouvait tout à fait être une discipline académique comme une autre et rester dans la sphère académique.

Cependant, malgré la tendance philologique et a-critique du travail de Grünberg, la revue et le travail de l'Institut sous sa direction, iront plus loin dans le questionnement théorique que le simple enregistrement des faits concernant le mouvement ouvrier. On peut notamment citer la publication de l'article de Korsch « Marxisme et philosophie » dans la revue de 1923, ainsi que d'un article de Lukàcs en 1926⁹³ qui témoignaient de l'intérêt de l'Institut pour le débat philosophique.

De fait se révèle, durant cette période, une sorte de dualité qui sera de mise durant toute la présidence de Grünberg, entre ses préoccupations historiques et economicistes et les bases posées par le mémorandum de Weil et le cercle des personnes qui faisaient partie de son entourage. Nous pensons notamment à Horkheimer et Pollock. Les publications de l'Institut issues des travaux entrepris à cette époque seront d'ailleurs à cheval entre ces deux conceptions. Elles iront plus loin que les « descriptions » de Grünberg, mais n'abandonneront pas encore totalement une étude relativement peu dialectique de la base économique, comme ce sera le cas lorsque Horkheimer deviendra directeur.

Au cours de l'ère Grünberg, la première publication majeure de l'IfS fut l'ouvrage de Henryk Grossmann *Das Akkumulations- und Zusammenbruchgesetz des Kapitalischen Systems*.⁹⁴ Cet ouvrage synthétise bien les deux tendances de l'Institut dont nous venons de parler. Il s'agit, en effet, à la fois d'un travail d'un haut niveau théorique, mais basé sur une étude uniquement économique et qui tente par ce seul biais, de démontrer l'inéluctabilité de l'effondrement du mode de production

⁹² Slater, P., *op. cit.*, p. 7.

⁹³ « Moses Hess und die Probleme der idealistischen Dialektik », *Grünbergs Archiv*, 12, 1926, qui était une réponse à un article de Hammacher critiquant la conception de ce dernier selon laquelle Marx et Engels n'était pas assez dialectique est que Moses Hess incarnait le vrai socialisme.

⁹⁴ *Schriften des IfS an der Universität Frankfurt a. M.*, 1, ed. Carl Grünberg (Leipzig : Hirschfeld, 1929)

capitaliste.⁹⁵ La deuxième publication, *Die planwirtschaftlichen Versuche in der Sowjetunion 1917-1927*⁹⁶, de Pollock, consiste en une étude de la planification en Union Soviétique. Pollock voulait prouver la possibilité d'une économie socialiste planifiée. Son étude, en fait sa thèse de doctorat dont Grünberg était le directeur, était, selon Wiggershaus⁹⁷, dans la veine des conceptions du directeur de l'Institut. Soit une sorte de rapport très descriptif, dont aurait d'ailleurs dû être tiré un second volume de commentaires sur le matériel empirique, second volume qui ne vint jamais. P. Slater⁹⁸ y voyait, quant à lui, le mérite d'une analyse qui appréhendait les développements économiques de l'URSS en les insérant dans la conjoncture socio-économique de laquelle le prolétariat avait émergé.

La dernière entreprise majeure de l'*IfS* sous Grünberg fut *Wirtschaft und Gesellschaft Chinas*⁹⁹ de K. A. Wittfogel, et ressort de la même catégorie que l'ouvrage de Pollock. Il devait, du reste, également en être tiré un second volume.

La première période de l'*IfS* peut se résumer ainsi : un directeur de l'Institut tenant d'un marxisme de type social-démocrate et croyant en la transition automatique au socialisme et une revue orientée majoritairement vers la collection de documents concernant le mouvement ouvrier, ainsi que, de manière nettement moins importante sur les problèmes philosophiques du socialisme.

En 1927 Grünberg est frappé par une attaque et ne fait plus aucune contribution à la revue. Son activité à l'Institut devient par ailleurs quasiment nulle, tant et si bien qu'en 1929 il faut lui trouver un remplaçant. Nous allons brièvement tracer le contour des événements qui ont alors conduit Horkheimer à la tête de l'Institut.

4. Deuxième période : Horkheimer

Nous voudrions montrer dans ce chapitre que le changement de directeur de l'Institut à la fin des années 20, s'il impliquait un profond changement dans l'orientation théorique du travail de l'*IfS*, ne change pas fondamentalement le caractère non-problématique de son insertion dans les rapports de force de l'époque, quand bien même la perspective d'une révolution sociale en Allemagne avait déjà été écartée dans les faits, comme nous l'avons vu. Ce n'est qu'ensuite, dans la seconde partie de notre travail, que nous essayerons de comprendre pourquoi, malgré les revendications théoriques « subversives » de Horkheimer, cette insertion est restée non problématique.

⁹⁵ Pour une critique marxiste de la thèse de Grossmann, voir Mandel, E., *Le Troisième âge du capitalisme*, Paris, Passion, 1995, pp. 33-40.

⁹⁶ *Schriften des IfS an der Universität Frankfurt a. M.*, 2, ed. Carl Grünberg (Leipzig : Hirschfeld, 1929)

⁹⁷ Wiggershaus, *op. cit.*, p. 60

⁹⁸ Slater, P., *op. cit.*, p. 6.

⁹⁹ *Schriften des IfS an der Universität Frankfurt a. M.*, 3, ed. Carl Grünberg (Leipzig : Hirschfeld, 1931)

Pour comprendre cette « insertion non-problématique ». Il faut tout d'abord tenir compte du fait que l'Institut a plusieurs années d'existence derrière lui. Ceci lui confère une certaine assise officielle et lui permet une plus grande marge de manœuvre dans la tension du rapport de force social. Il est en effet évident que la fondation d'un Institut pose plus de problème que le simple changement de son directeur.

Deuxièmement, la situation des rapports de force au sein des universités allemandes n'a que très légèrement évolué entre le début et la fin des années 20. Elles restent majoritairement dominées par un mandarinat opposé à la République de Weimar. Nous ne reviendrons donc pas sur ce que nous avons dit dans le chapitre précédent. Nous nous contenterons de souligner que l'Université de Francfort reste à cet égard une université « progressiste » comparée aux autres académies allemandes.

Troisièmement, à cette époque le marxisme avait toujours une certaine « respectabilité sociale », comme le dit Wiggershaus :

« A la fin des années 20, le marxisme et le communisme étaient aussi bien reçus dans les salons de Francfort que pendant les années qui suivirent la révolution de novembre, et très appréciés spécialement parmi la jeunesse des milieux fortunés. »¹⁰⁰

L'Institut pouvait donc toujours jouer un rôle intégrateur, identique à celui que nous avons décrit pour la première période. Ce d'autant que C. H. Becker était toujours ministre de l'éducation et que la Prusse restait gouvernée par la « coalition de Weimar » (SPD, Zentrum, Démocrates), coalition qui « *dura en Prusse plus longtemps que partout ailleurs, et qui eut comme effet une stabilité plus grande dans ce Land que dans le reste de l'Allemagne.* »¹⁰¹ On notera à cet égard que H. Mommsen qualifie la Prusse de « bastion républicain »¹⁰².

Cependant, il faut également rendre compte du fait que le changement de directeur intervient simultanément à la crise économique de 1929. Cette crise impliquant notamment un raidissement des positions dans le débat politique et une polarisation du conflit de classe¹⁰³, qui débouchera, entre autres, sur la chute du gouvernement de Weimar. A cet égard, plutôt que de compliquer la situation, nous pensons que la nomination de Horkheimer à la direction de l'Institut ne va pas à contre-courant des développements socio-politiques, mais se situe bien dans la ligne de l'évolution de ces tendances. Nous n'affirmons pas par là que les conceptions politiques d'Horkheimer aient été plus « à droite » que celles de Grünberg. Selon nous, les raisons de son « insertion non-problématique » sont plus subtiles. Il s'agit avant tout de deux traits qui différencient Horkheimer de Grünberg :

¹⁰⁰ Wiggershaus, R., *op.cit.*, p. 36.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 36.

¹⁰² Mommsen, H., *op. cit.*, p. 411.

¹⁰³ La démission du cabinet du premier ministre social-démocrate Müller en Mars 1930 représente la fin de la grande coalition de Weimar. La crise économique engendre des tensions et un degré de conflictualité plus grand dans la sphère politique. On le voit notamment dans les raisons de la démission du cabinet Müller : les sociaux-démocrates réclamaient une hausse des allocations chômage, qui fut refusée par les partis de la bourgeoisie qui voulaient mener une politique déflationniste.

Premièrement, Horkheimer n'était pas « marqué politiquement », ce qui fait de lui un élément encore plus neutre que Grünberg¹⁰⁴ aux yeux des politiciens. Quelques éléments biographiques vont nous permettre de rendre compte de cela.

Horkheimer avait débuté ses études à Munich, qu'il avait quittée pour Francfort en raison des troubles de 1919 liés à la République des Conseils de Bavière. Il n'avait participé ni de près ni de loin à ces événements mais il craignait d'en être la victime. De plus, il n'avait jamais été membre d'un quelconque parti politique.¹⁰⁵ Même sur le plan académique, sa référence au marxisme n'était pas très prononcée. Il avait en effet effectué des études de psychologie et de philosophie et voulait s'orienter vers une thèse en psychologie. Mais, le domaine de sa thèse ayant déjà été l'objet d'une récente recherche, il opte finalement pour la philosophie. Il devient l'assistant du professeur Hans Cornelius, néo-kantien et adepte d'une philosophie transcendantale, qui a eu une grande influence sur lui.¹⁰⁶ Cornelius passait pour un marginal dans le milieu académique, en raison principalement de son pacifisme durant la Première Guerre Mondiale qui suffit à illustrer cette marginalité.¹⁰⁷ Ainsi, sans qu'il ait pris position dans le champ politique, ses collègues le considèrent comme un « révolutionnaire », rare ayant été les courants politiques à se prononcer contre la guerre, comme nous l'avons vu. Horkheimer soutient une thèse d'habilitation sur Kant¹⁰⁸ sous sa direction et commence à enseigner en 1925. Fait marquant dans ce cadre, ses séminaires ne portent sur le matérialisme et sur Marx qu'à partir de 1929.

Deuxièmement – et cette raison joue également un rôle par rapport aux craintes politiques qu'aurait pu soulever sa nomination à la tête de l'*IfS* – Horkheimer était philosophe, alors que Grünberg était professeur d'économie politique. Ce qui implique probablement qu'il ait eu, aux yeux de ses contemporains, un rapport beaucoup plus « médié » à la politique. En d'autres termes, une analyse de l'économie politique bourgeoise paraît facilement « traduisible » dans la logique du champ politique, alors que la philosophie est un champ qui se considère, et est considéré, comme une sphère hautement différenciée. Dans le premier cas, le rapport théorie-praxis apparaît donc quasiment immédiat ; dans le second, les médiations sont plus difficiles à établir entre une analyse philosophique et une prise de position politique concrète.

¹⁰⁴ Grünberg affirmait l'apolitisme de sa démarche de chercheur, mais il était tout de même lié à la social-démocratie autrichienne. Il avait notamment eu comme étudiant ceux qui allaient devenir les représentants du marxisme autrichien, notamment Max Adler, Otto Bauer, Karl Renner et Rudolf Hilferding.

¹⁰⁵ Voir notamment Helmut Dubiel, *Theory and Politics : Studies in the development of Critical Theory*, Cambridge, MIT Press, 1985, p. 14. Dubiel a en outre interviewé Horkheimer qui a confirmé ce fait.

¹⁰⁶ Wiggershaus le souligne et Horkheimer l'admet lui-même, notamment dans « Kritische Theorie gestern und heute » (1972), traduction française : « La théorie critique hier et aujourd'hui » (1970) in Horkheimer, M., *Théorie critique*, Paris, Payot, 1978, p. 355-356.

¹⁰⁷ Sur le comportement de la communauté académique durant la 1^{ère} Guerre mondiale, voir Ringer, F., *op. cit.*, p. 180-200.

¹⁰⁸ Thèse intitulée : *Kant Kritik der Urteilskraft als Bindenglied zwischen theoretischer und praktischer Philosophie*.

Il existe cependant un invariant, au-delà des différences que nous venons d'énoncer, et de celles inhérentes à la production de l'Institut sous Grünberg et sous Horkheimer. C'est là la ligne profonde qui unit ces deux périodes – et qui donne une unité à *L'IfS* à travers quasiment toute son histoire. Il s'agit de la position strictement académique qu'adopte *L'IfS*. Jamais les membres de l'Institut n'ont conçu, ou ne serait-ce qu'énoncé, l'articulation entre leurs analyses critiques et une action politique. Cette position académique engendrant un apolitisme¹⁰⁹, de « principe » pour Grünberg¹¹⁰, de fait pour Horkheimer.¹¹¹

Cette position extérieure au champ politique sera continue, tout au long de l'existence de *L'IfS*. Elle se remarque notamment dans l'exil. Elle ne constitue pas en soi un problème, notre volonté n'étant pas de juger la position de l'Institut à l'aune d'une norme que nous aurions posée arbitrairement. Ce que nous aimerions questionner ce sont les raisons qui ont conduit à ce que la relation théorie-praxis en soit restée au stade de la pétition de principe, alors même qu'elle était définie comme l'un des objectifs de *L'IfS*, particulièrement sous Horkheimer. Ainsi, si l'on se réfère à son recueil *Dämmerung* ou à certains de ses articles dans la *ZfS*, on ne peut que constater que l'auteur y considère la relation entre théorie et praxis comme l'un des enjeux centraux du travail de l'Institut. De plus, comme nous le verrons plus en détail dans la suite du travail, Horkheimer se réfère, dans plusieurs de ces écrits, à la praxis révolutionnaire. Nous pensons notamment à la manière dont il juge de la validité d'une théorie :

« Ce qui décide de la valeur d'une théorie, c'est le lien qu'elle entretient avec les problèmes qu'à un moment historique déterminé les forces sociales progressistes entreprennent de résoudre... La méfiance à l'égard des intellectuels est, entre autres, fondée sur le fait que, dans bien des cas, la pensée s'est totalement éloignée des questions du monde des hommes en lutte. »¹¹²

Dans la suite de ce travail, nous défendrons l'hypothèse selon laquelle ce ne sont pas les conditions socio-politiques de l'époque qui ont contraint Horkheimer à donner une ligne théorique d'où la praxis était – malgré la présence d'un discours sur cette praxis – absente. Tout au contraire, nous pensons que ses prédispositions à l'attitude dite philosophique et à la critique « académicienne » se sont trouvées renforcées par ces conditions socio-politiques. La posture de l'Institut ainsi que les

¹⁰⁹ Au sens de non-prise de position dans le débat – au sens large – politique de l'époque et d'absence de liaison avec les groupes participant à ce débat, ce qui n'empêche pas des positions politiques sur le point de vue théorique.

¹¹⁰ En raison de sa croyance en une transition automatique au socialisme, de sa conception du marxisme comme science au sens « bourgeois » du terme, c'est-à-dire d'observation neutre des phénomènes.

¹¹¹ Son apolitisme qui découle aussi de sa conception théorique, est plus complexe à comprendre que celui de Grünberg, nous nous pencherons sur ce problème dans la deuxième partie en tentant d'expliquer en quoi la théorie de l'Institut ne pouvait déboucher que sur une position politique aporétique.

¹¹² Horkheimer, M., « A propos de la querelle du rationalisme dans la philosophie contemporaine » (1935) in, *Théorie Critique*, Paris, Payot, 1978, p.144.

apories engendrées par cette posture « théorico-théorique » ne sont donc pas, selon nous, totalement imputables à la contrainte exercée par le rapport de force du moment. Elles sont, par contre, à mettre en lien avec des motifs sociologiques plus profonds sur lesquels nous n'aurons pas – faute de temps – l'occasion de nous pencher dans ce travail, mais qui mériteraient une étude approfondie.

Pour étayer notre point de vue, nous allons donc tenter, dans la partie suivante de notre travail, tenter de comprendre, par la critique interne de quelques thèmes de l'Institut, en quoi la théorie de l'*IfS*, qu'illustre particulièrement celle de Horkheimer, interdit toute praxis qui découlerait de la théorie.

2^{ème} Partie : Philosophie et politique

1. Introduction*

Dans cette deuxième partie nous aimerions mettre en évidence la discrédance existant entre les aspirations reflétées par les déclarations théoriques de l'IfS et leurs implications politiques. Nous tenterons donc, dans cette seconde partie, de montrer que les positions théoriques de l'Institut ne permettent pas de « constituer » une pratique politique. Cette hypothèse se situe de façon cohérente dans la suite de notre questionnement d'ensemble sur le caractère « non-problématique » de l'insertion de l'Institut dans les rapports de force de l'époque, montrant que l'IfS était *in fine* non-révolutionnaire. Si la démonstration de notre hypothèse s'est avérée relativement simple pour la première période, celle de la direction de Grünberg, la tâche devient plus complexe lorsqu'il s'agit de la période de Horkheimer.

En effet, Horkheimer et ses collègues affirmaient la « nécessité » du renversement de l'ordre social dans lequel la liaison de la théorie à une praxis sociale devait jouer un rôle central. En fait, la référence à cette nécessité est constante, particulièrement dans la période qui nous intéresse et qui va jusqu'au début de la Deuxième Guerre Mondiale. Plus encore, le renversement ne se basait pas sur n'importe quelles prémisses : Les Francfortois revendiquaient, en effet, une interprétation de la réalité en terme de matérialisme historique dialectique, se référant ainsi à la critique de l'économie politique élaborée par Marx, ainsi qu'à l'héritage de l'idéalisme allemand.

Nous n'appréhendons donc pas la position de l'Institut depuis un point de vue arbitraire, mais sur la base de ses propres déclarations et de ce qu'implique la référence à Marx. En d'autres termes, il ne s'agit pas pour nous de critiquer les Francfortois « parce qu'ils ne sont pas marxistes », mais bien parce qu'ils affirment l'être.

Ainsi, face aux déclarations de principes des textes de l'Institut, il nous semble que deux problèmes fondamentaux se posent.

D'une part, les positions indiquées dans ces textes n'ont pas été développées jusqu'à leurs dernières conséquences. Ce que, en d'autres termes, nous pourrions qualifier de manque de *Gründlichkeit*.¹¹³ Cette faille se remarque particulièrement dans l'absence totale de lien avec une quelconque pratique sociale de l'Institut et de ses membres.

* Les ouvrages dont sont tirés les articles de Horkheimer sont principalement : *Théorie traditionnelle et Théorie critique*, Paris, Gallimard, 1974, qui sera désormais abrégé : *TT et TC* ; ainsi que *Théorie critique*, Paris, Payot, 1978, désormais abrégé : *TC*.

¹¹³ La *Gründlichkeit* est attribuée à Lukacs par Michael Löwy en ce qu'il représente la figure de l'intellectuel révolutionnaire qui « à chaque étape de son devenir intellectuel développe sa position jusqu'aux dernières conséquences, avec une cohérence profonde, systématique et rigoureuse. » Löwy, Michael, *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires*, Paris, PUF, 1976, p. 15. (Nous serions tenté d'ajouter que le parcours de Lukacs montre que cela ne va pas sans risques.)

D'autre part, plus important encore selon nous, il nous semble que la manière employée par les auteurs de l'Institut pour poser les questions qu'ils désirent résoudre, la « métathéorie » de l'Institut, induit déjà un gel des possibilités de lier la théorie à la praxis.

En conséquence, cette deuxième partie consistera donc en une critique *immanente* de la théorie de l'IfS. Il convient donc de la comprendre comme le premier moment d'une tentative de tracer l'« histoire de la philosophie »¹¹⁴ de l'IfS en éprouvant la cohérence des formulations et des pratiques de ses plus importants théoriciens.

Cette critique doit nécessairement prendre une double forme. Tout d'abord, une critique d'abord strictement interne, comme ce serait le cas pour une œuvre philosophique « classique ». Puis une critique qui transcende la seule logique du « système » pour en expliquer les (non-) implications. Cette seconde critique est rendue nécessaire par la « nature » même de la philosophie sociale¹¹⁵, qui se veut à la fois théorique et pratique. Cette double exigence de la philosophie sociale implique qu'elle ne doit pas seulement avoir une cohérence « interne » (choses de la logique), mais également une exigence « externe » (logique des choses), l'enjoignant d'être partie prenante des forces sociales. Cette exigence ne lui vient pas « du dehors » mais est une conséquence de son fondement même. Mettant à jour les contradictions sociales, elle affirme la nécessité de les dépasser réellement, suivant en cela l'exigence de la célèbre « XI^{ème} thèse » sur Feuerbach de Marx : « *Les philosophes ont seulement interprété différemment le monde, ce qui importe, c'est de le transformer* ». ¹¹⁶

Dès lors, il nous apparaît que l'on ne peut pas prendre la référence à Marx que revendique l'IfS comme n'importe quelle autre référence à un philosophe, les *Thèses* fondent ce que Gramsci appellera une « philosophie de la praxis » qui consiste en : « *la conscience plénière des contradictions, en laquelle le philosophe, lui-même compris comme individu ou comme groupe social, non seulement comprend les contradictions, mais se pose lui-même comme élément au rang de principe de connaissance et d'action.* »¹¹⁷

Or, c'est bien ainsi, nous semble-t-il que les Francfortois concevaient leur rôle. Notre but sera, dès lors, de tenter de montrer que, malgré les déclarations de principe jalonnant leurs écrits, les membres de l'Institut n'arriveront jamais à avoir une activité, pas plus en tant qu'organisme que de manière individuelle, qui soit en cohérence avec leurs pétitions de principe. Raison pour laquelle ils ne dépasseront

¹¹⁴ Sur cet agencement de l'histoire de la philosophie débutant par une critique « immanente », nous nous référons à Lucien Goldmann, notamment « Matérialisme historique et histoire de la philosophie » in, *Recherches dialectiques*, Paris, Gallimard, 1959.

¹¹⁵ Horkheimer se réclamait de la philosophie sociale ou de la théorie de la société qu'il appelait également « matérialisme » (voir notamment le texte de Horkheimer : « La situation actuelle de la philosophie sociale et les tâches d'un Institut de recherche sociales » (1931) in TC). La définition de l'Institut en tant que porteur de la « Théorie critique » de la société ne sera systématisée qu'à partir de 1937 et des articles « Théorie traditionnelle et Théorie critique » (Horkheimer) et « Philosophie et Théorie critique » (Marcuse).

¹¹⁶ Marx, K., *L'idéologie allemande*, Paris, Editions Sociales, 1976, p. 4. Pour une étude de ce texte voir Labica, G., *Karl Marx, les Thèses sur Feuerbach*, Paris, PUF, 1987. Cette publication donne notamment le texte de Marx et sa correction par Engels.

¹¹⁷ Gramsci, A., *Textes*, Paris, Editions Sociales, 1983, p. 40.

pas le stade de la révolution dans le champ académique, mettant par cela même leur propre théorie en échec.

Nous nous référerons, dans cette optique, à une certaine vision de Marx qui voit dans sa construction théorique un lien – logique et praxéologique – entre critique de la philosophie, critique de la politique et critique de l'économie politique. Pour Marx, ce lien qui contraint à une « sortie déterminée » de la seule constatation des contradictions sociales inhérentes à la société capitaliste. Sortie qui fait du politique¹¹⁸ – en tant que moment et lieu de l'affirmation de l'autodétermination de l'Homme comme partie d'une totalité sociale antagonique – la négation déterminée de la philosophie.

Pour tenter de mener à bien la tâche que nous nous sommes fixée, nous nous concentrerons principalement sur les écrits de Horkheimer. Nous nous intéresserons également à ceux de Marcuse, de Fromm – en tant qu'il donne les fondements d'une psychologie sociale analytique, et de Pollock – comme théoricien de l'économie fondant l'analyse du fascisme comme capitalisme d'Etat, analyse reprise par Horkheimer.

Notre choix de nous centrer sur les travaux de Horkheimer se base sur le fait qu'il était le directeur de l'Institut, et son *spiritus rector*. En effet, selon les termes de la fondation de l'IfS, le directeur possède les pleins pouvoirs dans la direction scientifique, ce qui le met en position d'établir une « *dictature du travail planifié* ». ¹¹⁹ Partant, Il nous semble logique d'étudier sa position pour comprendre l'orientation de l'Institut. D'autant plus qu'il est, de beaucoup, le plus grand contributeur de la ZfS. ¹²⁰ Nous sommes du reste confirmés dans ce choix par l'analyse de H. Dubiel, qui montre non seulement que les écrits des membres de l'Institut étaient liés aux réflexions de leurs autres collègues :

« *The theory production of each worker considered was structurally entwined with that of the other co-workers* » ¹²¹.

Mais également et surtout que tous s'inséraient dans le questionnement général posé par Horkheimer :

« *Horkheimer formulates the epistemology and methodology implicit in all the Circle's [Institut] studies and articles as the "unifying principle" in terms of which the Circle's*

¹¹⁸ Nous nous référons ici notamment à l'interprétation d'Emmanuel Renault : « *L'usage de la distinction de la politique et du politique permettra de clarifier le sens de la position marxienne. Le politique n'est pas nié, mais déplacé en son lieu véritable. Celui-ci n'est pas la sphère étatique (la politique), dans ces institutions abstraites... mais dans les luttes sociales, passionnelles, pour l'émancipation. Par là même, la critique marxienne de la politique est solidaire d'une extension du politique* » in *Marx et l'idée de critique*, Paris, PUF, 1995, p. 47.

¹¹⁹ Horkheimer, M., « La situation actuelle de la philosophie sociale et les tâches d'un institut de recherche sociale » (1931), in TC, p. 77.

¹²⁰ Horkheimer a écrit vingt articles dans la revue de l'Institut (en comptant « Ein neuer Ideologie begriff ? » publié en 1930 dans ce qui était encore les *Grünbergs Archiv*), alors que Marcuse, deuxième contributeur en importance, n'en a écrit que huit. Bien qu'il ne s'agisse que des chiffres, ils peuvent donner certaines indications de l'importance respective des membres de l'Institut.

¹²¹ Dubiel, H., *Theory and Politics*, Cambridge, MIT Press, 1985, p. 156. L'ouvrage de Dubiel donne une description détaillée du fonctionnement de l'Institut dans l'application du « matérialisme interdisciplinaire » prôné par Horkheimer.

interdisciplinarily organized social research present itself... In almost all of the Circle's studies, ultimately the same argumentative heuristic is maintained despite the great diversification of themes and disciplines. »¹²²

Sur cette base, nous pensons donc que, sans pour autant réduire à une uniformité complète les travaux et positions des Francfortois, nous pouvons postuler une certaine homogénéité des orientations théoriques au sein de l'IfS.

Ce choix nous contraint cependant à préciser pourquoi nous ne faisons pas figurer Adorno parmi les membres de l'Institut que nous venons d'évoquer. Nous nous sommes en effet très peu intéressés à lui, ceci pour plusieurs raisons :

La première est qu'il ne devient membre à part entière de l'Institut qu'à partir de 1938. Ce n'est d'ailleurs que par la suite qu'il devient une figure centrale de ce dernier, soit au moment où l'Institut n'est plus vraiment un institut au sens d'une centralisation d'un travail collectif.¹²³ Ce moment est d'ailleurs situé en dehors de la période qui nous intéresse. De plus Adorno n'a pas participé à la formulation initiale du programme de recherche de l'Institut dans les années 1930, ce que confirme G. Therborn :

*« Adorno's contribution to the main methodological and philosophical themes of the School seems to have been secondary. »*¹²⁴

Deuxièmement, et ceci est en rapport avec notre questionnement, ses travaux, par leur structure et leurs présupposés, ne donnaient pas les pistes d'une action historique contemporaine à son époque. Fredric Jameson appuie d'ailleurs cette thèse en faisant de Adorno, de façon un peu emphatique, un penseur non-contemporain à son/ses époque(s) :

*« Here at length, in this decade which has just ended but is still ours, Adorno's prophecies of the "total system" finally came true, in wholly unexpected forms. Adorno was surely not the philosopher of the thirties... nor the philosopher of the forties and fifties; nor even the thinker of the sixties, his old-fashioned dialectical discourse was incompatible with the seventies. But there is some chance that he may turn out to have been the analyst of our own period »*¹²⁵

¹²² Ibid. p. 170-171.

¹²³ Horkheimer déclare d'ailleurs en 1941 qu'il pensait transformer l'Institut : *« En une fondation qui fournirait quatre ou cinq contrats de recherche privés... D'après les termes de la fondation, une activité sous forme d'Institut n'est absolument pas indispensable. Ses exigences se ramènent plutôt à un seul point : favoriser le développement de la théorie de la société. »* (Lettre de Horkheimer à Adorno, 14 septembre 1941, cité in Wiggershaus, R., *op. cit.*, p. 250)

¹²⁴ Therborn, G., « The Frankfurt School », *New Left Review*, 63, 1970. Reproduit dans Bernstein, J., *The Frankfurt School : critical assessments*, (vol. II), Londres, Routledge, 1994, p. 88. Martin Jay donne des informations concordantes, tout en ajoutant la convergence de vue entre Adorno et Horkheimer : *« En ce qui concerne sa contribution au travail de l'Institut, Adorno s'occupa presque exclusivement dans les années trente de sociologie de la musique. Toutefois, il publia en dehors de la Zeitschrift une longue étude philosophique, et travailla longtemps à une autre. On voit parfaitement dans ces deux écrits [il s'agit de Kierkegaard : Konstruktion des Aesthetischen et de Zur Metakritik der Erkenntnistheorie], à quel point sa position était proche de celle de Horkheimer. Même si leur premier texte écrit en collaboration date des années quarante, ils eurent dès le début des conceptions remarquablement semblables. »* in, *L'imagination dialectique*, *op. cit.*, p. 86.

¹²⁵ Jameson, F., *Late Marxism : Adorno or the persistence of the dialectic*, Londres, Verso, 1996 (1^{ère} éd. 1990), p. 5.

De plus, le caractère absolu de la critique adornienne de la société ne laisse guère d'espoir et d'espace stratégique pour son renversement révolutionnaire, comme le dit J.-M. Vincent : « *Dans ce contexte on ne peut plus rien affirmer de positif. La protestation elle-même est guettée par le danger de la fausse pacification.* »¹²⁶

Voilà donc les raisons qui nous ont poussés à ne pas faire de Adorno un « sujet » central de notre travail.

2. Les prémisses : le référent marxien comme référent théorique principal de l'IfS

Premier pas en direction de notre objectif, nous voudrions, dans ce chapitre, montrer que, durant la période qui nous intéresse, soit celle allant de la fin des années 20 à la fin des années 30, l'approche marxienne constitue la référence de base de la théorie de l'Institut. Il s'agit donc, pour nous, de fonder le rapport de l'IfS à Marx et au matérialisme historique. Pour y parvenir nous évoquerons certains textes publiés à l'époque par la ZfS, et quelques autres productions des membres de l'Institut. Dans un premier temps nous exposerons cette référence sans la « problématiser ». Ce n'est que par la suite que nous investiguerons plus profondément les évolutions de la théorie des Francfortois durant les années 1930.

2.1. La référence à Marx chez Horkheimer

Dans la seconde partie des années 20, Horkheimer se réfère déjà à Marx. On en trouve notamment le témoignage dans *Crépuscule*. Cet ouvrage, composé de notes prises entre 1926 et 1931¹²⁷, pose la théorie marxienne comme la source de la compréhension du monde puisque Marx y est décrit comme celui qui « *a dévoilé la loi de l'ordre inhumain qui règne.* »¹²⁸ De plus, Horkheimer se réfère également à Marx pour affirmer le caractère historique du capitalisme et, donc son dépassement possible :

« *Si Marx n'a pas prouvé le socialisme, il a montré qu'il y a dans le capitalisme des tendances évolutives qui le rendent possible.* »¹²⁹

Ces exemples étant tirés de notes publiées sous un pseudonyme, on pourrait penser que les écrits « officiels » de Horkheimer ne reflétaient pas le même point de vue. Or, il n'en est rien. La majeure partie des écrits de Horkheimer durant les années 30 continue de témoigner de cette référence à Marx et à sa théorie définie comme

¹²⁶ Vincent, J.-M., « Adorno ou la stagnation de la dialectique » in, *Fétichisme et Société*, Paris, Anthropos, 1973, p. 251. Sur le problème de la posture théorique de Adorno, voir également Vandenberghe, F., « Théodor W. Adorno : antisystème et réification » in, *Une histoire critique de la sociologie allemande : aliénation et réification, Tome II : Horkheimer, Adorno, Marcuse, Habermas*, Paris, La découverte, 1998.

¹²⁷ Il ne sera publié qu'en 1934, en Suisse et sous le pseudonyme de Heinrich Regius.

¹²⁸ Horkheimer, Max, *Crépuscule : Notes en Allemagne 1926-1931*, Paris, Payot, 1994, p. 42.

¹²⁹ *Ibid.* p. 43.

« matérialisme historique », dont se réclament le « matérialisme » puis la « Théorie critique ».¹³⁰

Plus encore, dès son article de 1930 « Un nouveau concept d'idéologie »¹³¹, Horkheimer critique la *Seinsgebundenheit* de Karl Mannheim. Il voit dans l'analyse de ce dernier la construction d'une théorie générale des idéologies qui réduit le marxisme à une idéologie parmi d'autres. Or, Horkheimer considère la théorie marxienne comme une théorie « non-idéologique » apte à critiquer les autres théories. C'est pourquoi il impute à Mannheim d'avoir retourné et anesthésié la théorie marxienne :

*« En intégrant les doctrines de Karl Marx aux sciences humaines contemporaines, on a inversé le sens de leurs concepts fondamentaux. Leur contribution devait consister essentiellement dans l'explication unitaire des mouvements sociaux, à partir des rapports de classes conditionnés par le développement économique. Le projet de sa science n'était pas la connaissance d'une totalité ou d'une vérité totale et absolue mais la transformation des conditions sociales déterminées. Corrélativement on en vient à critiquer la philosophie mais sans installer une nouvelle métaphysique à sa place. »*¹³²

Horkheimer se fait donc le défenseur de la théorie marxienne contre toute réduction philosophique de celle-ci :

*« Dans le contexte de la sociologie du savoir [personnifiée par Mannheim], le concept d'idéologie est mis au service d'une tâche qui est en contradiction avec la théorie dont il provient. Marx voulait transformer la philosophie en science positive et en praxis, la sociologie du savoir poursuit un but philosophique. Le problème de la vérité absolue, quant à sa forme et à son contenu, la tourmente ; elle voit sa mission dans son élucidation... l'essence de l'homme se révèle donc peu à peu au sociologue dans la transformation des configurations spirituelles. »*¹³³

Par la suite, dans son premier discours en tant que directeur de l'Institut¹³⁴, bien que se rapportant peu explicitement à Marx, Horkheimer se réfère encore à sa « méthode », la défendant contre les simplifications de ceux qui croient : *« que l'économie en tant que constituant l'être matériel est la seule vraie réalité, que la psyché humaine, la personnalité, tout comme le droit, l'art, la philosophie, sont à dériver de l'économie sans qu'il y ait de reste : qu'ils sont le pur reflet de l'économie ; c'est là du Marx abstrait et par conséquent mal compris. »*¹³⁵

Par la suite, en tant que directeur de l'IfS, Horkheimer construit ses textes en référence à Marx de manière quasi continue. Nous n'effectuerons pas une recension qui serait fastidieuse de citations de tous ces articles. En revanche, nous indiquerons

¹³⁰ Comme nous l'avons déjà fait remarquer, Jusqu'en 1937, Horkheimer donne le nom de « matérialisme » à la conception théorique de l'Institut. Celle-ci devient la « théorie critique » après le texte de 1937 intitulé « théorie traditionnelle et théorie critique ».

¹³¹ Horkheimer, Max, « Un nouveau concept d'idéologie ? » (1930) in, TC.

¹³² *Ibid.* p. 43.

¹³³ *Ibid.* p. 48.

¹³⁴ Horkheimer, M., « La situation actuelle de la philosophie sociale et les tâches d'un institut de recherche sociale » (1931), in, TC.

¹³⁵ *Ibid.* p. 78.

certaines points montrant la continuité de cette référence à Marx durant les années 1930.

Ainsi, en 1933, Horkheimer se réfère explicitement à la « théorie économique de la société comme forme adéquate du matérialisme: *« Ce qui caractérise le matérialisme contemporain, ce ne sont pas principalement les aspects formels que l'on souligne pour marquer son opposition à la métaphysique idéaliste, mais c'est son contenu : la théorie économique de la société. »*¹³⁶

En 1934, dans « A propos de la querelle du rationalisme dans la philosophie contemporaine », Horkheimer se place explicitement dans le sillage marxien pour se démarquer à la fois du rationalisme dualiste cartésien et de l'antirationalisme. Pour ce faire, il cite Marx :

*« La recherche doit s'appropriier en détail le matériau sur lequel elle travaille, analyser ses diverses formes d'évolution et détecter leurs ligaments intimes. C'est seulement une fois que ce travail a été accompli que le mouvement réel peut être exposé de façon adéquate »*¹³⁷

De même, en 1935, « *La forme actuelle de la société* » est, selon Horkheimer, « étudiée dans la critique de l'économie politique. On y trouve déduit, dans une pure construction intellectuelle, le concept de valeur à partir du concept général fondamental de la marchandise. Marx développe à partir de ce concept, dans un enchaînement sans faille, les catégories d'argent et de capital ; toutes les tendances historiques de cette forme d'économie, la concentration des capitaux, le déclin des possibilités d'exploitation, le chômage et les crises, sont posés en même temps que ce concept et déduites dans une suite rigoureuse... Dans la nécessité théorique se reflète la nécessité contraignante avec laquelle ont lieu, à cette époque, la production et la reproduction de la vie humaine, l'autonomie que les puissances économiques ont obtenue face aux hommes et la dépendance de tous les groupes sociaux à l'égard de l'autorégulation de l'appareil économique. »¹³⁸

Enfin, en 1936, dans la partie générale de l'étude *Autorité et Famille*, Horkheimer insiste sur l'importance déterminante du processus de production dans les recherches de l'Institut, s'inscrivant ainsi en opposition à l'idéalisme :

*« Le courant matérialiste cherche au contraire à dépasser cet élément métaphysique en découvrant la dynamique économique qui joue un rôle déterminant dans le déroulement des périodes, leur développement et leur déclin. Il tente de saisir les transformations de la nature humaine dans le cours de l'histoire à partir du processus concret de la vie sociale. Les modifications de la structure mentale (qui ne caractérisent pas seulement certaines cultures, mais aussi certains groupes qui en font partie) sont considérées comme les moments d'un processus dont le rythme a été dicté jusqu'à nos jours par le développement et la transformation discontinue du rapport des hommes à la nature, telle qu'elle leur est donnée chaque fois qu'ils reproduisent leur vie, c'est-à-dire finalement par la nécessité économique. »*¹³⁹

¹³⁶ Horkheimer, M. « Matérialisme et métaphysique » (1933) in, *TT et TC*, p. 136.

¹³⁷ Marx, K., « Postface » à la deuxième édition du *Capital*, cité in Horkheimer, M., « A propos de la querelle du rationalisme dans la philosophie contemporaine » (1933) in, *TC*, p. 140.

¹³⁸ Horkheimer, M., « Sur le problème de la vérité », (1935) in, *TC*, p. 201.

¹³⁹ Horkheimer, M., « Autorité et famille » (1936) in, *TT et TC*, p. 234.

A partir de 1937, l'évolution de l'Institut, marquée par l'émergence du nouveau « paradigme » de la « théorie critique », n'entraîne pas un abandon du référent marxien, mais, bien au contraire, une sorte de radicalisation qui se fait en contrepoint de la « théorie traditionnelle ». Dans l'article fondateur de ce nouveau paradigme : « Théorie traditionnelle et théorie critique »¹⁴⁰, Horkheimer pose clairement la conception de l'Institut dans la continuité de Marx. Ainsi, une note précise le terme de « critique » :

« Ce mot doit être compris ici dans le sens de la critique dialectique de l'économie politique, plutôt que dans le sens de la critique idéaliste de la raison pure ; il définit une propriété essentielle de la théorie dialectique de la société. »¹⁴¹

De plus, un appendice à l'article de Marcuse « Philosophie et théorie critique » (1937), indique que dans « Théorie traditionnelle et théorie critique » il a expliqué la différence entre « deux modes de connaissance, dont l'un a été fondé à l'origine par le Discours de la Méthode et l'autre par la critique de l'économie politique faite par Marx. »¹⁴²

Nous pensons donc que l'on peut établir, sur la base du propre discours de Horkheimer de la fin des années 20 à la fin des années 30, la centralité de la référence à Marx dans ses productions.

2.2. La référence marxienne chez Marcuse

Chez Marcuse la référence à la théorie marxienne est encore plus évidente que chez Horkheimer, comme en témoigne son premier article¹⁴³, daté de 1928. Marcuse tente d'y synthétiser les théories marxiennes et heideggerienne, car il voit entre ces deux théories une complémentarité telle que leur fusion compenserait leurs défauts. Comme l'indique Vandenberghe :

« Il esquisse les grandes lignes de son projet pour une « phénoménologie dialectique », projet de synthèse qui vise à mener la phénoménologie existentielle à la concrétude historique qui caractérise le matérialisme historique et à enrichir le marxisme par une compréhension ontologique des structures fondamentales de l'Être. »¹⁴⁴

Marcuse continue ensuite de se référer à Marx, défendant notamment, en 1930, la théorie marxienne contre son interprétation austro-marxiste et néo-kantienne telle qu'elle est alors énoncée par Max Adler.¹⁴⁵ Selon Marcuse, il est en effet de la plus grande importance de critiquer les philosophes défendant l'existence d'un rapport intime et rationnel entre la philosophie kantienne et la philosophie marxienne, car

¹⁴⁰ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et théorie critique » (1937), in, *TT et TC*.

¹⁴¹ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et théorie critique » (1937) in, *TT et TC*, p. 38 (note).

¹⁴² Horkheimer, M., « Appendice » à « Théorie traditionnelle et théorie critique » (1937), in, *TT et TC*, p. 82.

¹⁴³ Marcuse, H., « Beiträge zu einer Phänomenologie des Historischen Materialismus », *Philosophische Hefte*, 1928.

¹⁴⁴ Vandenberghe, F., *Une histoire critique de la sociologie allemande : Aliénation et réification. Tome II : Horkheimer, Adorno, Marcuse, Habermas*, Paris, La découverte, 1998, p. 113. Voir également Raullet, G., « Raison et fiction : l'émancipation en quête de fondement », *Archives de philosophie*, 52, 1989, particulièrement pp. 461-466.

¹⁴⁵ Marcuse, H., « Marxisme transcendantal ? » (1930), in Marcuse, H., *Philosophie et révolution*, Paris, Denoël, 1960.

cette position présente un « *grave danger de déviation et d'affaiblissement du marxisme* ». ¹⁴⁶ Toute son argumentation réfute par ailleurs la possibilité de faire de la théorie marxienne un « marxisme transcendantal ».

La découverte des *Manuscrits économique-philosophiques* ¹⁴⁷ en 1932, donne du reste à notre auteur l'occasion d'approfondir ses études marxiennes et de devenir, en quelque sorte, « exclusivement marxien ». Il considère, en effet, cette publication comme « *un événement capital dans l'histoire des études marxiennes* ». ¹⁴⁸ Elle lui permet d'ailleurs de se démarquer de Heidegger ; les *Manuscrits de 1844* lui offrant, dans la théorie marxienne même, le complément, la concrétude, qu'il trouvait auparavant chez Heidegger.

Dans sa contribution à la redéfinition de l'orientation théorique de l'Institut ¹⁴⁹ par la fondation de la « théorie critique », Marcuse maintient le lien marxien en affirmant notamment que la théorie critique a :

« *reconnu que les rapports économiques déterminaient l'ensemble du monde existant.* » ¹⁵⁰ et que « *la critique de l'économie politique était en même temps une critique de l'être social dans son ensemble.* » ¹⁵¹

3. La théorie de la théorie praxéologique

La référence marxienne était donc une référence *théorique* constitutive de l'orientation de l'Institut sous Horkheimer. Cela ne nous suffit cependant pas à expliquer, comme nous le souhaitons, en quoi la position de l'IfS était incohérente en regard de ses déclarations de principes. La référence marxienne ne suffit certes pas *in se* à définir une position. En effet, nous pensons que, parce que la théorie marxienne s'excède comme simple théorie, il s'agit, une fois situé dans le spectre de ses multiples références, de préciser la situation de l'Institut dans cette « constellation ». Comme l'écrit D. Bensaïd :

« *Les approches de Karl Kautsky ou de Rosa Luxemburg, celles de Nicolas Boukharine ou de Karl Korsch... ne mènent pas au même Marx. Il faut donc choisir son chemin et sa compagnie* » ¹⁵²

De la fondation marxienne nous passerons donc à la projection marxiste en nous demandant « quel est le marxisme de l'Institut? ». Loin d'être une interrogation

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 3.

¹⁴⁷ Les *Manuscrits économique-philosophiques* ou *Manuscrits parisiens*, ou encore, dans les traductions françaises : *Manuscrits de 1844*. Ce texte a été édité pour la première fois (en allemand) en 1932.

La dernière édition (française) date de 1996 : Marx, K., *Manuscrits de 1844*, Paris, Gallimard, 1996, (traduction de J.-P. Gougeon).

¹⁴⁸ Marcuse, H., « *Les Manuscrits économique-philosophiques* de Marx, nouvelles sources pour l'interprétation des fondements du matérialisme historique » (1932), in *Philosophie et Révolution*, Paris, Denoël, 1969, p. 42.

¹⁴⁹ Marcuse, H., « Philosophie et théorie critique » (1937) in, *Culture et Société*, Paris, Minuit, 1970.

¹⁵⁰ *Ibid.* p. 149.

¹⁵¹ *Ibid.* p. 158.

¹⁵² Bensaïd, D., *Marx l'Intempestif*, Paris, Fayard, 1997, p. 12.

rhétorique, cette question doit contribuer pour nous à l'explication des apories de l'Institut en le situant au cœur d'une constellation théorico-pratique dont il hérite *de facto* en revendiquant son ascendance marxienne.¹⁵³

La réponse à cette question concernant le « type » de marxisme de l'Institut est d'une importance particulière pour nous. Elle nous donne la clé de la « critique interne » de la position des Francfortois. En effet, c'est précisément la revendication d'un marxisme révolutionnaire qui confère à leur position son caractère le plus aporétique, en ce qu'il constitue pour eux un problème insoluble. La raison en est simple, la revendication du caractère marxien et révolutionnaire de leur entreprise les « contraint » à concevoir le rapport entre la théorie critique et la praxis révolutionnaire.

L'objet de ce chapitre consistera précisément en une tentative de situer le marxisme de l'*IfS*.

Avant de plonger dans le vif du sujet, nous aimerions encore soulever un point. On pourrait objecter, à juste titre, que le référent marxien n'est pas l'unique point d'appui de la théorie de l'*IfS*, Kant, Hegel, Schopenhauer, Freud constituent autant de références théoriques dont les Francfortois nourrissent également leurs réflexions. Il nous apparaît cependant que la particularité de l'usage de Marx réside dans le fait que c'est cette référence seule qui « constitue » le point de vue à partir duquel la *praxis* devient sociale, révolutionnaire, matérialiste et immanente, de même qu'elle est liée à la théorie. Raison pour laquelle cette référence prédomine pour nous.

Les membres de l'*IfS* n'ayant pratiquement jamais abordé de manière claire le lien entre théorie et pratique, nous avons recherché certains passages de leurs textes dans lesquels sont évoquées, ces relations afin de tenter de rétablir la tendance générale d'explication du mode de relation entre ces deux composantes des théoriciens de l'*IfS*.

¹⁵³ Affirmer que les différentes lectures de Marx ne mènent pas au même Marx n'implique pas forcément un relativisme herméneutique permettant de lui faire dire tout et n'importe quoi. D. Bensaïd lui-même tente de démontrer la cohérence du travail de Marx et l'interdépendance des différentes parties de son œuvre. Interdépendance diachronique, de par une évolution qui montre à la fois une continuité et des ruptures, sans pour autant présenter de « coupure épistémologique ». Interdépendance synchronique, dans les liens nécessaires s'établissant au sein de l'édifice conceptuel marxien et interdisant de le démembrer pour en conserver seulement certaines parties, comme tentent de le faire, par exemple, les tenants du « marxisme analytique » (voir notamment la critique de Daniel Bensaïd dans *Marx l'Intempestif*, op. cit. spécialement chap. 5 « Lutter n'est pas jouer » pp. 141-184). Et, enfin, interdépendance spatiale, au sens où la théorie marxienne implique une vision de l'espace social en tant que totalité médiée et articulée – autour du conflit entre capital et travail – au sein de laquelle les différents espaces nécessitent différents « modes d'intervention » basés sur une certaine compréhension du mouvement historique (sur ce problème voir notamment l'article de D. Bensaïd, « Critique marxiste et sociologies critiques » in, *Contretemps*, 1, 2001). En d'autres termes, la lutte philosophique ne se livre pas selon les mêmes règles que la lutte politique, mais elles sont complémentaires, voire même consubstantielles, étant donné qu'elles participent de la même totalité selon des espaces (et des temporalités) différentes.

3.1. La référence praxéologique dans la « théorie de la société » ou « matérialisme » (avant 1937)

Durant cette première période, qui va de la fin des années 20 jusqu'à 1937, le « matérialisme » revendique clairement une posture révolutionnaire et se définit en relation avec l'intérêt objectif du prolétariat.

A nouveau, les notes rédigées par Horkheimer et publiées dans le recueil *Crépuscule*, sans doute son écrit le plus « politique », nous donnent un premier aperçu du « marxisme horkheimerien ». Ces notes expriment en effet la référence à un Marx révolutionnaire, s'inscrivant en cela contre les thèses sociales-démocrates d'un Hilferding, par exemple. Il affirme notamment, dans la note « Scepticisme et morale » que :

*« La reconnaissance, limitée par le scepticisme, de la théorie marxiste, sa pieuse intégration dans l'histoire de la philosophie, est bien vue de la bourgeoisie : le corrélat de ce traitement contemplatif du marxisme est, dans la pratique, l'établissement au sein de la société existante ».*¹⁵⁴ Or, pour Horkheimer : *« le contraire de ce scepticisme n'est ni l'optimisme ni le dogme, mais la pratique prolétarienne. »*¹⁵⁵

L'œuvre de Marx a, par ailleurs, pour lui une signification théorico-pratique :

*« Marx a dévoilé la loi de l'ordre inhumain qui règne et montré quels leviers poser pour en créer un autre, plus humain. »*¹⁵⁶ Et cela implique que *« pour que disparaisse la plus grande, la plus accablante part de l'injustice, de l'atrophie des dispositions humaines...l'audace à passer de l'autre côté sera déterminante ; en d'autres termes, il faut lutter pour le socialisme. »*¹⁵⁷

Cette note présente une résolution radicale de Horkheimer, qui affiche là à la fois son adhésion à l'interprétation marxienne de la société capitaliste, et à la théorie marxienne de la révolution dans sa désignation du prolétariat comme « vecteur » ou « sujet » de cette révolution. Ceci quand bien même il reste allusif quant à la « stratégie » révolutionnaire à adopter lorsqu'il écrit :

*« Si Marx n'a pas prouvé le socialisme, il a montré qu'il y a dans le capitalisme des tendances évolutives qui le rendent possibles. Ceux qui s'intéressent à lui savent où intervenir. »*¹⁵⁸

Une grande partie de ces notes est du reste consacrée à une défense de la position révolutionnaire. Le lien avec le parti révolutionnaire y est même réclamé dans la note « Discussion sur la révolution » :

« Les carences de la direction révolutionnaire peuvent effectivement se révéler un malheur. Si lamentable que puisse être la manière de mener le combat politique contre l'inhumanité des conditions présentes, il est la forme qu'a pu se donner, à ce moment de l'histoire, la volonté d'un ordre meilleur, et c'est ainsi qu'il est compris par des millions

¹⁵⁴ Horkheimer, Max, *Crépuscule : Notes en Allemagne (1926-1931)*, Paris, Payot, 1994, p. 42.

¹⁵⁵ *Ibid.* p. 43.

¹⁵⁶ *Ibid.* p. 42.

¹⁵⁷ *Ibid.*

¹⁵⁸ *Ibid.* p. 44.

d'êtres opprimés et tourmentés sur la terre entière. Ainsi, toute espèce de carence des dirigeants n'abolit pas le fait qu'ils sont à la tête de ce combat. Peut-être quelqu'un, en étroite liaison avec un parti en lutte, et capable, dans une certaine mesure, d'avoir une influence sur son cours – sa communauté théorique et pratique avec ce parti ne faisant aucun doute –, pourra-t-il exercer pendant quelque temps une critique féconde à l'égard de la direction, même de l'extérieur. En revanche un parti prolétarien n'accepte pas d'être l'objet d'une critique contemplative, car chacune de ses fautes est le résultat d'une situation qui fait qu'elle n'a pas pu être évitée par la participation agissante des forces meilleures. Le critique contemplatif aurait-il étayé ces forces par sa propre activité au sein du parti, on ne peut mesurer cela d'après ses déclarations a posteriori sur les actions de ce parti, car on ne saura jamais si son avis dans la situation donnée aurait convaincu les masses, si à la supériorité de sa pensée théorique correspondaient également les capacités organisationnelles nécessaires – bref, si sa politique était réalisable ou non [...] par quelle autre méthode qu'en surmontant dans la pratique les carences présentes démontrer que, tout bien considéré, ces carences ne sont pas des moindres ? »¹⁵⁹

Horkheimer fait de plus une critique du réformisme du SPD qui est également un plaidoyer pour une orientation révolutionnaire :

« Au contraire du communisme, l'aile réformiste du mouvement ouvrier a perdu ce savoir qu'une amélioration efficace des conditions humaines est impossible sur le terrain du capitalisme. Elle a oublié tous les éléments de la théorie, sa direction est la reproduction exacte de ses membres les plus sûrs : beaucoup cherchent par tous les moyens à se maintenir à leur poste, même au prix de leur fidélité ; la peur de perdre leur place devient petit à petit le seul motif capable d'expliquer leurs actions. »¹⁶⁰

Ces extraits nous permettent de faire plusieurs constats importants. Premièrement, Horkheimer ne considérait pas Marx comme un économiste mécaniste qui pensait le passage du capitalisme au socialisme comme un avenir inéluctable. Ceci le différenciait déjà de la vision sociale-démocrate, et, a fortiori de la démarche de son prédécesseur à la tête de l'Institut, Carl Grünberg.

Deuxièmement, plus important peut être en ce qui nous concerne, il refusait à toute théorie non-praxéologique le droit de pouvoir prétendre à une inscription dans le sillage de la rupture marxienne. On trouve même, dans plusieurs passages de ses écrits, une sorte d'éloge de la vie des révolutionnaires, lorsqu'il évoque la difficulté qu'engendre un tel choix d'existence :

¹⁵⁹ *Ibid.* p. 47. Nous pensons qu'il est possible que ces remarques concernent le KPD, et que les critiques s'adressent principalement à Trotsky, qui critiquait sévèrement, depuis ses lieux d'exil, la politique du Parti communiste allemand inféodé à Moscou (voir ses écrits sur l'Allemagne dans *Comment vaincre le fascisme*, Paris, Passion, 1993). Une note de crépuscule montre en effet que Horkheimer est resté dubitatif sur l'Union soviétique jusque dans les années 30, il se demande en effet à cette époque si « *la tentative dure toujours* » de venir à bout de l'injustice sociale, tout en affirmant son ignorance à ce sujet (*Crépuscule*, op. cit. p. 92). De plus, il semblait être « idéologiquement » plus proche du KPD que du SPD, ce qu'affirme également H. Dubiel : « *Horkheimer's criticisms of the Weimar Republic SPD is disproportionately sharper than his criticisms of the KPD.* » (*Theory and politics*, op. cit., p. 18). Pour un panorama de la relation entre la position théorique de l'Institut et les forces politiques de gauche en Allemagne à cette époque voir Slater, P., *Origin and significance of the Frankfurt School*, op. cit., pp. 54-94.

¹⁶⁰ *Crépuscule*, op. cit. p. 78.

« La carrière révolutionnaire ne passe par des recherches intéressantes et des honoraires de professeur, mais par la misère, la honte, l'ingratitude, la prison, pour un avenir incertain qu'éclaire seulement une foi presque surhumaine. Une carrière que choisissent rarement les gens seulement doués. »¹⁶¹

Troisièmement, Horkheimer perçoit toujours, à cette époque, le prolétariat comme le levier de la révolution. Car, même si dans plusieurs notes, l'improbabilité de son organisation révolutionnaire est relevée, celui-ci reste, dans cette improbabilité même, désigné comme l'*agent* de la révolution.¹⁶²

Quatrièmement, la nécessité du lien entre le théoricien et un parti prolétarien est affirmée.

Nous nous contentons ici de n'évoquer que quelques exemples parmi beaucoup d'autres, tant cet ouvrage compte de passages affirmant une position révolutionnaire et la nécessité d'une *praxis* associée à cette posture. En cela les notes de *Crépuscule* représentent le témoignage le plus *radical* de la position révolutionnaire de Horkheimer. Mais, ses autres écrits des années 1930, pour être plus « abstraits », n'en témoignent pas moins d'une interprétation révolutionnaire de la théorie marxienne.

Ainsi, dans « Matérialisme et Métaphysique »¹⁶³ Horkheimer, tentant de fonder la différence entre le matérialisme et l'idéalisme, conçoit la « *théorie matérialiste* » comme :

« Un des aspects de l'effort que font les hommes pour améliorer leur situation, et cela suffit pour la mettre en opposition avec toutes les tentatives qui présentent les problèmes sociaux comme subordonnés à d'autres problèmes. »¹⁶⁴

Plus significatif encore, l'article « A propos de la querelle du rationalisme dans la philosophie contemporaine »¹⁶⁵ (1934). La validité d'une théorie y est, en effet, expressément liée aux luttes sociales contemporaines :

« Etant donné que la solution des problèmes réels décisifs dont souffre l'humanité dépend, tout particulièrement dans le moment historique actuel, de l'issue des luttes qui opposent les groupes sociaux, il s'agit pour pouvoir juger du poids d'une théorie, de savoir dans quelle mesure son principe de construction est co-déterminé par les problèmes d'un de ces groupes au lieu de dépendre de la situation personnelle de son auteur. »¹⁶⁶

Par ailleurs, la valeur d'une théorie ne doit pas, selon Horkheimer, être jugée à l'aune d'un critère formel de vérité, dès lors :

« Ce qui décide de la valeur d'une théorie, c'est le lien qu'elle entretient avec les problèmes qu'à un moment historique déterminé, les forces sociales progressistes entreprennent de résoudre ; et, même dans ce cas, cette valeur n'en est pas immédiatement

¹⁶¹ *Ibid.* p. 49.

¹⁶² Voir notamment les notes « Nietzsche et le prolétariat » p. 32 ; « Scepticisme et morale » p. 41 ; « Discussion sur la Révolution », p. 46 ; « L'impuissance de la classe ouvrière allemande », p. 75 ; « Le combat contre le bourgeois », p. 84 ; « Ainsi va le monde », p. 151. In *Crépuscule*, op. cit.

¹⁶³ Horkheimer, M., « Matérialisme et métaphysique »(1933), in, *TT et TC*.

¹⁶⁴ *Ibid.* p. 113.

¹⁶⁵ Horkheimer, M., « A propos de la querelle de la rationalité dans la philosophie contemporaine » (1933) in, *TC*.

¹⁶⁶ *Ibid.* p. 143.

*une pour l'humanité entière, mais tout d'abord seulement pour les groupes qui sont intéressés par ces problèmes. La méfiance à l'égard des intellectuels, est, entre autres, fondée sur le fait que, dans bien des cas, la pensée s'est totalement éloignée des questions du monde et des hommes en lutte. »*¹⁶⁷

Dans un article de l'année suivante¹⁶⁸, Horkheimer expose même le lien organique existant selon lui entre le « matérialisme » et la *praxis* :

« le concept d'un manque n'est donc plus déjà par lui-même son dépassement. Les concepts et les théories ne sont qu'un moment de sa suppression, une condition nécessaire de l'action juste, condition qui est constamment à nouveau déterminée, ajustée et améliorée au cours même de cette action... L'agir ne doit donc pas être considéré comme un appendice, comme le simple au-delà de la pensée, mais il influe constamment sur la théorie et ne doit nullement être séparé d'elle... Le processus de la connaissance inclut tout autant l'agir et le vouloir historiques réels que l'expérience et la compréhension. Ceux-ci ne peuvent nullement aboutir sans celles-là. » Dans ce cadre la vérité est définie comme « moment de la *praxis* juste. »¹⁶⁹

On remarque que le rapport entre la théorie et la *praxis* devient dialectique, alors que dans « Matérialisme et métaphysique » ce rapport pouvait encore apparaître comme un lien extrinsèque, les deux termes deviennent ici indissociables. A ce propos, F. Vandenberghe fait remarquer que cet article semble marquer le passage de Horkheimer d'une conception positiviste à une conception dialectique.¹⁷⁰

Chez Marcuse également, la référence à la *praxis* révolutionnaire est clairement établie. Que ce soit dans sa critique de Max Adler, lorsqu'il pose la dialectique marxienne comme signifiant « *immédiatement une prise de position concrète dans une situation historique, déterminée, une praxis actuelle.* »¹⁷¹ Plus encore il la défend contre les dangers de sa réinterprétation transcendantale résidant selon lui dans :

*« La réinterprétation de la théorie de la révolution prolétarienne, réinterprétation qui en fait une sociologie scientifique, isole le marxisme des nécessités concrètes de la situation historique, le désamorce et dévalorise la praxis radicale... En partant de là, il n'est aucun chemin qui conduise à cette pratique radicale qui a pour but la transformation du réel. »*¹⁷²

Ou lors de sa découverte des *Manuscrits de 1844*, dans lesquels il voit un fondement philosophique de la *praxis* révolutionnaire:

« La critique révolutionnaire de l'économie politique est elle-même fondée philosophiquement et, d'autre part, la philosophie en train de se fonder porte déjà en elle la praxis révolutionnaire. La théorie est en elle-même une théorie pratique : la praxis n'apparaît

¹⁶⁷ *Ibid.* p. 144.

¹⁶⁸ Horkheimer, M., « Sur le problème de la vérité » (1935) in, TC.

¹⁶⁹ *Ibid.* p. 184-185, 188 et 195 (nous soulignons).

¹⁷⁰ Vandenberghe, F., *op. cit.* (tome II), p. 20.

¹⁷¹ Marcuse, H., « Marxisme transcendantal ? » (1930) in, *Philosophie et révolution*, Paris, Denoël, 1960, p. 6.

¹⁷² *Ibid.* p. 40.

pas seulement à la fin, mais dès le début de la théorie, sans que Marx s'engage pour autant sur un terrain étranger à la théorie et extérieure à elle. »¹⁷³

Pour Marcuse l'injonction « praxéo-révolutionnaire » de la réflexion marxienne est une conséquence nécessaire et suffisante :

*« Nous sommes arrivés au point où la critique philosophique se transforme immédiatement et d'elle-même en critique révolutionnaire pratique. »*¹⁷⁴

3.2. La praxis dans la « théorie critique » (1937)

La formulation, en 1937, par Horkheimer et Marcuse, de la « théorie critique » marque une évolution dans la conception d'ensemble de l'Institut. Ainsi, si le prolétariat est toujours considéré comme le levier de la révolution, son rôle de *sujet* semble remis en cause de manière encore plus profonde que dans le « matérialisme ». Corollaire, la *praxis* révolutionnaire, pour ne pas être abandonnée, n'en subit pas moins un *aggiornamento* qui laisse à la seule théorie les clés de l'héritage marxien. Ce qui n'empêche nullement les Francfortois de rester convaincu que leur théorie reste liée à la praxis révolutionnaire.

Cette « refondation » du « matérialisme » ou « théorie de la société » en une « théorie critique » est particulièrement soulignée par deux articles de la *ZfS* parus en 1937. Il s'agit de « Théorie traditionnelle et Théorie critique »¹⁷⁵ de Horkheimer, ainsi que de « Philosophie et théorie critique »¹⁷⁶ de Marcuse.

La distance qui y est prise par rapport au prolétariat comme *sujet de l'histoire* s'accompagne de l'affirmation constante, véritable « fil rouge » de l'article, de l'importance des conditions sociales de production de la théorie. C'est là, pour ses auteurs, ce qui différencie la théorie traditionnelle, inconsciente de son conditionnement social et séparant radicalement sujet et objet, de la théorie critique, consciente du double conditionnement socio-historique du sujet et de l'objet de la théorie.

Horkheimer donne la définition suivante de cette théorie :

« La théorie critique dans son ensemble constitue un seul et unique jugement existentiel amplement développé. On pourrait le résumer de la manière suivante : de par sa structure fondamentale, l'économie de marché qui s'est développée au cours de l'histoire et sur laquelle repose le monde moderne implique les contradictions internes et externes de notre époque, et ne cesse de les faire évoluer vers des formes de plus en plus aiguës... elle a fini par

¹⁷³ Marcuse, H., « *Les Manuscrits économique-philosophiques de Marx, nouvelles sources pour l'interprétation du matérialisme historique* » in, *Philosophie et Révolution*, op. cit., p. 45. (nous soulignons)

¹⁷⁴ Marcuse, H., op. cit., p. 83.

¹⁷⁵ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et Théorie critique » (1937) in, *TT et TC*.

¹⁷⁶ Marcuse, H., « Philosophie et théorie critique » (1937) in, *Culture et société*, Paris, Minuit, 1970. Horkheimer a fait figurer un « Appendice » précédant l'article de Marcuse qui, dans la traduction est reproduit à la suite de « Théorie traditionnelle et théorie critique » mais ne figure pas dans la traduction de l'article de Marcuse.

devenir un frein qui s'oppose à la poursuite de l'évolution, et pousse à présent l'humanité vers une nouvelle barbarie. »¹⁷⁷

Aspect particulièrement important pour nous, cette fondation de la « théorie critique » est l'occasion pour Horkheimer d'exposer de manière concrète, pour la première et la dernière fois, sa conception du rapport entre l'*intelligentsia* et le prolétariat :

*« Le théoricien exerçant son activité spécifique constitue avec la classe dominée une unité dynamique de telle façon que l'analyse qu'il donne des contradictions de la société n'apparaisse pas seulement comme une expression de la situation historique concrète, mais aussi et tout autant comme un facteur de stimulation et de changement à l'intérieur de celle-ci. »*¹⁷⁸

Cette description, bien qu'elle soit, comme nous l'avons dit, la plus concrète qu'Horkheimer ait jamais élaboré, reste à la fois abstraite et ambiguë, mais nous y reviendrons. Ce qui nous importe ici, c'est la preuve irréfutable du maintien, dans les thèses de l'*IfS* de la nécessité d'une révolution et de la place que le théoricien prend dans ce projet. Place qui, selon Horkheimer, paraît aller de soi :

*« On a peine à comprendre qu'un intellectuel puisse encore faire comme si un difficile travail préliminaire de pensée, dont il serait seul capable, était nécessaire pour permettre de choisir entre les fins et les moyens du libéralisme, du fascisme et de la révolution. »*¹⁷⁹

Dès lors, le théoricien est investi de la mission « D'accélérer l'évolution vers une société libérée de l'injustice »¹⁸⁰, et il ne peut en aucun cas concevoir son travail comme pure pensée : « Une science qui s'imagine être autonome, considère qu'il n'est nullement de son ressort de modeler la praxis dont elle fait partie et qu'elle sert et s'accommode de la dichotomie entre la pensée et l'action, s'est déjà de ce seul fait détournée des vraies valeurs humaines. »¹⁸¹

Marcuse défend dans « Philosophie et théorie critique » une position pratiquement similaire.¹⁸² Le rôle fondamental de la lutte sociale y est relevé : « La fidélité absolue à son but, qui ne peut être atteint lui-même que par une lutte sociale, conduit la théorie à opposer à ce qui a déjà été atteint, ce qui reste encore à obtenir et qui est encore menacé. L'intérêt de la théorie pour la philosophie proprement dite apparaît dans ce contexte comme une manifestation de son opposition à l'état de choses existant. »¹⁸³

Sur la base de ce que nous venons de présenter nous pensons donc pouvoir affirmer que l'Institut défendait, dans la période qui nous intéresse, une position à la fois marxiste et révolutionnaire. Il apparaît dès lors que le questionnement qui guide

¹⁷⁷ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et Théorie critique » (1937) in, *TT et TC*.

¹⁷⁸ Horkheimer, M., op. cit. p. 48-49.

¹⁷⁹ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et théorie critique » (1937) in, *TT et TC*, p. 57.

¹⁸⁰ *Ibid.* p. 55.

¹⁸¹ *Ibid.* p. 81.

¹⁸² La différence entre le texte de Marcuse et celui de Horkheimer réside principalement dans la conception du statut de la philosophie. Cette différence, pour fondamentale qu'elle puisse apparaître, n'entre pas dans le cadre de notre préoccupation dans ce chapitre.

¹⁸³ Marcuse, H., « Philosophie et théorie critique », *Op. cit.* p. 161.

notre travail, l'insertion « non-problématique » de l'*IfS* dans les rapports de force de son époque, soit infirmée par sa profession de foi marxiste et révolutionnaire. Or, paradoxalement, c'est plutôt à ce moment-là que notre questionnement prend toute son ampleur *théorico-praxéologique*. C'est en effet précisément cette référence à la théorie marxienne comme *théorie* révolutionnaire liée *organiquement* à une *praxis*, qui nous autorise à mettre en question l'*IfS* et sa lecture de l'histoire, son projet.

On pourrait aussi relever que l'absence totale de lien avec une quelconque force sociale et politique semble déjà disqualifier sa position. Mais cette observation nous semble par trop simpliste et ne tient pas compte de la spécificité de la conjoncture historique dans laquelle l'Institut se développe. Nous nous emploierons donc plutôt à tenter de comprendre les motifs qui, dans l'économie théorique même des productions de l'Institut, ont engendré cet éloignement des conflits sociaux et politiques ; alors même que la nécessité d'y prendre part était proclamée dans ses productions.

4. Figures de l'absence politique dans la Théorie critique : une pratique théorique non-praxéologique

Il s'agit donc maintenant pour nous de nous plonger plus profondément dans les rouages logiques de la théorie de l'Institut, pour tenter de découvrir l'origine des apories qui conduisent *in fine* à l'éloigner non seulement de toute velléité d'influence politique, mais surtout, de toute *possibilité* de penser le/la politique (analyse concrète de la situation concrète) à partir de ses propres constructions théoriques. Il nous semble, en effet, limitatif et hâtif, voir même erroné, d'affirmer que l'Institut n'a pas eu d'influence politique et de nous baser sur cette seule affirmation pour soutenir notre argumentation. La notion d'« influence » nous paraît en effet se prêter à n'importe quelle définition. Nous préférons nous attacher ici à comprendre la logique interne sur laquelle se fonde la construction conceptuelle de la Théorie critique afin d'étayer notre conclusion : ce ne sont pas les seules circonstances « externes », la conjoncture historique, qui ont conduit à ce que nous appelons l'« insertion non-problématique de l'Institut dans les rapports de force sociaux » ; l'agencement même de la théorie de l'Institut y concourt également.

Contrairement à nous, certains auteurs semblent penser que les positions théoriques de l'*IfS* étaient strictement conditionnées par la conjoncture historique. Martin Jay affirme aussi, par exemple, que :

« Lors de sa renaissance au XX^{ème} siècle, la Théorie critique eut **par la force des choses** un caractère de plus en plus « transcendant », étant donné l'effacement graduel de la classe ouvrière révolutionnaire. »¹⁸⁴

¹⁸⁴ Jay, M., *L'imagination dialectique*, op. cit., p. 62 (nous soulignons). Cette position est également soutenue, dans des versions différentes par J.-M. Vincent, *La Théorie critique de l'Ecole de Francfort*, Paris, Galilée, 1976, (surtout dans l'introduction), et Miguel Abensour ; « La Théorie critique : une pensée de l'exil ? », *Archives de philosophie*, 45, 1982.

Pour nous, cette appréhension de la Théorie critique ouvre la voie à deux interprétations différentes : soit elle présuppose que les Francfortois avaient décelé la quintessence du caractère révolutionnaire de la théorie marxienne et que la conjoncture historique les a contraints à la préserver par des moyens « philosophiques ». Ce qui revient à postuler une théorie objectiviste du social et un « choix rationnel » des Francfortois. Soit, sous couvert d'une justification de la théorie par la conjoncture historique, ce type d'explication sous-tend une analyse purement structurale du développement de la théorie. Ce qui revient à postuler une dépendance totale et unilatérale des productions intellectuelles au contexte dans lequel elles se forment.

Nous ne rejetons ni les déterminations historiques, ni les contraintes sous lesquelles la pensée se développe et qu'elle prend en compte. Nous pensons néanmoins que ces contraintes agissent de manière dialectique sur la théorie, et que, dans le cas des Francfortois, l'éloignement de la politique, le passage de l'immanence à la transcendance, ne peut pas être pensé comme une contrainte strictement externe. Il nous apparaît plutôt qu'il est une conséquence indissociable de la compréhension particulière du mouvement historique qui prévalait dans l'Institut.

Soyons clairs, notre propos n'est pas d'affirmer qu'il existe des causes internes et des causes externes aisément identifiables et séparables les unes des autres. Nous voudrions simplement, dans un premier temps, tenter de mettre en évidence ce qui, sur la base de la Théorie critique, était pensable ou non, et quels étaient les « perspectives praxéologiques » qu'induisaient la Théorie critique.

Dans cette optique, il nous paraît nécessaire de clarifier le « lieu » de notre critique. En construisant notre « objet » de recherche nous avons posé l'auto-définition de la Théorie critique en tant que théorie marxiste et révolutionnaire comme étant notre centre d'intérêt. Ayant postulé la nécessité pour la Théorie critique d'être située dans le spectre des marxismes, nous nous devons également d'argumenter sous cette contrainte. Partant, nous devons également « choisir notre chemin et notre compagnie » : Nous avons opté pour une lecture de Marx qui comprend son œuvre comme un cheminement, avec ses détours et ses corrections, ses bifurcations, mais sans rupture, sans « coupure épistémologique. »¹⁸⁵ Comme l'écrit D. Bensaïd :

*« Traversée de contradictions irrésolues, sa pensée n'est certainement pas homogène de part en part. Elle n'est pas davantage incohérente ou inconsistante. Le noyau de son programme de recherche permet toujours d'interroger notre univers dans la perspective de changer le monde. Il ne s'accommode guère des collages éclectiques... Point de doctrine, donc, mais la théorie d'une pratique susceptible de plusieurs lectures. Pas n'importe lesquelles. Tout n'est pas permis au nom de la libre interprétation, tout ne se vaut pas. Le texte et le contexte définissent des contraintes, délimitent un champ de variantes compatibles avec ses propres apories, et invalident par conséquent ce qui relève du contre-sens. »*¹⁸⁶

¹⁸⁵ Sur la critique de la notion althusserienne de « coupure épistémologique », voir notamment l'ouvrage collectif, *Contre Althusser Pour Marx*, Paris, Passion, 1999 (éd. revue et augmentée).

¹⁸⁶ Bensaïd, D., *Marx l'Intempestif*, op. cit. p. 10.

Partant, il est évident pour nous que le Marx « Jeune Hégélien » de 1841, n'est pas le même que celui qui tente une synthèse de la philosophie et de l'économie politique en 1844. Celui de la rédaction du *Capital* est encore différent. Ce qu'il en ressort, c'est que le principe directeur reste le même, le cheminement de la pensée de Marx marque à chaque étape une *Aufhebung* de l'étape précédente.¹⁸⁷ Nous avons donc fait le choix de ne pas suivre les auteurs qui, partant du problème du concept d'aliénation, affirment la supériorité du « Marx de la maturité » sur le « jeune Marx », pas plus que ceux qui prêchent l'inverse.¹⁸⁸

Notre objectif dans cette partie de notre travail n'est pas de faire de l'iconophilie, mais simplement d'appréhender la pensée marxienne en ce qu'elle n'est ni un déterminisme, ni un économisme, ni une philosophie de l'histoire. Il s'agit pour nous, d'une pensée « du possible », comme le dit M. Vadée.¹⁸⁹ D'une pensée reposant sur certains concepts structurant qui expliquent à la fois le mouvement historique et la possibilité de son dépassement.

C'est donc à cette tradition marxiste que nous nous référons dans cette tentative de présenter ce en quoi la position de l'*IfS* conduit à une relecture de la théorie marxienne interdisant quasiment toute perspective praxéologique.

Nous aborderons cette question en essayant, au-travers de quelques problématiques, de cerner les limites de la lecture théorique qu'avait l'*IfS* de certains problèmes historiques. Manifestation évidente de ces limites : l'analyse que fait l'Institut de certains événements induit *de facto* une impossibilité d'engagement d'une *praxis* politique révolutionnaire auto-émancipatoire.

4.1. le rôle du prolétariat

Le premier problème sur lequel nous allons porter notre attention est central quant à la perspective de notre travail. Il s'agit du problème du rôle du prolétariat dans la conception de l'*IfS*. Nous allons tenter de démontrer qu'au sein de cette dernière, la conception du prolétariat induit une ontologie qui reste en deçà du complet développement de la critique marxienne de l'économie politique.¹⁹⁰

¹⁸⁷ Ce que montrent, parmi d'autres : Ernest Mandel, *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, Paris, Maspero, 1968, qui illustre particulièrement le processus d'édification des concepts centraux de la théorie marxienne (valeur, plus-value) ; Emmanuel Renault, *Marx et l'idée de critique*, Paris, PUF, 1995, qui s'attache à montrer les différents criticisms de Marx ; ou encore Isabelle Garro, *Marx, une critique de la philosophie*, Paris, Seuil, 2000, qui s'occupe de suivre la continuité de Marx dans sa critique de la philosophie sous ses différentes formes.

¹⁸⁸ Sur ces différentes positions, voir Mandel, E., *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, op. cit., p. 156-177.

¹⁸⁹ Vadée, M., *Marx, penseur du possible*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1992. Cet ouvrage lève le voile sur un certain nombre de fausses considérations sur Marx par une connaissance approfondie des textes de Marx et des débats autour de ceux-ci.

¹⁹⁰ L'appellation « critique marxienne de l'économie politique » se rapporte ici à une double référence : d'une part s'est ainsi que Horkheimer nomme la base conceptuelle sur laquelle il édifie la « Théorie

Une telle assertion peut sembler contradictoire étant donné la position que nous avons soutenue tout au long des derniers chapitres. Mais, c'est précisément ceci – une conception à la fois marxiste et « ontologisante » – qui rend la position de l'Institut aporétique. Voyons donc de quoi il retourne :

4.1.1. *Penser avec Lukacs contre Lukacs : vers une ontologie du prolétariat*

À la suite de beaucoup d'autres, nous pensons que le rôle du prolétariat tel que le concevaient les membres de l'Institut, s'est construit en grande partie en réaction à la théorie lukacsienne de la conscience de classe développée dans *Histoire et Conscience de Classe*.¹⁹¹ À cet égard M. Löwy illustre bien la relation de l'IfS à la thèse de Lukacs lorsqu'il dit des Francfortois que « sans pouvoir ni l'accepter, ni la refuser entièrement, ils semblent lutter contre elle pendant les années 30. »¹⁹² Or, il nous apparaît que le problème de cette lutte avec et contre la théorie lukacsienne a « surdéterminé » la relation de l'Institut à la théorie marxienne de la révolution. Nous utilisons le terme « surdéterminé » à dessein. Nous pensons, en effet, que la compréhension de la théorie lukacsienne du prolétariat a induit, dans le cas de l'Institut, une appréciation erronée du rôle du prolétariat dans la critique marxienne de l'économie politique.¹⁹³

En effet, schématiquement, la compréhension de la théorie lukacsienne de la révolution par l'Institut semble faire de Lukacs le penseur d'une sorte d'ontologie du prolétariat. Selon cette interprétation le prolétariat détiendrait une vérité théorique – la vérité sur la structure de la société capitaliste et sur celle de son renversement – en raison de sa position objective. Le caractère de vérité serait donc ontologiquement lié au prolétariat, qui en tant que négation de la négation, représenterait la vérité de la théorie révolutionnaire. Un principe de logique dialectique serait donc au fondement de la théorie de la *praxis* révolutionnaire. Or, une telle position – dont nous ne

critique ». D'autre part, la critique marxienne de l'économie politique est la forme la plus aboutie du criticisme marxien : « Le criticisme de 1843 était lié au double projet d'une critique de la politique et de la philosophie. La critique de l'économie politique en est le résultat et la rectification. Elle désigne le programme qui occupera Marx de 1844 jusqu'à sa mort, et dont *Le Capital* nous présente le résultat le plus abouti. » Renault, E., *Marx et l'idée de critique*, Paris, PUF, 1995, p. 81.

¹⁹¹ Lukacs, G., *Histoire et Conscience de Classe*, Paris, Minuit, 1960. (1^{ère} éd. 1923 : *Geschichte und Klassenbewusstsein*). Cette thèse est défendue notamment par F. Vandenberghe, *Une histoire critique de la sociologie allemande* (2 tomes), Paris, La découverte, 1997 et 1998 ; M. Löwy, *Paysages de la vérité*, op. cit. ou encore J.-M. Vincent, *La Théorie critique de l'École de Francfort*, Paris, Galilée, 1976.

¹⁹² Löwy, M., *Paysages de la vérité*, Paris, Anthropos, 1985, p. 151.

¹⁹³ D'aucuns estiment également que l'appréciation de la théorie lukacsienne en tant qu'interprétation du prolétariat comme incarnation du *Geist* hégélien est inexacte, mais entrer dans le détail de ce débat ne fait pas partie du cadre de notre travail, l'important n'étant pas pour nous de découvrir la « vérité » à propos du texte de Lukacs, mais de mettre à jour ce qu'en ont retiré les Francfortois. Nous renvoyons tout de même à l'interprétation que fait M. Löwy de *Histoire et conscience de classe* dans *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires*, Paris, PUF, 1976, pp. 197-225. De même que la postface de Slavoj Žižek (« Georg Lukacs as the philosopher of Leninism ») à la traduction anglaise du texte de Lukacs récemment publié : *A defence of History and Class Consciousness, Tailism and the dialectic*, Londres, Verso, 2000. Ce texte, écrit en 1925 est une réponse aux accusations portées par Rudas et Deborin envers *Histoire et conscience de classe*, il n'a été publié pour la première fois qu'en 1996.

pensons pas qu'elle fut la position de Lukacs¹⁹⁴ - ne peut mener qu'à une impasse dès lors que l'on se trouve dans une période de « défaite du mouvement ouvrier » comme celle que connaît l'Allemagne à partir du milieu des années 20. En effet, cette ontologisation du prolétariat induit, en retour, la possibilité de sa disparition comme acteur possible de la révolution dès lors que celle-ci n'a pas eu lieu, obligeant à reconsidérer totalement le rôle que Marx lui aurait attribué.

I. Elements de la théorie lukacsienne

Pour bien cerner le problème, il nous faut, dans un premier temps, revenir brièvement sur la théorie de la révolution développée par Lukacs dans *Histoire et conscience de classe*. Ce faisant, il nous faut tout d'abord tenter de déceler comment elle a été comprise par l'IfS puis, dans un second temps, ce que l'Institut a conservé et ce qu'il a rejeté de cette théorie.

Il faut comprendre *Histoire et conscience de classe* de Lukacs - ou même titre que le *Marxisme et philosophie* de Karl Korsch¹⁹⁵ - comme la réouverture d'un héritage philosophique de Marx. Il nous apparaît cependant que cette réouverture ne pas être réduite à un débat d'interprétations sur la théorie marxienne, ces textes étant également, et inséparablement, des prises de position politiques affirmant une posture critique à la fois envers le quiétisme du mouvement ouvrier et envers la bureaucratisation des partis ouvriers établis. En s'émancipant de ses conditions de production, l'ouvrage de Lukacs est devenu le fondement de ce que M. Merleau-Ponty a appelé le « marxisme occidental »¹⁹⁶, polarisant ainsi toute pensée se réclamant du marxisme et venant après lui. Cette émancipation de ses conditions de productions a eut également une conséquence sur la réception et l'interprétation de cette œuvre en ce que, appréhendées dans certaines conjonctures, ses démonstrations ont pu prendre un sens que l'auteur ne leur attribuait peut-être pas.¹⁹⁷

La théorie lukacsienne telle qu'elle est exposée dans *Histoire et conscience de classe* consiste en une théorie de la réification réunissant les approches wébéro-marxiste¹⁹⁸ et hégelo-marxiste. Lukacs synthétise ici, d'une part la théorie wébérienne de la rationalité formelle et la théorie marxienne du fétichisme des marchandises, et,

¹⁹⁴ Nous serions plutôt enclins à suivre l'appréciation de M. Löwy - qui a le mérite de replacer l'ouvrage de Lukacs dans ses conditions sociales de production et d'exposer de manière détaillée la conception de la *conscience possible* - sans pour autant le rejoindre dans son apologétisme.

¹⁹⁵ *Marxisme et Philosophie*, Paris, Minuit, 1964 (1^{ère} édition en allemand : 1923). Ce livre est souvent associé à *Histoire et conscience de classe* lorsque les origines de la Théorie critique sont évoquées. Le chapitre principal qui donne son nom au livre (« marxisme et philosophie ») a d'ailleurs été publié dans les *Grünbergs Archiv*.

¹⁹⁶ Voir Merleau-Ponty, M., *Les aventures de la dialectique*, Paris, Gallimard, 1955. Particulièrement le chapitre 2 : « le marxisme « occidental » ».

¹⁹⁷ Ce qui n'est pas un problème spécifique à la pensée lukacsienne, mais une situation susceptible de concerner toute production/création « culturelle ». Même si le problème de la sur/sous/més-interprétation est particulièrement présent dans le cas des pensées *théorico-praxéologiques*.

¹⁹⁸ Au sujet du rapport de Lukacs à Weber il faut rappeler que le philosophe hongrois a fréquenté le « Cercle Weber de Heidelberg » de 1912 à 1917 (voir Löwy, M., *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires*, op. cit.)

d'autre part, la logique dialectique de Hegel et la théorie marxienne de la lutte des classes.¹⁹⁹ Cette double synthèse concerne à son tour, d'un côté, la compréhension de la société capitaliste (wébéro-marxisme), et, de l'autre, la théorie de la révolution prolétarienne (hégélo-marxisme).

La première synthèse (wébéro-marxisme) implique que Lukacs ne retient de la critique marxienne de l'économie politique que les prémisses et les conséquences méthodologiques.²⁰⁰ Dans cette optique l'analyse marxienne du double caractère du travail représenté dans la marchandise – le travail humain abstrait est indissociablement l'abstraction d'un travail concret utile – ne constitue plus le fondement de la théorie chez Lukacs.²⁰¹ Le travail abstrait devient le « *substitut historique* »²⁰² du travail concret.

C'est dans l'abandon de cette partie de la critique marxienne de l'économie politique comme analyse concrète du mode de production capitaliste qu'émerge, chez Lukacs, la référence à la théorie wébérienne de la rationalisation formelle. Cette rationalisation formelle est ici le synonyme de la transformation du processus de travail vers une abstraction de plus en plus grande en raison du processus de rationalisation.²⁰³ La reprise de Weber, dans ce cadre, implique une reformulation de sa théorie de la rationalisation.²⁰⁴ En effet, si chez Weber la rationalisation est un processus qui préexiste au capitalisme, Lukacs inverse cet ordre d'apparition historique pour faire du processus de rationalisation formelle un attribut du mode de production capitaliste. La conséquence en est que la réification devient un processus inéluctable :

« *De même que le système capitaliste se produit et se reproduit sans cesse économiquement à un niveau plus élevé, de même, au cours de l'évolution du capitalisme, la structure de réification s'enfonce de plus en plus profondément, fatalement, constitutivement, dans la conscience des hommes.* »²⁰⁵

¹⁹⁹ A ce sujet voir Vandenberghe, F., *Une histoire critique de la sociologie allemande*, op. cit. (tome I), pp. 211-250. Ainsi que Gangl, M., « Crise du marxisme et renouvellement de la philosophie de l'histoire » in, Raulet, G. (dir), *Weimar, ou l'explosion de la modernité*, Paris, Anthropos, 1984. Les termes « wébéro-marxisme » et « hégélo-marxisme » sont de Vandenberghe.

²⁰⁰ Le sous-titre de son livre : *essai de dialectique marxiste*, donne une indication de cette orientation.

²⁰¹ « Il résulte de ce qui précède que s'il n'y a pas, à proprement parler, deux sortes de travail dans la marchandise, cependant le même travail y est opposé à lui-même, suivant qu'on le rapporte à la valeur d'usage de la marchandise comme à son produit, ou à la valeur de cette marchandise comme à sa pure abstraction objective. » Marx, K., *Le Capital*, Paris, Flammarion, 1985, p. 49. Alors que pour Lukacs : « L'unité du produit comme marchandise ne coïncide plus avec son unité comme valeur d'usage. », *Histoire et conscience de classe*, op. cit., p. 116.

²⁰² Gangl, M., « Crise du marxisme... », op. cit. p. 204.

²⁰³ Comme le dit A. Artous : « La théorie de la réification de Lukacs n'a pas comme point d'appui principal la forme valeur, mais le procès de travail capitaliste caractérisé par « le principe de rationalisation basé sur le calcul, sur la possibilité de calcul » dont le modèle s'impose à l'ensemble de la société, le quantitatif remplaçant le qualitatif, caractéristique des sociétés précapitalistes. » Artous, A., *Marx, l'Etat et la politique*, Paris, Syllepse, 1999, p. 76.

²⁰⁴ Vandenberghe, F., *Op. cit.* (tome I), p. 237.

²⁰⁵ Lukacs, G., *Histoire et conscience de classe*, op. cit., p. 122.

Cette analyse implique que la rationalisation, l'objectivation, la réification et l'aliénation sont identifiés, de même que les déterminations sociales et techniques du travail se confondent. Ce qui conduit ainsi Lukacs à réduire :

*« le processus social contradictoire à un processus de réification cohérent, totalisant, recouvrant tous les domaines de la vie et toutes les formes de conscience de la société, processus sur lequel la pratique politique ne pourrait plus, apparemment, avoir de prise que de l'extérieur, par une action radicalisée. »*²⁰⁶

Or, et c'est là ce qui nous importe, cette conceptualisation prive la reconstruction du mode de production capitaliste de la scission de la marchandise entre travail concret et travail abstrait, valeur d'usage et valeur d'échange, scission qui constitue le vecteur fondamental de la crise. Partant, elle interdit de penser la « possibilité objective » de la révolution.²⁰⁷

Dès lors intervient la seconde synthèse (hégélo-marxisme), qui permettra à Lukacs, malgré la réification totale, de ne pas abandonner la théorie de la révolution prolétarienne. Prenant au pied de la lettre le questionnement de Marx au sujet du prolétariat: « comment de rien devenir tout », Lukacs fait de ce dernier le sujet ontologique de la révolution par le biais de la *méthode*²⁰⁸ dialectique de la négation de la négation. C'est, en effet, l'arrivée du travailleur au point culminant de la réification qui engendre chez lui la prise de conscience de sa pure fonction d'objet. Ce point culminant consiste en une caractérisation purement quantitative du temps de travail :

*« Le problème de la durée du travail indique certes la tendance qui pousse la pensée prolétarienne à sortir de cette immédiateté, précisément parce que la réification y atteint son point culminant. »*²⁰⁹

C'est ainsi que le travailleur prend conscience de son caractère de marchandise et reconnaît ses rapports au capital. Cette connaissance théorique devenant immédiatement pratique :

*« Le passage brusque de la quantité à la qualité n'est pas seulement... un moment déterminé du processus d'évolution dialectique. C'est aussi, comme nous venons de l'expliquer en nous appuyant sur la Logique de Hegel, l'apparition de la forme objective authentique de l'être, la dislocation des déterminations réflexives, sources de confusion, qui ont déplacé l'objectivité authentique au niveau d'une attitude simplement immédiate, impartiale, contemplative. »*²¹⁰

Ce retournement implique que le prolétariat est à la fois sujet et objet de la révolution, la négation de la négation ne faisant que réaliser l'ontologie du prolétariat, laquelle se réaliserait politiquement dans le Parti, garant de la conscience

²⁰⁶ Gangl, M., « Crise du marxisme et renouvellement de la philosophie de l'histoire » op. cit. p. 204.

²⁰⁷ Sur ce thème, sur lequel nous allons revenir, voir notamment Vadée, M., *Marx, penseur du possible*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1992, pp. 437-445. Ainsi que Bensaïd, D., *La discordance des temps*, Paris, Passion, 1995, chap. 1 (« Introduction aux lectures du *Capital* ») et chap. 2 (« Le temps des crises et des cerises »).

²⁰⁸ « L'orthodoxie en matière de marxisme se réfère bien au contraire et exclusivement à la méthode. Elle implique la conviction scientifique qu'avec le marxisme dialectique a été trouvée la méthode de recherche juste... », Lukacs, G., *Histoire et conscience de classe*, op. cit., p. 18.

²⁰⁹ Lukacs, G., *Histoire et conscience de classe*, op. cit., p. 209.

²¹⁰ Lukacs, G., *Histoire et conscience de classe*, op. cit., p. 208.

juste du même prolétariat.²¹¹ Ce que confirme D. Bensaïd lorsqu'il retrouve dans la problématique lukacsienne la trace des positions de la philosophie marxienne de l'histoire, abandonnée dès *La Sainte Famille*²¹². Evoquant les concepts de « classe en soi » et « classe pour soi » il affirme que ces formules :

« ...s'inscrivent dans la problématique de l'autodéveloppement de la subjectivité historique et trahissent l'influence vivace de la phénoménologie hégélienne en tant que science de la conscience et de la prise de conscience, et la nostalgie de ce que Lukacs revendique comme une « ontologie de l'être social ». Dans certains textes de jeunesse, le prolétariat apparaît en effet encore ontologiquement contraint à « se supprimer lui-même en tant que prolétariat ». Son destin serait en quelque sorte déterminé par son être. Il s'agit de ce qu'est le prolétariat et de ce que, conformément à cet être, il sera contraint de faire historiquement ». »²¹³

II. L'influence de Lukacs sur l'IfS

Partant de cette présentation de la théorie lukacsienne, nous allons exposer son influence sur la position de l'IfS. Car les Francfortois ne vont pas reprendre telle quelle cette théorie, mais n'en garder, en quelque sorte, qu'un seul versant, celui de la réification.²¹⁴

L'influence de la théorie de Lukacs sur les auteurs de l'Institut peut être résumée comme le passage d'une ontologie « positive » du prolétariat – en tant que négation de la négation ce dernier est essence positive de la révolution – à une ontologie « négative »²¹⁵. Cette ontologie « négative » est à la fois la cause et la conséquence de l'interprétation particulière que fait l'IfS de la « désagrégation » de la classe ouvrière. S'en est la cause parce que c'est un constat « empirique » qui induit cette qualification de la classe ouvrière. S'en est la conséquence car ce constat provient de la lecture « ontologisante » du prolétariat. Ainsi, si dans la théorie lukacsienne de la révolution, le prolétariat est l'essence du renversement de la

²¹¹ Cette interprétation est remise en cause par Zizek, qui affirme que, dans la conception lukacsienne, le parti n'impute pas de l'extérieur la conscience au prolétariat. Le parti est rendu nécessaire par la prégnance du fétichisme de la marchandise et de la réification, son rôle est alors le suivant : « *The Party mediates between History and Proletariat : its action enables the "empirical" working class to become aware of its historical mission inscribed in its very social position and to act accordingly to it, i.e. to become a revolutionary subject. The accent is here on the "spontaneous" revolutionary stance of the proletariat : the party only acts in a maieutic role, rendering possible the purely formal conversion of the proletariat from the class-In-Itself to the Class-For-Itself.* ». Alors que le stalinisme montre une médiation inversée, dans laquelle c'est l'Universel (le sens de l'histoire) qui joue le rôle de médiation entre le prolétariat et le parti, permettant au Parti de se prévaloir du sens de l'histoire comme légitimation. (Zizek, S., « Lukacs as the philosopher Leninism », Op. cit, pp. 159-160.)

²¹² Selon D. Bensaïd, *La Sainte Famille*, rédigé en 1844 et publié en 1845, constitue la rupture radicale de Marx et Engels avec les philosophies spéculatives de l'histoire. (Bensaïd, D., *Le pari mélancolique*, p. 71)

²¹³ Bensaïd, Daniel, *Marx l'intempêtif*, Paris, Fayard, 1997, p. 137.

²¹⁴ Le rapport entre Lukacs et l'Institut que nous exposons ici ne signifie pas que nous pensons que ce rapport soit le fruit d'une construction consciente de la part des Francfortois.

²¹⁵ Nous utilisons cette formule d'« ontologie négative » pour décrire le fait que les Francfortois ne gardent, dans leur conception du prolétariat, qu'un seul aspect de la « négation de la négation » lukacsienne, le prolétariat devenant ainsi simple « négation ». Ainsi, la négation simple reste négative (objet), alors que la négation de la négation s'affirmait comme positivité (sujet-objet). Cette formulation abstraite s'éclaircira, nous l'espérons, au fil de l'explication.

réification totale des rapports sociaux, dans la théorie de l'*IfS*, cette réification persiste mais le prolétariat est disqualifié comme négation de la négation.

M. Löwy²¹⁶, comparant les textes de l'*IfS* dans les années 1930 sous l'angle de leur relation à la théorie lukacsienne, affirme que, si le prolétariat est bien présent dans les premiers textes de Marcuse, il n'apparaît pas comme « l'ancrage social » de la théorie dans les premiers textes de Horkheimer. Une telle affirmation nous semble erronée, nous en voulons pour preuve les discussions sur le mouvement ouvrier dans *Crépuscule*, ainsi que l'évocation du prolétariat dans « Matérialisme et morale » (1933), texte que M. Löwy cite précisément comme exemple de cette absence de référence. On y trouve pourtant une évocation du prolétariat sous cette forme :

« La partie de l'humanité que, de par sa situation, cette transformation concerne nécessairement, contient déjà des forces pour lesquelles il s'agit sérieusement de la réalisation d'une meilleure société. D'ailleurs elle y est aussi déjà préparée psychologiquement car son rôle dans le processus de production l'oriente moins à un accroissement tout à fait vain de la propriété qu'à l'utilisation de sa force de travail. »²¹⁷

Il semble donc bien que la présence du prolétariat soit constante dans la pensée de l'Institut durant les années 1930. Le prolétariat n'y disparaît pas, il change simplement de statut ; de *sujet-objet* il devient, en quelque sorte, simplement *objet*, marquant ainsi une prise de distance par rapport à la théorie lukacsienne. Cette prise de distance se remarque d'abord sur un plan philosophique : Horkheimer réfute la philosophie de l'identité sujet-objet, se démarquant ainsi de la conception que nous avons appelée « hégélo-marxiste » du rôle du prolétariat. La réfutation de la philosophie hégélienne de l'identité – que Horkheimer stigmatise déjà dans « Hegel et le problème de la métaphysique »²¹⁸ – passe ainsi par la réfutation du rôle du prolétariat dans la théorie lukacsienne. Dans la théorie « matérialiste », l'identité est, en effet, impossible. Car, selon Horkheimer :

« Par la connaissance critique qu'il a de la tension irrémédiable entre le concept et l'objet, le matérialisme, au contraire, est en lui-même protégé de la tentation de croire à l'infinitude de l'esprit. »²¹⁹

Sur un plan « historique » la conception lukacsienne du prolétariat est remise en question par l'absence de révolution. On remarque dans les textes des Francfortois que, selon eux, les « conditions objectives » nécessaires à l'avènement de la société socialiste étaient réunies :

« L'humanité s'est tellement enrichie durant la période bourgeoise, elle dispose d'une telle quantité d'énergie auxiliaire naturelle et humaine qu'elle serait capable de vivre unie avec des fins respectables. »²²⁰

²¹⁶ Löwy, M., *Paysages de la vérité*, op. cit., p. 153.

²¹⁷ Horkheimer, M., « Matérialisme et Morale », (1933), op. cit., p. 111.

²¹⁸ Horkheimer dit d'ailleurs dans ce texte : « La doctrine de l'Identité s'est écroulée depuis longtemps et avec elle tout l'édifice de la philosophie hégélienne. » Horkheimer, M., « Hegel et le problème de la métaphysique » (1930) in, *Les débuts de la philosophie bourgeoise de l'histoire*, Paris, Payot, 1980, p. 147.

²¹⁹ Horkheimer, M., « Matérialisme et métaphysique » (1933), op. cit., p. 115.

²²⁰ Horkheimer, M., « Matérialisme et morale » (1933), op. cit., p. 103.

Dès lors, c'est le problème de l'absence de révolution qui devient l'une des préoccupations de l'Institut :

« *Es wäre zu erforschen, wie die psychischen Mechanismen zustandkommen, durch die es möglich ist, die Spannungen zwischen den gesellschaftlichen Klassen, die auf Grund der ökonomischen Lage zu Konflikten drängen, latent bleiben können.* »²²¹

Cette préoccupation prend alors la forme d'un questionnement sur la psychologie du prolétariat comme facteur déterminant de la non-prise de conscience (de classe).

Or, on trouve là, dans ce questionnement même, la trace de la surdétermination dont nous parlions plus haut. Ainsi, au lieu de s'interroger sur la conception générale du prolétariat chez Lukacs, Horkheimer décide d'orienter les recherches de l'Institut sur ce qui empêche le prolétariat d'être conforme à son essence, conservant ainsi, de façon masquée parce que négative, une conception ontologique du prolétariat. Cette ontologie empêche, en effet, un retour à la « définition » – le terme est ici peu approprié – du prolétariat dans la critique marxienne de l'économie politique.

4.1.2. La psychologie des travailleurs

La réponse de l'Institut à la constatation problématique de l'absence d'une conscience de classe prolétarienne, réside dans une analyse de la caractérologie²²² psychanalytique de la société capitaliste. Cette investigation d'ordre psychosociologique ne résulte pas simplement au sein de l'*IfS* d'une réaction à la théorie lukacsienne de la conscience de classe. En effet, les interrogations concernant la conscience de classe se trouvent à l'intersection des préoccupations d'une psychanalyse qui prend de plus en plus d'importance dans les années vingt²²³ et des questions adressées en Allemagne à la théorie marxiste de la conscience de classe. Que celles-ci proviennent du SPD ou, dans une moindre mesure, du KPD, après l'échec de la révolution de novembre 1918.²²⁴ Sans oublier que cette préoccupation entre en syntonie avec la « passivité » que les Francfortois constatent chez les ouvriers dans l'arrivée au pouvoir des nationaux-socialistes.

D'une manière générale on peut dire que le but d'une telle analyse caractérologique est de rendre compte de la formation, de la persistance et, surtout, de l'efficacité des idéologies en les rapportant à la structure mentale des individus. Une telle explication permettant à son tour d'établir ce qui empêche ou a empêché, le prolétariat de réaliser son essence.

²²¹ Horkheimer, M., « Geschichte und Psychologie », *ZfS*, 1932, p. 136.

²²² Le « caractère » se définit comme : « *L'adaptation de la structure pulsionnelle à certaines conditions sociales, produite par la sublimation et la réaction.* » Wiggershaus, R., *op. cit.*, p. 147.

²²³ Jacques Le Rider dit de la période de la République de Weimar qu'elle fut l'« âge d'or » de la psychanalyse en Allemagne. In « Quelques aspects de la réception de la psychanalyse dans la République de Weimar. Résistances scientifiques, déviations littéraires, impasses politiques », in Raulet, G. (dir.), *Weimar ou l'explosion de la modernité*, *op. cit.*, p. 185.

²²⁴ Bonss, W., « Le problème de l'inconscient – la discussion sur la conscience des travailleurs sous la République de Weimar » in Raulet, G. (dir.), *Weimar ou l'explosion de la modernité*, *op. cit.*

I. Le problème vus par l'IfS

Ce champ d'investigation était déjà évoqué dans le premier discours donné par Horkheimer en tant que directeur de l'Institut. Il posait alors comme une des interrogations centrales de l'IfS celle de savoir :

« *Quels rapports peut-on établir pour tel groupe social à telle époque et dans certains pays, entre son rôle dans le processus économique, la transformation de la structure psychique de ses membres particuliers et les idées et les institutions qui agissent sur cette structure psychique prise comme ensemble dans la totalité sociale et qui sont produites par elle.* »²²⁵

Or, ce questionnement préfigure la mise en chantier, au sein de l'Institut, d'une telle analyse concernant la mentalité des ouvriers et des employés allemands.²²⁶

Dans le cadre de ce travail – véritable psychologie sociale – l'IfS explique la discordance entre l'être social du travailleur et sa conscience sur la base d'une théorie pulsionnelle :

« *Dass die Menschen ökonomische Verhältnisse, über die ihre Kräfte und Bedürfnisse hinausgewachsen sind, aufrecht erhalten, anstatt sie durch ein höhere und rationalere Organisationsform zu ersetzen, ist nur möglich, weil das Handeln numerisch bedeutender sozialer Schichten nicht durch die Erkenntnis, sondern durch eine das Bewusstsein verfälschende Triebmotorik bestimmt ist.* »²²⁷

Les travaux de Fromm

Pour le développement de cette théorie pulsionnelle, c'est la « psychologie sociale analytique »²²⁸ de Erich Fromm qui sert de cadre de référence. Cette psychologie était une tentative de synthèse entre les perspectives marxistes et freudiennes réalisée par une extension de la théorie freudienne à la société bourgeoise. Fromm tire, en effet, de la psychanalyse individuelle des clés pour l'explication des « arrières-plans » du comportement social :

« *Car enfin la « société » elle aussi se compose d'individus vivants particuliers qui ne sauraient être soumis à d'autres lois psychologiques que celles que la psychanalyse a découvertes au sein de l'individu.* »²²⁹

²²⁵ Horkheimer, M., « La situation actuelle de la philosophie sociale et les tâches d'un institut de recherche sociale » (1931) in, *TC*, p. 78.

²²⁶ Ce projet fut développé dans l'étude *Studien über Autorität und Familie* qui fit l'objet d'un rapport interne à l'Institut, en 1936, et qui devait être publiée dans les années suivantes. Finalement, le rapport ne fut publié qu'en 1980 par W. Bonss : Fromm, E., *Arbeiter und Angestellte am Vorabend des Dritten Reiches*, traduction anglaise : *The working class in Weimar Germany*, Cambridge, Harvard University Press, 1984.

²²⁷ Horkheimer, M., « Geschichte und Psychologie », op. cit., p. 135.

²²⁸ Particulièrement ses deux articles de 1932 : Fromm, Erich, « Über Methode und Aufgabe einer analytischen Sozialpsychologie », *ZfS*, 1932. Traduction : « Méthode et fonction d'une psychologie sociale analytique » in, *La crise de la psychanalyse*, Paris, Anthropos, 1971. Et « Die psychoanalytische Charakterologie und ihre Bedeutung für die Sozialpsychologie », *ZfS*, 1932. Traduction : « La caractériologie psychanalytique et sa signification pour la psychologie sociale » in, *La crise de la psychanalyse*, Paris, Anthropos, 1971.

²²⁹ Fromm, E., « Méthode et fonction d'une psychologie sociale analytique » (1932) in, op. cit., p. 199.

La psychologie analytique freudienne fournit aussi, selon Fromm, les éléments nécessaires à une « psychologie matérialiste et scientifique ». La première raison en est que les pulsions sexuelles – auxquelles est liée une énergie immanente (libido) et des processus psychiques alimentés par cette énergie (libidinaux) – sont d'une grande plasticité. Elles peuvent, au contact de la réalité, être différées, refoulées, sublimées ou encore être l'objet d'une satisfaction sous forme de fantasmes.²³⁰ Plus encore, cette plasticité des pulsions sexuelles est, selon Fromm, un fait social d'une extrême importance en ce qu'il permet d'expliquer certains comportements apparemment irrationnels :

« L'adaptation active et passive des faits biologiques, des pulsions, aux données sociales représente l'idée centrale de la psychanalyse, et toute recherche de psychologie personnelle part de cette conception fondamentale... il fallait tenter de prouver, avec les moyens mis à notre disposition par la psychanalyse, le fondement et le sens cachés des modes de comportement si manifestement irrationnels dans la vie sociale, tels qu'ils s'expriment dans la religion et les coutumes populaires, mais aussi dans la politique et l'éducation. »²³¹

Si la psychanalyse et le matérialisme historique semblent s'opposer sur la question du facteur déterminant la conscience – pour l'une c'est l'inconscient et les pulsions, pour l'autre c'est l'être social – cette opposition se résout chez Fromm dans la constatation que, si les pulsions sont conditionnées biologiquement et physiologiquement, elles sont également grandement modifiables et cette modification est la conséquence du milieu social.

Conclusion du psychanalyste : les objections qui semblent interdire de fonder une psychologie sociale à partir de la psychanalyse proviennent d'une mauvaise application de cette dernière. Cette mauvaise application trouve son origine dans l'universalisation de la famille bourgeoise, découlant elle-même de l'universalisation de la société bourgeoise. Cette universalisation implique à son tour que la psychanalyse bourgeoise ne s'intéresse pas à la famille comme agent de la reproduction sociale. Dépasant cette vision réductrice, Fromm est alors en mesure de définir la psychologie sociale analytique :

« Les phénomènes psycho-sociologiques doivent être compris comme des processus d'adaptation active et passive de l'appareil pulsionnel à la situation économique et sociale. L'appareil pulsionnel lui-même est donné biologiquement, sous la forme de certaines bases, mais il est dans une large mesure susceptible d'être modifié ; les conditions économiques jouent le rôle de facteur qui le modèlent de façon primaire. La famille est l'intermédiaire le plus essentiel à travers lequel la situation économique exerce sur la psyché de l'individu son action de modelage. La psychologie sociale a à expliquer les attitudes psychologiques et les idéologies collectives socialement significative, et tout particulièrement leurs racines inconscientes, à partir de l'influence des conditions économiques sur les appétences libidinales. »²³²

²³⁰ Ce qui implique le passage du principe de plaisir au principe de réalité. En outre, ces pulsions sexuelles se différencient des pulsions d'autoconservation en ce que la non-satisfaction « directe » de ces dernières entraîne la mort.

²³¹ Fromm, E., « Méthode et fonction d'une psychologie sociale analytique » (1932) in, *op. cit.*, p. 198-199 (nous soulignons).

²³²*Ibid.*, p. 212.

Fromm pense que la psychologie sociale peut fournir une explication de la formation des idéologies. Celles-ci seraient ainsi la rationalisation des pulsions sexuelles inconscientes ; Ces pulsions se développant, d'une part, sur la base de conditions biologiques, et, d'autre part, dans une très large mesure, en relation avec la situation économique et sociale de l'individu. Conclusion :

« *La psychanalyse peut donc montrer comment la situation économique est transposée en passant par le chemin de la vie pulsionnelle.* »²³³

C'est ainsi que Fromm est en mesure d'expliquer la stabilité sociale. Selon lui elle repose sur deux facteurs : d'une part les moyens de contrainte physique, sur lesquels nous n'insisterons pas et, d'autre part, les « fixations libidinales » prenant une forme adéquate à la structure sociale donnée. Ce qui lui permet d'affirmer que :

« *Ce sont les forces libidinales des hommes qui constituent le ciment sans lequel la société ne tiendrait pas et qui contribuent à la production des grandes idéologies sociales dans toutes les sphères culturelles.* »²³⁴

L'attitude psychique des individus manifeste donc l'adaptation libidinale des hommes à leurs « conditions d'existence économiquement nécessaires ». ²³⁵ Dans ce cadre la libido s'adapte au fait, rendu nécessaire par les conditions économiques, de la domination d'une minorité sur la majorité.

Mais pour boucler cette analyse, Fromm doit encore rendre compte de la possibilité, pour la libido, de s'adapter à une situation défavorable, et c'est là qu'intervient le surmoi freudien. La majorité se « fixe » à la minorité dominante par :

« *La répétition ou le prolongement de l'attitude mentale que ces hommes adultes ont eue à l'égard de leurs parents, et tout spécialement de leur père, quand ils étaient enfants.* »²³⁶

L'expérience vécue au sein de la famille durant l'enfance forme un certain type de caractère dans la *psyché* de l'individu. C'est en effet l'éducation vécue dans les premières années qui détermine à quel point les tendances prégénitales (orales ou anales) sont réprimées ou renforcées et comment les sublimations ou les formations réactionnelles sont stimulées. Cette éducation est elle-même déterminée par la structure psychique globale de la société, que Fromm définit par les traits d'une domination du caractère anal dans le cas de la société capitaliste.²³⁷ Le processus permettant la répétition de l'expérience de l'enfance est alors celui de la formation du surmoi. Le surmoi est le produit de l'introjection de l'autorité parentale, il joue un rôle d'autorité et d'idéal – le surmoi est aussi appelé « idéal du moi » – à respecter. Comme le montre Freud, dans le cas d'une société patriarcale (comme la société

²³³ Fromm, E., « Méthode et fonction d'une psychologie sociale analytique » (1932), op. cit., p. 224.

²³⁴ Ibid., p. 229-230.

²³⁵ Ibid., p. 231.

²³⁶ Idem.

²³⁷ Fromm applique la caractérologie psychanalytique à l'analyse de « l'esprit du capitalisme » dans l'article « La caractérologie psychanalytique et sa signification pour la psychologie sociale », op. cit. pp. 262-274. Ce qui lui permet de poser que : « *Si nous comparons ces traits caractériels [de l'esprit du capitalisme] avec les traits typiques du caractère anal... il est aisé de voir qu'il semble y avoir une large base d'harmonie et de correspondance. Si cette correspondance existe de fait, alors nous serions justifiés à dire que la structure libidinale typique de l'homme de la société bourgeoise est caractérisé par une intensification de la libido anale.* » p. 271.

capitaliste), le surmoi se forme comme résolution du complexe d'Œdipe, la pulsion sexuelle éprouvée par l'enfant pour la mère use de sa plasticité et est dirigée vers une identification au père. Mais il n'agit pas comme une simple identification (idéal), il prend également la forme d'une autorité, celle du père tout d'abord, puis :

« Au cours du développement ultérieur, maîtres et autorités ont continué le rôle du père ; leurs ordres et leurs interdictions sont restés puissants dans le moi-idéal, et, sous forme de conscience morale, exercent désormais la censure morale. La tension entre les exigences de la conscience morale et les réalisations du moi est ressentie comme sentiment de culpabilité. Les sentiments sociaux reposent sur des identifications à d'autres sur la base d'un même idéal du moi. »²³⁸

Partant, il y a donc une explication « pulsionnelle » à la passivité « politique » du prolétariat. Fromm estime, en effet, que les traits caractériels enracinés dans la structure libidinale ont une stabilité « relative ». Ce qu'il entend par « relative » est le fait que la structure libidinale d'une société change plus lentement que l'infrastructure économique.²³⁹ Dès lors, le fait que le prolétariat allemand ne soit pas, malgré les « conditions objectives », devenu révolutionnaire, s'explique par le fait que, d'une part, la structure libidinale d'une société révèle une certaine unité²⁴⁰, et que, d'autre part, l'évolution de cette structure est en retard par rapport à l'évolution de la base économique :

« ... la raison décisive en est que la structure libidinale sous-jacente à ces traits caractériels est conditionnée par la famille et par d'autres facteurs culturels traditionnels. Elle a ainsi une pesanteur propre, et elle change plus lentement que les conditions économiques auxquelles elle était adaptée auparavant. »²⁴¹

Cette conception trouvera sa confirmation « empirique » dans les études menées dans le cadre de l'enquête sur les employés et les ouvriers.²⁴² Cette enquête montrait, en effet, que les structures mentales des travailleurs interrogés – qui étaient politiquement majoritairement orientés à gauche – étaient dans la plupart des cas (72 %) inconsistantes par rapport à leurs opinions politiques.²⁴³ Ce qui confortait Fromm dans son explication de la passivité des ouvriers lors de la fin de la République de Weimar, fixés qu'ils étaient sur l'autorité. Plus encore que d'avoir induit la passivité,

²³⁸ Freud, S., « Le moi et le ça » (1923) in, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 250.

²³⁹ Fromm, E., « La caractérologie psychanalytique et sa signification pour la psychologie sociale » (1932), op. cit., p. 261.

²⁴⁰ Selon Fromm, il existe des traits typiques de l'ensemble de la société et des traits spécifiques à la classe, mais ces derniers sont secondaires : « Cette contradiction entre l'unité relative – au moins recherchée – de structure psychique entre les classes et l'opposition de leurs intérêts économiques est justement l'une des caractéristiques de la société de classes masquée par des idéologies. » *Méthode et fonction d'une psychologie sociale analytique* » op. cit., p. 206.

²⁴¹ Fromm, E., « La caractérologie psychanalytique et sa signification pour la psychologie sociale » (1932), op. cit., p. 274.

²⁴² Pour une description critique de cette enquête voir Bonss, W., « Le problème de l'inconscient – la discussion sur la conscience des travailleurs sous la République de Weimar », op. cit.

²⁴³ Les personnes interrogées étaient distribuées selon trois catégories – révolutionnaires, autoritaires ou ambivalents – selon la combinaison des critères de : l'opinion politique, l'attitude sociale et le degré de fixation sur l'autorité.

cette structure pulsionnelle « autoritaire » semblait avoir « naturellement » poussé les ouvriers vers l'acceptation du nazisme et de sa structure autoritaire.

Horkheimer partageait semble-t-il cette vision d'une adaptation de la *psyché* des travailleurs allant à l'encontre de leur intérêt de classe. Ses textes des années 30 présentent quasiment ainsi tous des considérations sur la rationalisation de la domination par les dominés, sur la manière dont se produit la « *réconciliation avec la réalité donnée* » par le biais des « *moyens psychologiques pas lesquels les effets dépressifs du renoncement nécessité par la situation économique, sont combattus par la classe dominée.* »²⁴⁴. Ailleurs, il affirme encore que :

« ... de nombreux prolétaires présentent eux-mêmes les caractères propres à la bourgeoisie dominée par la loi naturelle. »²⁴⁵

Plus précisément, Horkheimer reprend dans « Autorité et famille »²⁴⁶ l'ensemble des enseignements de la psychologie sociale de Fromm²⁴⁷ en expliquant de manière plus approfondie le rôle de la famille dans le développement de l'autorité. Il y affirme notamment que le père représente l'autorité non seulement en vertu de sa supériorité physique, mais également en raison de sa fonction économique. Ainsi cette autorité vécue individuellement se rapporte à la structure sociale dans son ensemble:

« Par la suite de l'origine apparemment naturelle de la puissance paternelle, qui est doublement enracinée dans sa position économique et dans sa force physique entérinée juridiquement, l'éducation au sein de la famille restreinte est une école remarquable pour le comportement spécifiquement autoritaire dans cette société. »²⁴⁸

On trouve donc dans cette analyse de la psychologie du prolétariat l'explication que cherchait l'Institut au rapport existant entre la base économique et la superstructure idéologique. L'adaptation de la *psyché* est le « chaînon manquant » qui fait le lien.

4.1.3. *Quelle praxis politique possible ?*

Suivant en cela notre problématique, nous aimerions, dans ce qui suit, tenter de déceler la mesure dans laquelle l'application de la psychologie sociale analytique au problème de la (non) conscience de classe permet – ou ne permet pas – de déboucher sur une *praxis* politique émancipatoire qui prendrait place dans le prolongement d'une analyse marxiste.²⁴⁹

²⁴⁴ Horkheimer, M., « A propos de la querelle du rationalisme dans la philosophie contemporaine » (1935), op. cit., pp. 160 et 161.

²⁴⁵ Horkheimer, M., « Matérialisme et morale » (1933), op. cit., p. 111.

²⁴⁶ Cette article de 1936 est la « partie générale » des *Studien über Autorität und Familie*. « Autorité et famille » (1936) in, *TT et TC*.

²⁴⁷ On retrouve d'ailleurs dans son texte nombre de phrase qui sont extrêmement proches des formules de Fromm.

²⁴⁸ Horkheimer, M., « Autorité et famille » (1936) , op. cit., p. 297.

²⁴⁹ Il va de soi que nous ne prétendons pas pour autant juger de la pertinence épistémologique de cette théorie.

Mais avant d'entrer dans une analyse plus fine des conséquences *praxéologiques* de la psychologie sociale analytique, il nous faut relever un problème fondamental lié à la possibilité d'une *praxis* à partir du cadre théorique de l'*IfS*.

I. Les apories politiques d'une ontologie du prolétariat

Nous avons exposé plus haut la théorie lukacsienne du prolétariat pour situer l'Institut à la fois en continuité et en rupture avec celle-ci. Il nous faut à présent revenir ici sur la continuité qui lie Lukacs et l'Institut. Nous devons, en effet, nous justifier de ce que nous avons dit être une « surdétermination » lukacsienne de la compréhension de la théorie marxienne par l'*IfS*.

Pour l'*IfS*, la théorie marxienne rend compte de manière adéquate de l'évolution de la base (économique). Dès lors, les conditions « objectives » étaient réunies pour une révolution prolétarienne. Si elle n'a pas eu lieu c'est donc que le « facteur subjectif » ne s'est pas *réalisé*. Dès lors, le besoin se fait sentir de compléter la théorie marxienne par une analyse de la mentalité du prolétariat, afin de comprendre pourquoi cette subjectivation n'a pas eu lieu. Dans ce sens, Horkheimer stigmatise d'ailleurs l'attitude de :

« *L'intellectuel qui se borne à proclamer dans une attitude de vénération religieuse la créativité du prolétariat et se satisfait de s'adapter à lui.* »²⁵⁰

Le même Horkheimer pose également clairement les limites de la conscience du prolétariat :

« *...la situation du prolétariat elle-même ne constitue pas, dans cette société, la garantie d'une prise de conscience correcte. Avec quelque intensité que le prolétariat éprouve sur lui-même l'absurdité de cette situation dans laquelle la misère et l'injustice subsistent et s'accroissent, il n'en demeure pas moins que la différenciation de sa structure sociale exigée de surcroît par les classes supérieures, et l'opposition, levée seulement dans des moments privilégiés, entre l'intérêt personnel et l'intérêt de classe, empêchent cette conscience de s'imposer de façon directe et efficace.*»²⁵¹

Cette conception conserve l'ontologie du prolétariat et explique ce qui a entravé la subjectivation prolétarienne – conçue comme épiphanie dialectique du passage de classe en soi à classe pour soi. Or, à nos yeux, l'erreur de cette tentative d'« enrichissement » de la théorie marxienne est qu'elle manque son but en passant à côté de la « définition » marxienne du prolétariat du fait, précisément, de la conservation de cette définition ontologique, fut-elle négative, de la classe prolétarienne.

En effet, dans la critique marxienne de l'économie politique, le prolétariat est totalement « désontologisé ». Comme le dit D. Bensaïd, les *Grundrisse* et *Le Capital* :

« *... se présentent au contraire comme un travail de deuil de l'ontologie, comme une désontologisation radicale, après laquelle il n'y a plus de place pour quelque arrière-monde que ce soit, pour aucun double-fond, pour aucun dualisme de l'authentique et de l'inauthentique, de la science et de l'ontologie. Il n'y a plus de contraste fondateur entre l'être*

²⁵⁰ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et Théorie critique » (1937) in, *TT et TC*, op. cit., p. 47.

²⁵¹ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et Théorie critique » (1937) in, *TT et TC*, p. 46-47.

et l'étant, plus rien derrière quoi se tienne encore quelque chose qui n'apparaît pas. L'apparaître de la marchandise, du temps de travail social, des classes, est indissociablement l'apparaître et le travestissement de leur être : l'être se résout dans l'étant, l'essence des classes dans les rapports de classe. Réduite à une pauvre incantation philosophique, l'obscur révélation de l'en-soi en pour-soi s'éteint dans sa propre impuissance conceptuelle. »²⁵²

Plus encore, pour comprendre cette désontologisation il faut considérer que les classes ne sont pas des choses – ou plutôt n'ont pas d'« essences » – mais ne se constituent qu'en tant que rapports, et que, dès lors, il est impossible d'étudier une classe *per se*. Une classe isolée, nous dit aussi D. Bensaïd, n'est pas un objet théorique mais un non-sens. C'est le mouvement du capital qui révèle la définition des classes, ou plutôt leur *détermination*²⁵³ puisque Marx n'en donne pas de « définition ». Ainsi, chaque livre (du *Capital*) apporte une *détermination* différente des classes. Dans le livre I, c'est le rapport d'exploitation, sous la forme du partage du temps de travail (travail et surtravail), qui donne une détermination abstraite des classes. Dans ce cadre, les classes permettent de comprendre, d'une part, la liberté formelle de la force de travail, et, d'autre part, le présupposé du rapport d'exploitation dans la lutte des classes comme déterminant le temps de travail socialement nécessaire à la reproduction de la force de travail. Dans le livre II, les rapports de classes se déterminent dans l'unité de la production et de la circulation, entre l'ouvrier vendeur de sa force de travail et le capitaliste détenteur du capital monétaire. Le rapport de classes se manifeste ici dans une négociation autour de la marchandise force de travail. Ce n'est qu'au livre III, traitant de la reproduction d'ensemble, que, selon D. Bensaïd :

*« Les déterminations partielles des classes, au niveau de l'extorsion de la plus-value dans le procès de production et de la vente de la force de travail dans le procès de circulation, s'intègrent désormais au mouvement d'ensemble de la concurrence, de la péréquation du taux de profit, de la spécialisation fonctionnelle des capitaux, de la distribution du revenu. Alors seulement les classes peuvent apparaître comme autre chose qu'une somme d'individus remplissant une fonction sociale analogue... Les rapports de classes ne peuvent donc se réduire au face-à-face entre patron et ouvrier dans l'entreprise. Sociale, l'exploitation présuppose toujours le métabolisme de la concurrence, la formation d'un taux de profit moyen, la détermination du temps de travail socialement nécessaire »*²⁵⁴

Partant, comment définir la classe prolétarienne, a fortiori son essence, sans tomber dans une catégorisation statique ? Si l'on s'en tient à cette analyse – ce que nous faisons – La seule définition qu'il soit possible d'offrir est une définition dialectique et « abstraite », qui ne découle ni d'une ontologie, ni d'une psychologie.

²⁵² Bensaïd, D., *Marx l'intempestif*, Paris, Fayard, 1995, p. 138.

²⁵³ D. Bensaïd explique aussi la différence entre définition et détermination : « Prisonnière de sa propre positivité, la définition est une catégorie de l'étant ; la détermination est une catégorie du devenir, « la négation considérée du point de vue affirmatif ». L'enjeu de cette opposition est crucial. Il ne s'agit ni plus ni moins que d'échapper à l'inconnaissable de la chose en soi... la définition abstraite laisse toujours échapper un monde insaisissable. Elle arrache la phénoménalité de l'étant à son ombre essentielle. Le mouvement ininterrompu de la détermination tend au contraire à réunir l'être et son double. » (*Marx l'intempestif*, op. cit., p. 276)

²⁵⁴ Bensaïd, D., *Marx l'intempestif*, op. cit. p. 129.

Le prolétariat²⁵⁵ ne peut donc se définir qu'en opposition dialectique avec le capital. La condition d'existence du mode de production capitaliste est l'extorsion de la plus-value – sa production généralisée – qui met face à face dans le rapport d'exploitation le travailleur et le capitaliste.²⁵⁶ Dès lors, tant que le mode de production sera capitaliste le prolétariat continuera d'exister, puisque l'origine du profit permettant la reproduction élargie du capital se trouve dans la plus-value, parce que la marchandise force de travail et la seule à créer de la valeur.²⁵⁷ De ces constats découle également l'explication du fait que le prolétariat constitue le levier immanent de la révolution, non pas en vertu de son ontologie, mais, comme le montre E. Mandel :

« Marx et Engels ont attribué au prolétariat le rôle clé dans l'avènement du socialisme, moins à cause de la misère qu'il subit qu'en fonction de la place qu'il occupe dans le processus de production. »²⁵⁸

Il s'agit ici, pour nous, de remettre en perspective les conditions d'une alternative qui n'est plus l'alternative ontologique du « être (ontologique) et ne pas être (ontique) » d'un prolétariat dont l'existence précéderait l'essence, mais du « être ou ne pas être » du prolétariat qui subsiste en tant que rapport antagonique entre capital et travail tant que subsiste le mode de production capitaliste, peu importe le degré de paupérisation ou de conscience de ce prolétariat. Dès lors, soit le mode de production n'est plus capitaliste et le prolétariat n'existe plus en tant que tel ; soit le mode de production reste, malgré certaines évolutions, basé sur la production de plus-value, donc capitaliste, préservant ainsi les contradictions inhérentes à ce mode de production.

Or il nous apparaît que c'est précisément parce-que l'Institut a radicalisé l'horizon théorique lukacsien, en prenant le problème de la conscience et de l'idéologie comme problème principal, et comme un problème *essentiel*, qu'il n'a pas pu résoudre dans un sens « immanent », politiquement fructueux, le problème posé par la conception du prolétariat comme sujet-objet de l'histoire. Ceci, du fait que,

²⁵⁵ Il semble également nécessaire de préciser que nous pensons que le terme prolétaire ne doit pas faire penser à une définition « ouvriériste » du travailleur productif. Le prolétaire est le travailleur au sens général, non simplement le travailleur à la chaîne. Ce qui le définit c'est qu'il participe à la production de survalue. E. Mandel affirme ainsi que l'introduction du travail intellectuel dans le processus de production n'implique pas de changer la définition du travail productif dans le capitalisme : « Tout ce qui est nécessaire et indispensable pour le fonctionnement du procès de production matériel, tout travail sans lequel la forme spécifique concrète, la valeur d'usage spécifique concrète, créée dans le procès de travail – tout travail de ce type est productif au sens marxiste. » Mandel, E., *Les étudiants, les intellectuels et la lutte des classes*, Paris, La Brèche, 1979, p. 98.

²⁵⁶ Il faut préciser que ce « face à face » présuppose la présence de l'ensemble du mode de production (production, circulation, reproduction d'ensemble). Ainsi, le travailleur individuel est alors représentant de l'ensemble de sa classe, de même pour le capitaliste. L'extraction de la plus-value, la structure de la marchandise, est première dans l'ordre logique du *Capital*, mais elle ne l'est pas dans son ordre chronologique, dans la genèse du mode de production.

²⁵⁷ « Il en est tout autrement du facteur subjectif de la production, c'est-à-dire la force de travail en activité. Tandis que par la forme que lui assigne son but, le travail conserve et transmet la valeur des moyens de production au produit, son mouvement crée à chaque instant une valeur additionnelle, une valeur nouvelle... C'est la seule valeur originale qui s'est produite, la seule partie de la valeur du produit qui ait été enfantée dans le procès de sa formation » Marx, K., *Le Capital*, op. cit., p. 159-160.

²⁵⁸ Mandel, E., *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, Paris, Maspero, 1968, p. 19

selon nous, l'*IfS* n'a pas remis en cause le caractère de sujet ontologique du prolétariat, en ne voyant pas, ou en ne tenant pas compte du fait que la théorie marxienne en fait, dans la théorie de la révolution, un « sujet historique ». « Sujet historique » au sens où pour arriver à la révolution le prolétaire ne doit pas « devenir conforme à son être » mais parcourir un processus de subjectivation au travers duquel il acquiert la conscience pleine de la structure sociale contradictoire qui est au principe de sa situation personnelle, la connaissance des rapports entre les « épreuves personnelles de milieu » et les « enjeux collectifs de structure sociale », comme l'écrivait C. Wright Mills.²⁵⁹

Dans la conception de l'Institut la constatation que la classe n'a pas accompli sa fonction historique implique non pas une remise en cause de l'ontologie, mais un abandon de l'imputation de la subjectivité prolétarienne. Malgré cela le prolétariat garde une fonction dans l'« économie révolutionnaire » de l'Institut, mais il devient, en quelque sorte, « l'objet ontologique » de cette révolution, que le théoricien libère.

II. psychologie prolétarienne et praxis politique

Revenons-en maintenant à l'application de la psychologie sociale analytique au problème de la conscience du prolétariat. Comme nous l'annonçons plus haut, nous avons essayé d'établir dans quelle mesure une possibilité de praxis politique émancipatoire s'ouvre après le constat, au moyen de la psychologie sociale analytique, du blocage de la prise de conscience du prolétariat. Pour ce faire, nous avons tenté de construire des « scénarios » de stratégie visant à établir, sur la base des positions des théoriciens, une *praxis* émancipatoire.

La pulsion de mort

Le premier de ces « scénarios » exclut radicalement toute possibilité de praxis émancipatoire. P. Slater montre en effet qu'une analyse métathéorique de la psychologie sociale analytique de l'*IfS*, révèle que celle-ci implique le recours à la pulsion de mort de la théorie freudienne.²⁶⁰ En effet, bien que Fromm et Horkheimer rejettent explicitement cette pulsion de mort,²⁶¹ il apparaît qu'ils utilisent des concepts qui en sont directement dérivés, sans pour autant repenser l'ensemble de la construction théorique qui les lie. C'est notamment le cas de la notion de surmoi (ou idéal du moi). Comme le souligne P. Slater :

« *This notion depends, logically and genetically, on the problem of aggression, sadism and masochism, which all in turn rest on the mysterious "death-drive".* »²⁶²

²⁵⁹ C. Wright Mills, *L'imagination sociologique*, Paris, La découverte, 1997, p. 10.

²⁶⁰ Slater, P., *Origin and significance of the Frankfurt School*, London, Routledge and Kegan Paul, 1977, p. 99 sq.

²⁶¹ Voir Fromm, E., « Méthode et fonction d'une psychologie sociale analytique » (1932) in, op. cit., p. 194, et Horkheimer, M., « Egoïsme et émancipation » (1936), *TT et TC*, p. 219.

²⁶² Slater, P., op. cit., p. 103.

Ce constat est crucial pour notre questionnement. Car, si la pulsion de mort reste au fondement de la psychologie sociale analytique, toute émancipation devient impossible, puisque cette pulsion de mort :

« ... implique que le corps étranger, l'intrus qui perturbe le cours harmonieux de l'appareil psychique régi par le principe de plaisir, ne lui est pas externe, mais absolument inhérent... Autrement dit, même si l'appareil psychique était laissé entièrement à lui-même, il n'atteindrait pas l'équilibre pour lequel lutte le principe de plaisir, mais continuerait à tourner autour de lui-même autour d'un point d'intrusion traumatique situé à l'intérieur de lui-même. »²⁶³

Sur une telle base, le pessimisme est donc complet et il devient totalement impossible de concevoir une praxis politique émancipatoire.²⁶⁴ Nous ne pensons pas que telle soit la position des Francfortois, puisqu'ils rejetaient cette pulsion de mort. Il n'en demeure pas moins que c'est là le développement cohérent des prémisses logiques de leur argumentation.

La relation mécanique

Un deuxième scénario peut, selon nous, être tirée de l'analyse psychosociologique de l'Institut. Fromm et Horkheimer parlent à plusieurs reprises du renforcement de la stabilité sociale par la structure libidinale. Ils notent que cette structure évolue moins vite que la base économique sur laquelle elle repose. Selon eux les rapports dialectiques entre impulsions libidinales et conditions économiques :

« ... remontent en dernière instance aux conditions économiques, par ailleurs les motions pulsionnelles et les besoins s'adaptent et se modifient dans le sens des conditions économiques, c'est-à-dire de ce qui est dans chaque cas possible, voire nécessaire : c'est là un élément décisif. »²⁶⁵

Or, il nous apparaît que cette optique, mettant la structure libidinale à la traîne de l'économique, poussée à ces extrémités révèle en fait une vision non-dialectique de l'évolution historique. On retrouve ici, en effet le problème de la « détermination en dernière instance »²⁶⁶, conduisant à l'alternative suivante : Soit on retrouve une téléologie historique dans laquelle l'histoire se développe dans le dos des hommes par la succession naturelle des modes de production et mène à une organisation sociale « selon la raison »²⁶⁷, permettant de libérer la structure libidinale. Soit on se retrouve dans une situation de blocage total ou toute pratique politique ne peut qu'être marquée du sceau d'une structure libidinale réprimée.

²⁶³ Zizek, S., *L'intraitable : psychanalyse, politique et culture de masse*, Paris, Anthropos, 1993, p. 36-37.

²⁶⁴ P. Slater fait remarquer que Freud lui-même a tenté de dépasser le problème de la pulsion de mort mais n'y est jamais parvenu. Il oppose également à la psychanalyse de Fromm celle de W. Reich qui aurait réussi à éliminer la pulsion de mort en éliminant l'origine biologique de l'agressivité.

²⁶⁵ Fromm, E., « Méthode et fonction d'une psychologie sociale analytique », op. cit., p. 235.

²⁶⁶ M. Vadée a repris l'idée de « détermination en dernière instance » en montrant que la pensée marxienne n'implique pas un vulgaire mécanisme économique caché derrière la dialectique (*Marx, penseur du possible*, op. cit., pp. 39-72).

²⁶⁷ La formule de « société organisée selon la raison » est utilisée par Horkheimer pour décrire la société sans classes.

Il nous apparaît pourtant évident que la solution de l'évolution mécanique de la structure économique vers l'effondrement du capitalisme ne peut pas être adoptée par les Francfortois.²⁶⁸ Pour ce qui est du blocage, plusieurs pistes semblent se tracer pour le surmonter.

Le retournement spontané

La première possibilité s'ébauche à partir du potentiel subversif de la famille. Car, Horkheimer ne perçoit pas la famille uniquement comme agence de la reproduction sociale. Il souligne en effet que :

« Dans le cadre de la famille, où, contrairement à la vie publique, les rapports ne sont pas dictés par le marché et où les individus ne sont pas en concurrence, l'homme a toujours eu la possibilité de n'être pas seulement une fonction, mais aussi un être humain. »²⁶⁹

De même :

« Les souffrances causées par la réalité qui accable l'existence sous le signe de l'autorité bourgeoise peuvent donner naissance à une nouvelle forme de solidarité entre les époux et les enfants, solidarité qui n'exclut pas les autres familles dans le même cas ni les individus du même groupe. »²⁷⁰

Ce potentiel subversif présent dans la famille est dû notamment, pour Horkheimer et Fromm, à la présence de la femme en tant qu'elle représente le « moment antiautoritaire »²⁷¹ de la famille. L'amour de la mère pour l'enfant serait inconditionnel, impliquant ainsi un surmoi beaucoup plus faible, donc une faculté d'adaptation moins grande à l'ordre établi.²⁷² C'est ainsi que la famille, pour l'IfS serait à la fois agent de reproduction et, potentiellement, agent de résistance à l'ordre social.

Or, après avoir laissé entrevoir ce point de fuite, Horkheimer, tout comme Fromm, efface cette perspective en invoquant à la fois la destruction de la famille et le changement du rôle de la femme. Selon nos auteurs, le rôle familial de la femme contemporaine renforce doublement l'autorité de l'ordre établi. D'une manière directe, parce qu'elle dépend de la capacité de son mari à subvenir aux besoins de la famille. Ainsi :

« Ce n'est pas seulement le souci de sa famille qui lie l'époux à l'ordre existant, mais aussi la mise en garde permanente, exprimée ou muette, de sa femme ; et dans l'éducation

²⁶⁸ Horkheimer n'adhère par à la vision de Grossmann de l'effondrement inéluctable du capitalisme, nous le verrons notamment avec l'analyse de Pollock du développement du capitalisme de monopole.

²⁶⁹ Horkheimer, M., « Autorité et famille » (1936), op. cit., p. 305.

²⁷⁰ Ibid., p. 316.

²⁷¹ Ibid. p. 310. Les caractéristiques du matriarcat sont exposées plus en détail dans l'article de Fromm : « La théorie du matriarcat et sa signification pour la psychologie sociale » (1934), in, op. cit.

²⁷² Selon Fromm : « Le complexe matricentrique... est caractérisé par un sentiment de foi optimiste en l'amour inconditionnel de la mère, des sentiments de culpabilité beaucoup moins nombreux, un surmoi beaucoup plus faible, et une plus grande aptitude au plaisir et au bonheur. Avec ces traits apparaît aussi l'idéal de la pitié et de l'amour maternel pour les faibles et tous ceux qui ont besoin d'aide. ». In « La théorie du matriarcat et sa signification pour la psychologie sociale » (1934) in, op. cit., p. 185.

maternelle, les enfants subissent immédiatement l'influence d'un esprit soumis à l'ordre dominant. »²⁷³

Et d'une manière indirecte, dans le fait que, dans la société « patricienne », le rôle de protectrice inconditionnelle de la femme subit une transformation et qu'elle devient ainsi la personne à protéger. Dès lors:

« Cette formation réactionnelle (qui déforme la relation originelle à la mère) s'étend aussi à d'autres symboles comme la patrie, la nation et la terre nourricière ; cela joue un rôle important dans les idéologies extrêmement patriciennes qui ont cours de nos jours. »²⁷⁴

La femme devient ainsi également un « moment qui reproduit l'autorité dans cette société ».

Pour ce qui est de la famille, Horkheimer postule par ailleurs que sa forme bourgeoise est à un stade de décomposition avancé, ce qui devrait donc entraîner l'élimination du dernier bastion échappant à la rationalisation des pulsions. Or, par un retournement dialectique, la dissolution de la famille, symbole de la dissolution des institutions liées à la société bourgeoise, annonce le retournement de toute la culture, qui passe d'une fonction conservatrice à une fonction explosive.

« Alors qu'à l'apogée de l'ère bourgeoise la famille et la société avaient des rapports réciproques fructueux, qui faisaient que l'autorité paternelle était fondée sur son rôle social, et que la société se renouvelait avec l'aide de l'éducation patriarcale et sa finalité autoritaire, la famille, tout en demeurant indispensable, devient désormais un simple problème technique de gouvernement. La totalité des rapports de l'époque moderne, qui est d'ordre universel, avait été renforcée et consolidée par un élément particulier de l'ensemble, l'autorité, et ce processus s'est déroulé essentiellement dans un domaine singulier et concret, la famille. C'est elle qui a constitué le « germe » de la culture bourgeoise, qui a été aussi vivante que l'autorité qui se manifestait en elle. Ce tout dialectique constitué d'universalité, de particularité et de singularité se révèle aujourd'hui comme une unité formée de forces qui tendent à se disloquer. Le moment d'éclatement de la culture se manifeste plus fortement que les facteurs qui tendent à maintenir sa cohésion. »²⁷⁵

Car, en effet, si la structure libidinale est en retard sur les conditions économiques, il est un détail qui laisse ouverte la possibilité du changement, Fromm affirme d'ailleurs que:

« Elle [la structure libidinale] change plus lentement que les conditions économiques auxquelles elle était adaptée auparavant. »²⁷⁶

Ce détail, qui se joue dans cet « auparavant », est d'importance. Il implique que les conditions économiques semblent donc avoir déjà changé, ce que l'on note notamment dans le passage postulé par l'Institut d'un capitalisme libéral à un capitalisme monopoliste. Ce changement en lui-même n'est pas ce qui nous intéresse

²⁷³ Horkheimer, M., « Autorité et famille » (1936) in, *TT et TC*, p. 312.

²⁷⁴ Fromm, E., « La théorie du matriarcat et sa signification pour la psychologie sociale » (1936) in, op. cit., p. 184.

²⁷⁵ Horkheimer, M., « Autorité et famille » (1936) in, *TT et TC*, p. 320.

²⁷⁶ Fromm, E., « La caractérologie psychanalytique et sa signification pour la psychologie sociale » (1932) in, op. cit. p. 274.

pour l'instant. Par contre, conformément à notre interrogation, force nous est de constater que la mèche est maintenant allumée pour l'explosion sociale.

Reste que ce retournement dialectique est problématique. Postulé de manière abstraite, il ne peut en effet que laisser supposer un développement spontané d'une conscience libérée, qui n'est pas sans rappeler la problématique du *sujet-objet* évoquée par Lukacs. Ces quelques lignes marquant, en quelque sorte, le retour d'une ontologie positive.

Envisagé de manière plus « concrète », le retournement n'en est pas moins problématique. On le voit bien lorsque Horkheimer décrit les « moments » durant lesquels :

« ... les formes de vie correspondantes [à la base économique] sont déjà si affaiblies que la misère de la plus grande partie de la société se change facilement en révolte ; il suffit alors de la détermination de groupes progressistes pour l'emporter sur la simple force armée, sur quoi repose encore essentiellement l'ensemble du système. »²⁷⁷

Cette conception, qui semble évoquer cette fois l'autre versant de la théorie lukacsienne, celle du parti garant de la vérité, nous conduit au quatrième scénario.

Le philosophe roi

Ce quatrième scénario est celui qui nous semble approcher de la manière plus convaincante la conception francfortoise, en particulier celle de Horkheimer. Cette voie consiste à faire du prolétariat l'*objet* de la révolution en ce que sa conscience lui serait imputée du dehors, par le théoricien qui lui, détiendrait la vérité. On retrouverait ainsi en quelque sorte l'« hyper-léninisme » qui fut reproché à Lukacs. Bien sûr, Horkheimer n'établit pas de conception concrète d'une organisation politique. Cependant, sur la base de certaines considérations, nous pensons être en mesure de reconstruire une logique politique d'ensemble menant ses positions jusqu'à leurs dernières conséquences. Ou, pour être plus précis, deux versions d'une logique politique illustrant le caractère libérateur du théoricien.

La première de ces versions se base sur un passage d'un article de 1935 :

« ... si la pensée matérialiste et sa propagation exercent également, à côté de leur rôle historique comme armes dans les luttes sociales, un effet de libération et de légitimation auprès des individus, représentant ainsi à une époque comme l'époque actuelle un soutien psychique, ce n'est nullement parce que la possession du savoir indépendant de tout but, de toute tâche pratique serait valorisée par le matérialisme lui-même comme bien suprême, mais parce que certaines entraves psychiques dont souffrent aujourd'hui les hommes s'évanouissent lorsque retentit le mot juste et parce que ce mot peut largement contribuer à supprimer l'isolement violent des hommes qui est propre à l'époque actuelle. Cette force appartient à la vérité bien qu'elle ne renonce pas seulement à toute espèce de consolation idéologique mais vise même à la détruire. »²⁷⁸

Cette conception rejoint le côté spontanéiste que nous avons souligné au point III. La différence étant principalement que, dans ce cas, le théoricien est désigné

²⁷⁷ Horkheimer, M., « Autorité et famille » (1936) in, *TT et TC*, p. 244. (nous soulignons)

²⁷⁸ Horkheimer, M., « A propos de la querelle du rationalisme » (1935) in, *TC.*, p. 167.

comme la personne qui peut prononcer ce « mot juste » agissant comme un catalyseur permettant au prolétariat de devenir conforme à son être. Cette image de libération psychologique évoque donc un « spontanéisme » impulsé de l'extérieur. Or, cette extériorité maintient le prolétariat dans une position largement objectale et dépendante de l'intervention du théoricien. Dès lors, une *praxis* politique révolutionnaire semble exclue.

Notre seconde version repose sur une élaboration plus fouillée. Sur la base de la théorie du surmoi développée par l'Institut nous pouvons, en effet, construire un autre mode d'émancipation prenant le prolétariat comme objet.

Voilà comment : dans un premier temps, la théorie du surmoi utilisée par les Francfortois nous apprend que les pulsions libidinales sont sublimées dans une sorte de « besoin d'autorité ». Dès lors, la différence entre « fausse conscience » et « conscience de classe » ne peut plus se jouer dans la conscience du prolétariat, mais dans la question du surmoi auquel les prolétaires s'identifient. Ainsi l'enjeu d'une émancipation serait l'identification à un surmoi qui aurait connaissance des « intérêts objectifs » du prolétariat et qui pourrait servir de guide au prolétariat par l'« autorité » qui lui est conférée. Deux types d'indices contenus dans les textes de Horkheimer nous permettent de « reconstruire » une telle conception.

Tout d'abord, le postulat que la conscience de certaines personnes n'est pas limitée par la structure libidinale, mais mue par la connaissance. Ces personnes pouvant ainsi mener les autres sur la voie du changement :

*« C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles on ne doit pas s'attendre à des bouleversements universels après un changement préalable des hommes. Ils y sont amenés par des groupes actifs, où le renforcement de la nature psychique n'est pas déterminant, mais où c'est la connaissance qui a pris le pouvoir. »*²⁷⁹

De même, selon Horkheimer, il existe des opinions qui sont :

*« ... moins conditionnées par la structure psychique d'un groupe déterminé dans le processus de la production que par les particularités personnelles de leurs auteurs. »*²⁸⁰

Ainsi ces personnes réuniraient la théorie et la praxis, ouvrant le chemin d'un changement radical qui permettra, ensuite, un changement des mentalités :

*« Chez eux les mécanismes de la psychologie bourgeoise, en tant que forces déterminantes de leur vie, comme aussi en tant qu'objet théorique, s'effacent derrière leur mission historique planétaire. Dans la mesure où elle entre, grâce à eux, dans une ère meilleure, l'humanité y gagnera vite, avec le changement de la réalité, une mentalité plus libre, de même qu'elle possède déjà, même sans médiation psychologique, un grand nombre d'hommes qui luttent et se sacrifient pour ce bouleversement universel, parce que l'éthique sinistre, la négation du bonheur d'une époque à son déclin, n'a plus de pouvoir sur eux. »*²⁸¹

Le second indice allant dans le sens d'une telle conception réside dans une justification de l'« autorité », non pas du, mais sur le prolétariat :

²⁷⁹ Horkheimer, M., « Autorité et famille » (1936) in, *TT et TC.*, p. 252.

²⁸⁰ Horkheimer, M., « A propos de la querelle du rationalisme » (1935) in, *TC*, p. 143.

²⁸¹ Horkheimer, M., « Egoïsme et émancipation » (1936), op. cit., p. 227.

« la foi en l'autorité constitue dans l'histoire, tantôt un moteur, tantôt un frein psychologiques. »²⁸²

Nous voyons ici, d'une part, la psychologisation de la lutte de classes, ainsi que, d'autre part, l'idée que l'autorité peut être utilisée de manière « progressiste ». Ce que nous confirme la citation suivante :

« C'est pourquoi l'autorité – l'état de dépendance accepté – peut représenter aussi bien des rapports progressistes, adéquats aux intérêts des individus en cause, favorables à l'épanouissement des forces humaines, que l'idée même de relations et de représentations sociales artificiellement maintenues, depuis longtemps erronées, qui vont à l'encontre des véritables intérêts de la collectivité. »²⁸³

Partant de ces constats, Horkheimer peut affirmer que :

« La soumission inconditionnelle à un chef politique ou à un parti est un facteur de progrès ou de régression, sur le plan de l'histoire » ce qui signifie que l'autorité peut être « objectivement adéquate ».²⁸⁴

Il nous semble que ces quelques passages étayent notre hypothèse quant à une éventuelle conception politique de l'Institut. Son importance relativement aux questions qui sont à la base de notre travail réside dans le fait que cette conception ne peut pas répondre à la définition marxienne d'une *praxis* politique auto-émancipatoire. En effet, à nos yeux, la possibilité de faire de l'autorité une composante « progressiste » semble tout à fait discutable dans le sens où cette optique induit une *aliénation* politique, on retombe dans la problématique hobbesienne du Léviathan et de l'abandon de sa subjectivité par une sorte de contractualisme.

Considérations intermédiaires

Ainsi nous pouvons apporter, sur la base du problème de la conscience du prolétariat tel qu'il est traité par l'*IfS*, un premier étayage de notre hypothèse de l'impossibilité de constituer une pratique politique sur la base des théories de l'Institut.

Nous avons vu que le prolétariat ne pouvait pas être considéré comme un sujet historique selon l'analyse qu'en fait l'*IfS*, et que, malgré cela, l'analyse en terme de classes semblait garder sa pertinence au sein de l'Institut. Le prolétariat étant alors simplement réduit, comme nous l'avions annoncé au début de ce chapitre, au rang d'*objet* de la révolution. Cette position n'est pas, en soi une innovation, on pourrait y voir la trace des conceptions du jeune Marx selon lequel « la révolution débute dans la tête du philosophe. »²⁸⁵

Reste alors le problème du *sujet* de la révolution, et c'est ce qui nous conduit à notre second chapitre. Nous pensons en effet que, dans la théorie de la révolution des

²⁸² Horkheimer, M., « Autorité et famille » (1936), op. cit., p. 252.

²⁸³ Horkheimer, M., « Autorité et famille » (1936), op. cit., p. 256.

²⁸⁴ Horkheimer, M., « Autorité et famille », op. cit., p. 257.

²⁸⁵ M. Löwy cite cette phrase de l'*Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel* pour montrer la distance séparant la conception révolutionnaire de l'époque par rapport à celle qui émerge à partir de l'*Idéologie allemande*. (*La théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Paris, Maspero, 1970, p. 132).

Francfortois c'est la philosophie, incarnée dans le théoricien critique, qui joue le rôle de *sujet* révolutionnaire.

4.2. La philosophie comme lutte de classes

Dans le prolongement de ce questionnement sur la (non/in-) conscience de classe du prolétariat envisagée dans un rapport (une homologie) entre structure sociale et structure libidinale, se pose la question du maintien d'une posture révolutionnaire. Nous l'avons déjà exposé de manière hypothétique sur la base de la psychologie sociale analytique. Nous allons maintenant explorer, dans ce chapitre, le statut qu'acquière à l'IfS la théorie (critique), et le théoricien, afin de comprendre en quoi ce statut « compense » la « perte de subjectivité » du prolétariat. Nous allons également tenter de voir à quelles apories conduit la solution envisagée par les Francfortois.

Sujet et objet : présence et absence

Le prolétariat est donc absent, en tant que *sujet*, dans la conception de l'Institut. Dès lors il faut lui trouver un remplaçant. C'est à la « Théorie critique » que ce rôle sera dévolu. Notre assertion est, du reste, confirmée par G. Raullet qui donne des indications menant à une conclusion similaire lorsqu'il s'intéresse aux statuts des références philosophiques des théoriciens de l'Institut. Ainsi, selon lui, l'impuissance des travailleurs et la disparition de la classe ouvrière « telle que l'avait définie Marx » oblige les Francfortois à les remplacer en faisant appel à des :

« ... acteurs fictifs convoqués sur la scène délaissées par les acteurs réels, ceux de la lutte des classes. »²⁸⁶

Ainsi donc il en va d'une absence, absence d'un « acteur », le prolétariat, pour lequel on en convoque un autre, le(s) philosophe(s) (en fait le « théoricien critique » dont nous verrons qu'il est philosophe, et les philosophes desquels il hérite).

Mais si le prolétariat disparaît comme acteur dans les thèses de la Théorie critique, il ne disparaît pas totalement du récit. Il est, en effet, toujours présent, dans l'arrière-cour, fournissant ainsi un justificatif épistémologique. C'est en effet toujours son « intérêt objectif » qui fournit au théoricien son statut scientifique. La science est déterminée socialement, c'est de cela que le théoricien doit être conscient lorsqu'il élabore ses réflexions, et c'est cette « objectivation du sujet de l'objectivation » qui crée la supériorité scientifique du théoricien critique. Selon Horkheimer, si le théoricien s'éloigne des questions centrales de la lutte c'est en raison du « manque de contrôle de la pensée par rapport à ses propres mobiles. »²⁸⁷

²⁸⁶ Raullet, Gérard, « A quoi peut bien servir Schopenhauer ? Remarques sur le pessimisme de l'École de Francfort », *Dialogue*, 1981, vol. 20, reproduit dans Bernstein, Jay, *The Frankfurt School : critical assessments* (vol. II), London, Routledge, 1994, p. 221.

²⁸⁷ Horkheimer, M., « A propos de la querelle du rationalisme dans la philosophie contemporaine » (1934) in, *TC*, p. 144.

Ainsi, ce qui oppose la théorie traditionnelle et la Théorie critique : « *c'est bien moins la différence des objets que celle des sujets.* »²⁸⁸ *In fine* la différence se situe donc dans la position subjective du « théoricien critique ». On retrouve ici, comme par la bande, la position lukacsienne : puisque le prolétariat ne peut pas, par lui-même arriver à la conscience de son essence, il faut l'y aider. La différence résidant dans le fait que, chez Lukacs, le Parti joue le rôle de garant des intérêts du prolétariat, alors que chez Horkheimer, c'est le théoricien critique, dont l'analyse est dictée par la Raison qui détient la vérité sur la société capitaliste.

Reste que les « acteurs fictifs » convoqués sur cette scène pour compenser un manque, induisent, par leur présence même, une inflexion du projet révolutionnaire. Alors que la critique marxienne de l'économie politique avait longuement mûri son *Ausgang* de la philosophie, revoilà convoqué, au nom de sa préservation, les vieux fantômes qu'elle avait chassés dans sa tentative de fondation d'une nouvelle science. Et c'est bien là que sont, à nouveau, mises à nu les apories de la Théorie critique. La tentative, aboutie, de Marx de ne plus penser en philosophe – qui n'exclut pas la philosophie comme partie de la réflexion – est ainsi réduite à néant. S'il nous semble clair que cette manière de faire correspond bien à une « pensée de l'exil », isolée de toute pratique, il nous apparaît néanmoins que la question ne se situe pas uniquement là. Selon nous elle se trouve également, et de manière centrale dans l'interrogation suivante : les Francfortois ne retombent pas ainsi dans une philosophie – synonyme de surestimation de l'influence de la sphère des idées sur les conflits sociaux – par volonté de s'opposer à la science bourgeoise ?

Pour répondre à cette question nous tenterons d'abord de comprendre le « fondement scientifique » de la Théorie critique, pour déceler ce qui fonde cette « supériorité » de la Théorie Critique.

4.2.1. Le fondement scientifique

Si le fondement scientifique de la théorie révolutionnaire était basé, chez Lukacs, sur le fait que la connaissance de soi était, pour le prolétariat, simultanément, la connaissance de la totalité du fonctionnement de la société²⁸⁹, nous avons vu que cette solution était réfutée par les membres de l'Institut. Cette réfutation, née du constat de l' « impuissance du mouvement ouvrier allemand »²⁹⁰, implique une différenciation forte entre théorie et praxis, tels qu'elles étaient envisagées par des théoriciens marxistes tels que Korsch ou Lukacs. Horkheimer affirme d'ailleurs :

« *Autant il est vrai que la théorie et la praxis sont liées dans l'histoire, autant il est faux qu'il existe entre elles une harmonie pré-établie.* »²⁹¹

Dès lors, le fondement scientifique, « objectif », de la Théorie critique se scinde en deux éléments : D'une part « l'intérêt objectif » du prolétariat et, d'autre part, la

²⁸⁸ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et Théorie critique » (1937) in, *TT et TC*, p. 41.

²⁸⁹ Selon Lukacs : « *La connaissance de soi est donc en même temps pour le prolétariat la connaissance objective de l'essence de la société.* » *Histoire et conscience de classe*, op. cit., p. 189

²⁹⁰ Titre d'un des plus célèbres passages de *Crépuscule* de Horkheimer.

²⁹¹ Horkheimer, M., « Sur le problème de la vérité » (1935) in, *TC*, p. 193.

« Raison » (*Vernunft*) – par opposition à la rationalité capitaliste (*Verstand*). Comme le souligne Horkheimer :

« *La Théorie critique n'a pour elle aucune autre instance spécifique que l'intérêt des masses à la suppression de l'injustice sociale, en fonction duquel elle se définit. Cette formulation négative est, en termes abstraits, le contenu matérialiste du concept idéaliste de Raison. Dans une période comme la nôtre, la théorie vraie est moins affirmative que critique...* »²⁹²

« L'intérêt du prolétariat » et la Raison composent ici ensemble la supériorité de la Théorie critique sur la science bourgeoise en ce qu'ils permettent l'appréhension de la société comme *totalité*. On pourrait alors légitimement se poser la question de cette double justification, S'agit-il, chez Horkheimer, d'une simple addition ? Nous pensons au contraire que ce dédoublement est signe de ses origines, origines philosophiques d'une position critique, qui montre une homologie forte avec le criticisme marxien antérieure à la critique de l'économie politique. En effet, l'intérêt du prolétariat se confond ici avec l'intérêt de l'humanité par le biais de la présence de la Raison en tant référent révolutionnaire. Or, cette Raison est inatteignable par le prolétariat du fait de la structure contraignante pesant sur la conscience du prolétaire. Ce d'autant plus que le prolétariat apparaît, aux yeux de Horkheimer comme étant la victime d'une différenciation interne due à l'évolution économique. Il affirme, en effet, dans *Crépuscule*, que la séparation entre le KPD et le SPD représente, dans la sphère politique, la séparation entre les chômeurs et les ouvriers en situation très précaire – identifié comme des personnes n'ayant plus rien à perdre – et les travailleurs qui ont une position relativement stable et qui sont membres du SPD. Ce dernier défendant leur situation en renonçant à une politique révolutionnaire.²⁹³

Quels sont, dès lors, la place et la fonction de ces deux éléments que son « l'intérêt du prolétariat » et la Raison. Pour les théoriciens de l'*IfS*, la « fonction » du prolétariat est de fonder « scientifiquement » et « socialement », d'offrir un point d'ancrage immanent, à la Théorie critique. Ce que Horkheimer explique de la manière suivante :

« *Selon la théorie de Marx et Engels, cet intérêt [pour une organisation sociale selon la Raison] ne peut naître que dans le prolétariat. Dans la situation qui est la sienne au sein de la société moderne, le prolétariat découvre par expérience que le travail, qui donne à l'homme des armes toujours plus puissantes pour lutter avec la nature, sert aussi à perpétuer une organisation sociale périmée.* »²⁹⁴

Mais Horkheimer pense cependant que la situation objective du prolétariat ne le conduit pas automatiquement à une prise de conscience immédiate.²⁹⁵ Dès lors, il

²⁹² Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et Théorie critique » in, *TT et TC*, p. 80.

²⁹³ Horkheimer, M., *Crépuscule*, op. cit., pp. 75 sq. Il évoque également la « différenciation de la structure sociale » du prolétariat dans « Théorie traditionnelle et Théorie critique ».

²⁹⁴ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et Théorie critique », op. cit., p. 45.

²⁹⁵ Au détour de ce point on voit poindre à nouveau la problématique de la surdétermination lukacsienne dont nous parlions plus haut. Il nous semble en effet que Marx ne postule pas, dans sa critique de l'économie politique, la conscience de classe comme effet direct de la situation

affirme la nécessité d'une séparation entre les théoriciens critiques et le prolétariat, division qui permet au théoricien de préserver son autonomie face à la conscience limitée du prolétariat. Or, c'est cette autonomie relative – puisque le théoricien se dit toujours lié aux « forces progressistes » – qui est gage, pour Horkheimer, d'une analyse plus juste, donc d'un apport plus important à la lutte de classes, que n'aurait constitué la simple adhésion aux positions du prolétariat :

« Une attitude qui exclurait de lui opposer à lui-même [au prolétariat] ses véritables intérêts et par là ceux de la société toute entière, et qui s'orienterait en fonction de la pensée et des états d'esprits de la masse, tomberait elle-même dans la dépendance absolue du statu quo. »²⁹⁶

Le « point de vue du prolétariat » est donc complété par l'intervention de la Raison dans la légitimation de la Théorie critique. Horkheimer, tout comme Marcuse, affirme, de manière récurrente, que l'organisation de la société à atteindre par un renversement révolutionnaire est une organisation « conforme à la Raison ». Pour Marcuse, l'intérêt de l'organisation d'une société selon la Raison réside dans la création d'une société dans laquelle régnerait les conditions adéquates à la réalisation de l'espèce humaine (*Gattung*). On retrouve ici l'idée de réalisation d'une essence basée principalement sur la conception marxienne des *Manuscrits de 1844*.²⁹⁷ La conception de Horkheimer est très semblable, sa conception de la Raison est solidaire d'une sorte d'« anthropologie positive » :

« L'objectif d'une société selon la Raison, qui semble aujourd'hui, certes, n'avoir plus d'existence que dans l'imagination, est réellement inscrit dans l'esprit de tout homme. »²⁹⁸

Une telle conception, qui affirme une position mêlant le point de vue du prolétariat et la Raison reposant en chaque homme comme source(s) de vérité, implique, par ailleurs, pour éviter l'implosion théorique sous le poids de ses contradictions, de concevoir le prolétariat comme la classe universelle.

Mais revenons à ce double fondement scientifique de la critique. Selon G. Raulet²⁹⁹, la place de la Raison comme catégorie centrale dans la Théorie critique est due à l'encerclement idéologique subi par les Francfortois. Elle fournirait ainsi le moyen, pour la Théorie critique, de gagner un point de vue transcendant face à cet encerclement idéologique, puisque le point de vue transcendant du prolétariat comme classe universelle ne peut pas être atteint par le prolétariat lui-même. Le prolétariat fournit donc l'intérêt objectif en ce sens qu'il est la classe totalement rejetée de la société, c'est ce qui permet de former ce point de vue transcendant.

prolétarienne. Néanmoins Horkheimer semble, dans ces lignes, assimiler cette conception à celle de Marx et Engels, alors qu'elle est plutôt le fruit d'une certaine interprétation de Lukacs.

²⁹⁶ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et Théorie critique », op. cit. p. 46.

²⁹⁷ Selon Marcuse le travail aliéné est « une aliénation de l'homme, une dévalorisation de la vie, une inversion et une *perte* de la réalité humaine... Il s'agit donc d'une situation qui concerne l'homme en tant qu'homme (et pas seulement en tant qu'ouvrier, que sujet économique, etc.), de quelque chose qui a lieu non seulement dans l'histoire économique mais dans l'histoire de l'essence humaine et de sa réalité. » In, « Les manuscrits économique-philosophiques de Marx... » (1932), op. cit., p. 50, (nous soulignons). La révolution permettrait donc de réparer cette perte, de réaliser une essence.

²⁹⁸ Horkheimer, M., « Appendice » (1937), op. cit., p. 91.

²⁹⁹ Assoun, P.-L., Raulet, G., *Marxisme et Théorie critique*, op. cit. p. 110.

Reste que se présente alors un problème fondamental : par la séparation établie entre la négativité (la Théorie critique) et la négation (le prolétariat) surgit la nécessité pour le théoricien critique de s'appuyer sur une *éthique*. C'est d'ailleurs ce que relève G. Raullet,³⁰⁰ pour qui cette éthique a sa place dans la dialectique marxiste, pour autant qu'elle ne fasse pas retomber dans une position austro-marxiste, récusée d'ailleurs par les Francfortois.³⁰¹

Autre aspect fondamental, la Théorie critique doit revêtir une certaine immanence. C'est, en effet, ainsi que le lien concret de la théorie avec le monde de la pratique se résout à un double niveau : dans l'*objet* de la Théorie critique, le prolétariat ; et, dans le *sujet* de la Théorie critique, le théoricien critique, garant de l'intérêt objectif de son « agent », le prolétariat. Une telle conception implique que, *in fine*, la position du théoricien critique se définit par une sorte de posture morale de l'intellectuel :

« *Aber der Grund, warum er der Einsatz seiner Person der Anpassung an die bestehende Wirklichkeit und der Karriere in ihr vorzieht, ist kein Gebot, keine verheissende innere Stimme, sondern bloss sein Wunsch und seine Lust, die selbst einmal verschwinden werden. Es mag als herrliches Ziel erscheinen, dass die Menschen auf dieser Erde eine Zeitlang glücklicher und weiser leben als unter den blutigen und verdummenden Verhältnissen, die das Ende gesellschaftlicher Lebensformen zu kennzeichnen pflegen.* »³⁰²

Puisque, dans le cadre théorique de l'*IfS*, le prolétariat est révolutionnaire parce qu'il est la classe universelle, l'immanence est ontologiquement définie. Ainsi ne reste plus, pour expliquer la position du théoricien, que l'*éthique*, la posture d'un sujet, qui par la connaissance et le libre-choix, se hisse au niveau de la connaissance historique. Nous reprendrons alors à notre compte cette considération de D. Held sur la Théorie critique :

« *Horkheimer does not demonstrate why the interest in a rational society is universal. Nor does he demonstrate, a further necessary step, why critical theory is the correct theoretical expression of this interest. None of this point receives adequate attention on his writings.* »³⁰³

Selon nous, l'absence de démonstration stigmatisée par D. Held s'explique, chez les Francfortois, par le caractère ontologique du prolétariat et par leur référence à la Raison comme « principe anthropologique ».

Dès lors, on se retrouve avec une ontologie et une anthropologie qui sont susceptibles de brouiller les cartes de la donne de la critique marxienne de l'économie politique. Et, à nouveau la politique francfortoise se réduit au rôle de sage-femme de l'essence du prolétariat, sans toutefois qu'elle soit apte à préciser les modalités de la naissance.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 114.

³⁰¹ Qu'on se souvienne pour illustration de la critique de Max Adler par Marcuse dans « Marxisme transcendantal ? »

³⁰² Horkheimer, M. , « Bemerkungen zur philosophischen Anthropologie », *ZfS*, 1935, p. 8. (nous soulignons).

³⁰³ Held, D., *Introduction to critical theory*, Berkeley, University of California Press, 1985, p. 386.

4.2.2. Raison et prolétariat, universalité et lutte de classes

A ce stade il nous semble nécessaire de nous arrêter sur cette conception pour le moins problématique puisqu'elle associe l'intérêt d'une classe sociale, le prolétariat, à un intérêt universel, celui de la Raison présente en tout homme. Comment expliquer une alliance contradictoire telle que celle-ci. Il apparaît, en effet que, dans une perspective marxienne, de laquelle, rappelons-le, se réclament les Francfortois, la présence de « l'intérêt de la Raison » pose de graves problèmes au maintien de la scission conçue comme principe fondamental de la société capitaliste, principe sur lequel repose la critique marxienne de l'économie politique. En effet, si l'on suit R. Bubner, qui définit « l'intérêt de la Raison » comme « *une tendance que l'on peut constater dans les sujets sociaux vers un universel sans contradictions en lequel ils pourraient entrer sans contrainte.* »³⁰⁴ On est en droit de se poser la question de la pertinence d'une « fusion » entre de la Raison universelle et le prolétariat.

Or, la quête de la clé de ce problème implique pour nous un retour en arrière qui nous mène de l'*IfS* au Marx d'avant 1846.

A cet égard, nous ne pouvons suivre que partiellement R. Bubner lorsqu'il affirme que la Théorie critique s'est réduite:

« ... *entièrement aux actes indéfinis de réflexion critique et est ainsi retombé, en deça de Marx, au point de vue des Jeunes Hégéliens.* »³⁰⁵

Il nous semble en effet que l'auteur fait ici un saut trop grand dans le temps. Selon nous, il n'est pas nécessaire remonter si loin pour trouver une « analogie historique » à la Théorie critique. De plus, il ne nous semble pas que la Théorie critique représente un « en-deça » de Marx – un tel postulat implique en effet une vision totalement unitaire de la pensée marxienne – mais bien plutôt qu'elle est un « en-deça » de la critique marxienne de l'économie politique. Nous allons donc tenter de montrer la « parenté » existant entre la Théorie critique et une certaine période du criticisme marxien. Ce qui nous permettra, en retour, de mieux cerner certaines apories de la position de l'*IfS*. Pour ce faire, nous nous appuierons sur une époque du parcours de Marx dans laquelle on peut découvrir des conceptions analogues à celle de la Théorie critique, réunissant à la fois une fonction objective du prolétariat et une définition « anthropologique » de l'aliénation. Cette conception n'offre pas, bien évidemment, une analogie point par point. Mais il n'en demeure pas moins qu'elle donne à voir des ressemblances déterminantes.

Pour retrouver une théorie de la révolution basée sur de telles prémisses, il faut remonter aux années 1843-1845, et à la conception marxienne de cette époque. Plus précisément, il faut d'abord remonter jusqu'à *l'Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel* (1843), texte dans lequel, pour la première fois, le mot prolétariat apparaît.³⁰⁶ Mais ce prolétariat nouveau venu dans la conceptualisation marxienne répond à une définition particulière à cette époque. Ses caractéristiques

³⁰⁴ Bubner, R., « Qu'est-ce que la Théorie critique ? », *Archives de philosophie*, 35, 1972, p. 397.

³⁰⁵ *Ibid.* p. 381.

³⁰⁶ Löwy, M., *La théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Paris, PUF, 1970, p. 69.

sont alors celles d'une classe « *qui possède un caractère universel* », à la fois « *une classe de la société civile qui n'est pas une classe de la société civile* » ; une classe subissant l'injustice pure et simple et non « *une injustice particulière* », qui ne réclame donc « *aucun droit particulier* ». Partant, cette classe ne peut invoquer « *aucun titre historique* » si ce n'est celui « *d'homme* » ; une classe « *avec des chaînes radicales* », nécessitant donc « *une révolution radicale* ». Plus encore, le prolétariat est ici la « *dissolution de la société* » : au présent « *perte totale de l'homme* », au futur « *reconquête totale de l'homme* ». ³⁰⁷

A cette époque la conception du prolétariat chez Marx est essentiellement philosophique. Le prolétariat est le complément de la philosophie, son « *principe actif* ». On retrouve d'ailleurs alors une dissymétrie entre philosophie et prolétariat très proche de la conception de l'Institut, puisque Marx affirme la passivité (que Marx prend au sens de *matériel*) du prolétariat dans l'émancipation :

« *L'émancipation de l'Allemand c'est l'émancipation de l'homme. Le cerveau de cette émancipation est le philosophe, le prolétariat en est le cœur.* » ³⁰⁸

Pour le jeune Marx, c'est le philosophe qui est le « *moteur* » de la révolution, la pensée précédant l'action :

« *dès que l'éclair de la pensée sera tombé dans les profondeurs de ce naïf terrain populaire...* » ³⁰⁹

Pour le Marx de cette époque le « *concept* » de prolétariat se définit par la fusion de deux ascendances philosophiques. Ainsi cette classe se définit, d'une part, comme la figure de « *l'homme aliéné* » de Feuerbach Sa définition n'est en effet ni historique, ni sociale, mais révèle « *l'essence humaine* » par sa totale négation. On retrouve donc une conception anthropologique de l'aliénation, et, corollaire, celle une conception de l'émancipation humaine. D'autre part, l'universalité du prolétariat se définit également en référence à la philosophie hégélienne, par un déplacement de l'universel de l'Etat vers le prolétariat.

Il est donc manifeste que philosophie et prolétariat entretiennent, dans cette phase de la pensée marxienne une relation non-dialectique L'émancipation n'est alors pas une auto-émancipation. Il y a donc chez Marx à cette époque convergence non-problématique des deux termes qui fondent la Théorie critique : l'universalité – qui prend la forme de la Raison « *présente en tout homme* » dans la Théorie critique – et le prolétariat, principe actif immanent. Comme le dit M. Löwy :

« *La conception du prolétariat de l'Introduction... est en même temps le point de départ d'une évolution politico-idéologique intimement liée à une réflexion sur le mouvement ouvrier européen, et le point d'arrivée d'une évolution philosophique de « recherche sur l'universel ».* » ³¹⁰

³⁰⁷ Pour les citations tirées de *L'Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, de Marx, Voir Labica, G., *Le statut marxiste de la philosophie*, op. cit., p. 107. Et Löwy, M., *La théorie de la révolution chez le jeune Marx*, op. cit. p. 71.

³⁰⁸ Marx, K., *Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, cité in Labica, G., *Le statut marxiste de la philosophie*, Bruxelles, Complexe, 1976, p. 91.

³⁰⁹ *Ibid.*, cité in Labica, G., *Le statut marxiste de la philosophie*, op. cit., p. 108.

³¹⁰ Löwy, M., *La théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Paris, op. cit., p. 65.

Voilà qui illustre encore mieux le point que nous cherchons à traiter : une telle conception renvoie à une « recherche de l'universel », qui conduit non pas à une révolution sociale, mais à une émancipation humaine. Le problème est alors que cette position n'est pas tenable, ce qu'illustre G. Labica, affirmant que cette période de 1843 est :

« ... un point de départ. Au terme de sa quête, en découvrant la réalité de la philosophie dans le prolétariat, Marx clôt un double chemin, celui d'une aventure empirique (politique et sociale) et celui d'une aventure théorique (philosophique) ; chemins non séparés, mais bien unis, tels les deux sens d'une route qui convergent ou s'opposent selon la direction retenue. Il se trouve là sur une crête où nul camp ne pourra être établi : il faudra poursuivre sur l'un ou l'autre versant. »³¹¹

Car il s'agit bien, en effet, pour Marx, de réfléchir cette alliance problématique entre philosophie et prolétariat. On rappellera à ce propos que c'est la lecture de *l'Esquisse d'une critique de l'économie politique* de Engels qui lui montrera que la critique de la philosophie politique de Hegel est insuffisante pour élaborer, à partir de la négation de l'Etat, une théorie radicale de la société permettant de mobiliser les masses et de les rendre conscientes de la nécessité d'une révolution sociale qui mette fin à leur aliénation.³¹² Ceci pousse alors Marx à se pencher sur l'étude de l'économie politique, étude qui aboutit au *Manuscrits de 1844*, première profession de foi communiste de Marx. Dans les *Manuscrits de 1844*, la conception marxienne de l'aliénation reste inspirée par la critique feuerbachienne de l'aliénation religieuse, il pense alors que :

« Si la propriété privée apparaît comme la raison, la cause du travail aliéné, elle est bien plutôt une cause de celui-ci. »³¹³

La philosophie et l'économie politique forment alors, chez Marx, une équation, induisant à la fois une critique de la philosophie de Hegel³¹⁴ et les conditions de possibilité d'une critique de l'économie politique. Comme le dit G. Labica :

« Feuerbach, en rendant possible la critique de l'économie politique, donne au socialisme ses fondements... Car si l'économie politique ne parvient pas à se penser elle-même, le socialisme, de son côté, a besoin de fondements pour passer d'une critique seulement pensée à une critique réelle.»³¹⁵

Mais ce fondement reste philosophique, il rompt simplement avec la philosophie spéculative. Marx joue ainsi le matérialisme contre l'idéalisme. Il en résulte une position intermédiaire, entre la philosophie et l'économie politique, que l'on constate dans le concept de prolétariat, définit à la fois par une analyse socio-économique et par une acception philosophique de l'aliénation. La justification du communisme chez Marx reste ainsi fondée sur la définition philosophique (anthropologique) de l'essence humaine. Ce qui est bien illustré par le passage suivant :

³¹¹ Labica, G., *Le statut marxiste de la philosophie*, Bruxelles, Complexes, 1976, p. 114.

³¹² Mandel, E., *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, op. cit., p. 22.

³¹³ Marx, K., *Les Manuscrits de 1844*, Paris, Flammarion, 1996, p. 120.

³¹⁴ Voir p. 157-185 des *Manuscrits de 1844*, op. cit.

³¹⁵ Labica, G., *Le statut marxiste de la philosophie*, Bruxelles, Complexes, 1976, p. 127.

« De ce rapport du travail aliéné à la propriété privée, il résulte en outre que l'émancipation de la société de la propriété privée, etc., de la servitude, s'exprime sous la forme politique de l'émancipation des ouvriers, non pas comme s'il s'agissait seulement de leur émancipation, mais parce que celle-ci implique l'émancipation universelle de l'homme. »³¹⁶

Ainsi, comme le dit E. Mandel³¹⁷, cette conception anthropologique de l'aliénation dépasse la problématique hégélienne mais reste, de par son absence de fondement empirique, spéculative. La double ascendance marxienne du prolétariat, philosophique et économique, montre encore un primat philosophique. Car, si Feuerbach semblait être un moyen de sortir de la philosophie (idéaliste) par la critique de Hegel, il est lui-même un obstacle se dressant devant cette sortie (*Ausgang*) de la philosophie (de toute philosophie). C'est là tout l'enjeu du « règlement de compte » avec la philosophie représenté par la *Sainte Famille*, les *Thèses sur Feuerbach* et *l'Idéologie allemande*.

Ce qui nous intéresse ici n'est pas l'évolution de la pensée marxienne pour elle-même, mais le fait que, tant que subsistent le prolétariat et l'émancipation humaine comme fondement de la révolution, non seulement la perspective philosophique reste prédominante, mais, surtout, la *praxis* politique reste très abstraite, car, comme l'écrit A. Artous :

« La révolution sociale représente alors davantage un mouvement de réconciliation de l'ensemble de la société avec elle-même dans une communauté humaine enfin réalisée que la constitution du prolétariat en classe dominante. »³¹⁸

En effet, toute cette conception implique de se placer du point de vue « humain »³¹⁹, donc, de fait, au-dessus des rapports de classe. L'humanisme révolutionnaire marque donc ici la tentative de donner un fondement philosophique à la révolution prolétarienne.

Pourquoi avons nous effectué ce détour ? Pour démontrer à la fois que la position de l' « humanisme révolutionnaire » n'est qu'un passage dans la pensée marxienne, et qu'il ne peut constituer une véritable politique oppositionnelle, faute d'antagonisme principal. A cette époque, comme nous l'avons vu, Marx se trouve en phase de transition. La solution de son problème se trouvera tout d'abord dans la

³¹⁶ Marx, K., *Les manuscrits de 1844*, op. cit., p. 121.

³¹⁷ Mandel, E., *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, op. cit., p. 153.

³¹⁸ Artous, A., *Marx, l'Etat et la politique*, Paris, Syllepse, 1999, p. 63.

³¹⁹ Nous voudrions préciser, afin d'éviter tout malentendu, que lorsque nous évoquons le dépassement de l' « humanisme révolutionnaire » notre position n'implique pas une lecture « anti-humaniste » – telle que celle du marxisme structuraliste d'Althusser – de la critique marxienne de l'économie politique. Par cela nous voulons seulement dire que, comme l'écrit M. Löwy : « Le concept d' « homme en général », comme celui de « production en général », ne fait que souligner certains traits communs à toutes les époques de la vie sociale jusqu'à nos jours. Sa valeur est donc limitée et ne constitue nullement le « fondement » de l'humanisme marxiste. » In, *Dialectique et révolution*, Paris, Anthropos, 1973, p. 62. Il existe donc une différence entre l'humanisme philosophique des œuvres de jeunesse, qui renvoie à la réalisation d'une essence, et l'humanisme de la critique de l'économie politique, qui est un humanisme totalement *prospectif*. L'humanisme de « jeunesse » de Marx est dépassé (au sens de *aufheben*) – et non pas simplement nié – dans la problématique de la critique de l'économie politique. Sur cette problématique, voir, parmi de nombreux ouvrages : *Contre Althusser, Pour Marx*, op. cit., ainsi que Mandel, E., « Pourquoi je suis marxiste », in Achcar, G.(dir), *Le marxisme d'Ernest Mandel*, Paris, PUF, 1999.

sortie de la philosophie, élément fondateur de la critique de l'économie politique. Par la suite cette sortie sera alors fondatrice d'une *praxis* révolutionnaire dont le fondement est totalement immanent puisqu'il repose sur la connaissance du mode de production capitaliste. Celui-ci fournit, en effet, cette immanence puisqu'il donne au prolétariat son statut révolutionnaire ; non plus en vertu d'une anthropologie ou d'une ontologie, mais d'un rapport antagoniste (dialectique). Cette immanence radicale suppose, bien entendu, le développement de toutes les catégories « économiques » de Marx, principalement celle de plus-value « *concept de la relation interne unissant capital et travail.* »³²⁰ Ce développement permet alors de situer au sein même du mode de production l'explosivité de la contradiction, ce qui interdit immédiatement toute pensée de l'essence humaine autre qu'une « ontologie de la production ».³²¹ Il faut d'ailleurs remarquer, au passage, que c'est après le « règlement de compte », en 1846, que commence l'activité politique de Marx (et Engels) au sein du mouvement ouvrier³²², comme le dit D. Bensaïd :

« *Ce qui est sûr c'est qu'après les Thèses sur Feuerbach Marx ne pense plus jamais en philosophe, au sens traditionnel du terme, mais en critique (de l'économie politique) et en publiciste politique à la recherche « d'une rationalité qui congédie les catégories de la philosophie et de la science familières à notre entendement ».* »³²³

Que retenir de ces constations dans le cas qui nous occupe. Tout d'abord que L'Institut se trouve devant une bifurcation du même type. Ensuite que, à la croisée des possibles « théoriques », son choix est, nous semble-t-il, différent de celui de Marx. C'est en tout cas ce que nous allons nous attacher à étudier maintenant.

4.2.3. la philosophie comme lutte politique

Nous avons constaté le divorce existant, dans la conception de l'Institut, entre la théorie et la *praxis*. Divorce rendu « nécessaire » par une configuration socio-historique et une appréciation psycho-sociologique. Mais, la distance entre le prolétariat et la philosophie est, dans l'optique de l'*IfS*, comme dans le cas de Marx que nous avons évoqué, un « passage », un lieu de « transit ». Chez Marx, celui-ci conduit à une refondation des catégories « théoriques », qui mène, par la critique de

³²⁰ Renault, E., *Marx et l'idée de critique*, Paris, PUF, 1995, p. 96.

³²¹ E. Balibar note, en effet, que l'évolution de Marx à cette époque dénote une « ontologie de la relation » dans les *Thèses sur Feuerbach*, dont la VI^{ème} affirme: « *Mais l'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu singulier. Dans sa réalité effective, elle est l'ensemble des rapports sociaux.* » ; ainsi qu'une « ontologie de la production » dans l'*Idéologie allemande* : « *L'ouvrage s'organise tout entier autour de la notion de production, prise ici dans un sens large, pour désigner toute activité humaine de formation et de transformation de la nature... Plus exactement c'est la production de ces propres moyens d'existence, activité à la fois personnelle et collective (trans-individuelle), qui le transforme en même temps qu'elle transforme irréversiblement la nature, et ainsi constitue « l'histoire ».* Balibar, E., *La philosophie de Marx*, Paris, La découverte, 2001, p. 34.

³²² Pour le détail de cette activité voir Löwy, M., *La théorie de la révolution chez le jeune Marx*, op. cit., pp. 137 sq.

³²³ Bensaïd, D., *Le pari mélancolique*, Paris, Fayard, 1997, p. 135.

l'économie politique, à une détermination historique et dialectique du prolétariat. Celle-ci, impliquant à son tour une refonte de la philosophie dans une « nouvelle science », au carrefour/dépassement de la trilogie (politique, philosophie, économique) représentant les trois langues (français, allemand, anglais), et instituant ainsi un nouveau logos :

« *Entre le devenir science de la philosophie et le devenir politique de la science, entre science anglaise et science allemande, la pensée de Marx, en équilibre sur la pointe acérée de la critique fait signe vers la « mécanique organique », vers la « science des bords » ou des « remplissements », dont les spectres hantent encore notre raison instrumentale.* »³²⁴

Les Francfortois, quant à eux, semblent privilégier une voie différente³²⁵, celle qui mène à une hypertrophie de la philosophie, principe organisateur de toutes les connaissances particulières sous le signe de la totalité, débouchant sur la Théorie critique.³²⁶

I. La théorie comme « pratique théorique »

Ce constat est primordial pour notre problématique en ce qu'il nous permet d'avancer dans la compréhension du « lieu » (*topos*) de la politique – de la *praxis* – dans la Théorie critique. Car c'est précisément *dans* la théorie que l'on va trouver ce lieu, ce lien avec la lutte sociale par rapport à laquelle la Théorie critique se définit.

En effet, nous le remarquons plus haut, l'absence totale de lien de l'Institut en tant que tel avec un quelconque mouvement politique pourrait, au premier abord, fournir une réfutation facile de toutes les prises de position se réclamant du marxisme des Francfortois. Un tel argument, posé a priori, reviendrait à traiter les Francfortois en schizophrènes, ce qui ne nous semble pas constituer une explication plausible ou suffisante. Une fois écartées les explications *a priori* il nous apparaît que les Francfortois concevaient leur travail théorique comme un aspect de la *praxis* politique, comme une « pratique théorique ». Cette position est du reste explicitée chez Marcuse lors de sa découverte des *Manuscrits de 1844* :

³²⁴ Bensaïd, D., *Marx l'intempestif*, op. cit., p. 227.

³²⁵ Bien évidemment ces voies divergentes s'expliquent en partie par leurs conditions de production. On sait à ce sujet que la révolte des tisserands silésiens, en juin 1844, a joué un rôle moteur dans la pensée marxienne. La situation historique de l'époque de la Théorie critique n'est, et de loin, pas similaire.

³²⁶ C'est ainsi que Horkheimer présentait la tâche de l'Institut en 1931, lors de sa nomination officielle en tant que directeur : « *Aujourd'hui il s'agit... d'organiser sur la base du questionnement philosophique actuel des investigations auxquelles se joignent des philosophes, des sociologues, des économistes, des historiens, des psychologues dans une durable communauté de travail, afin de... poursuivre au moyen des méthodes scientifiques les plus fines les grandes questions philosophiques qui sont leurs [des chercheurs], de préciser et de transformer les questions en fonction de l'objet tout au cours du travail, de trouver de nouvelles méthodes sans pour autant perdre de vue l'Universel.* » In « La situation actuelle de la philosophie sociale et les tâches d'un institut de recherche sociale » (1931) in, TC, p. 75. Ainsi que « *Matérialisme et métaphysique* » (1933) in, TT et TC, p. 123 : « *le matérialisme exige l'union de la philosophie et de la science.* ». Sur ce thème, voir notamment Gangl, M., « Le programme interdisciplinaire de l'Institut de Recherches Sociales sous la direction de Max Horkheimer », *Archives de Philosophie*, 49, 1986.

« Nous sommes arrivés au point où la critique philosophique se transforme **immédiatement** et d'elle-même en critique révolutionnaire pratique. »³²⁷

De même, Horkheimer considère la théorie comme un « élément d'une praxis visant à établir de nouvelles formes d'organisation sociale. »³²⁸ La profession du théoricien se définit alors en tant que « combat dont sa pensée est l'un des facteurs. »³²⁹

Plus précisément encore, chez Horkheimer, la théorie est inévitablement une prise de position politique :

« Il n'existe pas de théorie de la société qui n'implique... des intérêts politiques, et dont la valeur de vérité pourrait être jugée dans une attitude de réflexion prétendument neutre et non pas dans un effort de pensée et d'action en retour, intégré précisément dans une activité historique concrète. »³³⁰

La Théorie critique est donc immédiatement « oppositionnelle »³³¹. Dans l'alternative entre théorie traditionnelle et Théorie critique se joue, selon les Francfortois, l'alternative du cautionnement de et du combat contre l'ordre établi. Que la théorie contribue ou non à la reproduction sociale définit, pour sa part, sa qualification de traditionnelle ou de critique. Cette considération s'appuie sur le principe selon lequel le travail intellectuel fait partie de la division sociale du travail. Ainsi donc, la théorie traditionnelle est directement partie de la lutte politique pour le maintien de la société bourgeoise. La Théorie critique, à l'inverse, est immédiatement lutte politique pour son dépassement.

Conclusion : la théorie comme pratique théorique est donc *immédiatement* liée à une pratique politique, parce que, comme nous l'avons vu, elle représente les intérêts particuliers/universels du prolétariat. Horkheimer esquisse d'ailleurs même une conception de la relation entre le théoricien et la classe dominée en tant qu' « unité dynamique », seul témoignage « concret » d'une préoccupation « stratégique » de sa part :

« Le déroulement du débat entre les éléments les plus avancés du prolétariat et les individus qui énoncent la vérité à son sujet, ainsi qu'entre ces éléments avancés et leurs théoriciens d'une part, et d'autre part le reste du prolétariat, doit être compris comme un processus d'influence réciproque dans lequel la conscience développe, en même temps que ses énergies libératrices, ses énergies motrices, agressives et son action disciplinante. L'acuité de ce débat se manifeste dans la possibilité toujours présente d'une tension entre le théoricien et la classe à laquelle s'adresse sa pensée. L'unité des forces sociales desquelles on attend la libération est en même temps leur différence,-- au sens de Hegel ; elle n'existe que sous forme d'un conflit qui menace en permanence les sujets qui y sont impliqués. Cela se manifeste clairement dans la personne du théoricien ; sa critique est agressive à l'encontre non

³²⁷ Marcuse, H., « Les Manuscrits économique-philosophiques de Karl Marx, nouvelles sources... » (1932), op. cit., p. 83.

³²⁸ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et Théorie critique », op. cit., p. 49. Nous renvoyons également au chapitre 3.1. concernant l'établissement de la référence « marxienne » et « révolutionnaire de l'Institut ».

³²⁹ Idem..

³³⁰ Ibid. p. 58.

³³¹ Ibid. p. 64.

seulement des apologistes conscients de l'ordre établi, mais tout autant des tendances déviatrices, conformistes ou utopistes, dans le camp même du prolétariat. »³³²

Ce que l'on peut déduire de ces considérations ne diverge pas fondamentalement des autres conceptions *pratiques* que l'on a pu tirer de la lecture des textes de Horkheimer. Ici, c'est, en effet, toujours, le théoricien qui dit « *la vérité* » de la classe, la dialectique théorie-praxis paraît donc très limitée. De plus, si la théorie lukacsienne (tout comme la théorie léniniste), implique une avant-garde garante de la justesse de la théorie, la conception de Horkheimer, met encore, au-dessus de l'avant-garde, une « couche de théoricien », sorte « d'avant-garde de l'avant-garde ». Malgré ce lien, le théoricien reste, nous semble-t-il, le seul dépositaire de la vérité, effaçant ainsi la relation dialectique entre théorie et pratique. C'est d'ailleurs ce qu'écrit R. Bubner, lorsqu'il analyse le concept de vérité des Francfortois :

*« Ce concept [le concept de vérité] ne s'en remet aucunement au destin du cours contingent de l'histoire pour être à la fin confirmé ou réfuté, mais il empiète de lui-même, dans sa prédisposition et son interprétation, sur le domaine de la praxis. »*³³³

Dans un tel cadre, c'est en effet la Théorie critique qui décide de tout, quelles sont les pensées progressistes et quelles sont celles qui sont idéologiques. Quelle est la praxis juste³³⁴ et quelles sont les événements significatifs qui peuvent confirmer ou infirmer la théorie. La circularité ramène à l'omniscience du théoricien.

Pratique théorique sans pratique

Reste que cette conception affirme un lien concret, jamais établi dans la pratique, entre le théoricien (critique) et la classe qui fournit la base de sa théorie. Ainsi un premier point peut être relevé qui atteste de l'absence de la politique dans la Théorie critique. D'ailleurs, P. Slater relève que les problèmes qui se posent aux groupes les plus progressistes de l'époque, et que l'*IfS*, selon ses principes mêmes³³⁵ devait prendre comme fondement de sa théorie, n'ont pas été abordés par les Francfortois :

*« Marxism-leninism was never discussed explicitly in the Zeitschrift, or anywhere else ; the Russian revolution and the subsequent economic construction never received any serious analysis, not even of the limited scope of Pollock's study of 1929 ; the defeat of the anti-fascist struggle, though a constant nightmare for these intellectuals, was never discussed in any adequate terms. The whole thrust of Frankfurt School activity, though centralising the problem of "praxis", was ultimately academic : "praxis" was a theoretical category, not a constituent of a concrete revolutionnary struggle. »*³³⁶

³³² Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et Théorie critique » (1937) in, *Théorie traditionnelle et Théorie critique*, Paris, Gallimard, 1974, p. 48-49.

³³³ Bubner, R., « Qu'est ce que la Théorie critique ? », op. cit., p. 392.

³³⁴ Selon Horkheimer, « l'action rationnelle » se définit par sa conformité à la théorie de la société. In « A propos de la querelle du rationalisme dans la philosophie contemporaine » (1934) in, *TC*, p. 163.

³³⁵ « Ce qui décide de la valeur d'une théorie, c'est le lien qu'elle entretient avec les problèmes qu'à un moment historique déterminé les forces sociales progressistes entreprennent de résoudre. » In « A propos de la querelle du rationalisme dans la philosophie contemporaine » (1934) in, *TC*, p. 144.

³³⁶ Slater, P., *Origin and Significance of the Frankfurt School*, op. cit., p. 55.

Dès lors, il nous semble que ce serait dans les objets même qui polarisent l'attention des théoriciens critiques que l'on pourrait déceler leur posture *a-politique*. On peut en effet se poser la question du lien qui peut être établi entre les analyses critique de théories philosophiques, telles que celles effectuées par les membres de l'Institut dans la *ZfS* ; et une pratique politique visant à établir une société sans classe. D'autant plus qu'aucune base organisationnelle n'est pensée pour une quelconque communication entre les théoriciens critiques et la classe dominée.

Le principe affirmant que la valeur d'une théorie se juge à la mesure des questions que se proposent de résoudre les groupes les plus progressistes de la société appliqué à l'Institut laisse planer le doute quant au caractère « praxéologique » de la « pratique théorique » des Francfortois. En effet, alors qu'on trouve à l'ordre du jour chez certains segments du mouvement ouvrier (et chez certains marxistes³³⁷) des questions relevant des modalités concrètes d'organisation d'un mouvement révolutionnaire, les membres de l'*IfS* s'interrogent quasi exclusivement sur des problèmes d'une abstraction difficilement compatible avec les problèmes liés à la (re)construction d'un mouvement subversif. Il est évident que notre propos ici n'est pas de disqualifier comme non-politique toute réflexion abstraite et de glorifier un activisme de tous les instants, basé sur un anti-intellectualisme de principe. Nous aimerions cependant souligner qu'il nous apparaît que l'interrogation en terme de matérialisme historique devrait prendre en compte les pulsations de la situation concrète pour analyser et construire le champ des possibles politiques correspondant à une conjoncture historique concrète. Or, c'est précisément ce que les membres de l'*IfS* ne font pas. C'est pourquoi le constat de Slater nous semble justifié.

Essayons, ceci dit, d'aller plus loin dans notre la compréhension des fondements de l'absence de la politique dans les positions de l'Institut.

II. La désagrégation du prolétariat comme classe

Les Francfortois semblent, parallèlement et simultanément à ces considérations sur l'ancrage concret de la Théorie critique, annoncer la disparition ou, pour le moins, la mise entre parenthèse, du prolétariat.³³⁸ Cette mise entre parenthèse n'est pas soudaine, le prolétariat n'ayant jamais été véritablement considéré comme un « acteur » par les Francfortois. En effet, Si Marcuse l'annonce comme moribond en 1934 :

³³⁷ Voir notamment les analyses de la situation allemande par Trotsky dans ses écrits sur l'Allemagne. In *Comment vaincre le fascisme*, op. cit. Dans lesquels la situation de la fin des années 20 et du début des années 30 est analysée de manière très concrète dans le but de dégager des possibilités de *praxis* politique révolutionnaire.

³³⁸ Nous avons déjà évoqué ce problème dans le chapitre précédent par le biais de la psychologie sociale analytique.

« Le sort du mouvement ouvrier allemand, entre le main de qui l'héritage de cette philosophie [l'idéalisme allemand] avait été déposé, est très incertain. »³³⁹

Ce sont les derniers sacrements qui lui sont administrés en 1937. Que ce soit par Marcuse :

« Mais que penser, si l'évolution annoncée par la théorie ne se produit pas, si les forces qui devaient provoquer les transformations sont repoussées et semblent être vaincues ? Ces constatations ne conduisent pas pour autant à infirmer la vérité de la théorie, elles la font au contraire apparaître sous un autre jour, éclairant de nouveaux aspects et de nouveaux éléments de son contenu. De nombreuses affirmations de la théorie voient leur importance relative modifiée. La transformation intervenue dans la fonction de la théorie à cause de la nouvelle situation renforce son caractère de « Théorie critique ». Sa critique s'adresse également à la dérobade devant les impératifs économiques et politiques en maint lieu où l'on se réclame d'elle. »³⁴⁰

Ou par Horkheimer :

« Si, dans ce processus de vérification, les individus et les groupes qui luttent en vue d'établir des conditions d'existence plus rationnelles devaient succomber et que la constitution sociale des hommes se développait à rebours – ce qu'une conception de l'histoire qui ne dégénère pas en fatalisme, doit formellement admettre comme quelque chose de concevable –, la confiance dans le futur (qui n'appartient assurément pas à la théorie comme ajout extérieur, ni comme une force productrice de concepts) serait alors annéantie ... Les défaites que peut subir une grande cause et qui contredisent l'espérance de sa prochaine victoire, reposent souvent sur des défauts qui n'atteignent pas le contenu théorique de la conception d'ensemble, quelle que soit l'ampleur de leurs conséquences.»³⁴¹

On relèvera que ces passages contiennent deux éléments particulièrement importants quant à notre problématique. Le premier réside dans la thèse selon laquelle les forces « concrètes », « pratiques » qui pouvaient porter la révolution, la classe ouvrière, sont vaincues. On ne peut, dès lors, plus compter sur elle. Le second, conséquence et « solution » du premier est que la théorie reste, malgré/à cause de l'absence de la (conscience de) classe, le point d'ancrage de toute attitude subversive. Elle se suffit à elle-même, et, surtout, elle s'estime suffisante pour les autres, du fait de l'auto-définition de son immédiateté politique, en tant qu'elle est pratique théorique.

Le primat, et même l'exclusivité de la Théorie critique comme facteur de subversion est alors établi, puisque, selon Horkheimer :

« Dans cette société, l'humanité n'a ni voix ni conscience, si ce n'est en l'espèce d'une théorie qui critique les puissances et les intérêts particuliers qui se donnent fallacieusement pour la collectivité. »³⁴²

Dès lors, la Théorie critique comme « forme la plus évoluée de la pensée à l'heure actuelle. »³⁴³, reste, dans cette optique, le dernier bastion des sujets en lutte contre la

³³⁹ Marcuse, H., « La lutte contre le libéralisme dans la conception totalitaire de l'Etat » (1934), op. cit., p. 102.

³⁴⁰ Marcuse, H., « La philosophie et la Théorie critique » (1937) op. cit., p. 157.

³⁴¹ Horkheimer, M., « Sur le problème de la vérité » (1935) in, TC, p. 195.

³⁴² Horkheimer, M., « Matérialisme et morale » (1933) in, TC, p. 93.

réification totale de la société. A ce moment là, le fondement social, le lien avec les intérêts de la classe dominée – aune à laquelle se juge la valeur de toute théorie selon les principes de Horkheimer lui-même, rappelons-le – réside plus que jamais dans la seule tête du théoricien critique. Nous pensons qu'il est ici essentiel de comprendre ce qu'implique cette « disparition » du prolétariat pour la Théorie critique. En effet, à partir de ce constat le statut de cette théorie devient quasiment « messianique ». Elle devient alors une sorte de protectrice des saintes écritures théoriques (dont elle est également productrice pour la plus grande partie) en attendant que revienne l'heure de la révolution:

« Jusqu'à ce que se produise le grand bouleversement historique, il se peut que la vérité doive être recherchée auprès de groupes numériquement faibles. L'histoire enseigne que de tels groupes, à peine reconnus même par l'opposition à l'ordre social, mis au ban de la société, peuvent, en raison de leur intelligence politique plus profonde, devenir au moment décisif le fer de lance de l'action »³⁴⁴

Une lettre de Horkheimer à Pollock (20 septembre 1937) semble confirmer l'hypothèse que l'Institut soit un de ces groupes :

« Those few to whom the truth has fled appear ridiculous, dogmatic persons speaking a bombastic language, as empty, completely without foundation. The solace that certain figures in the Old Testament experienced the same thing is all the less helpful given that the prophets' success was not overwhelming in the long run. The most unpleasant discovery to which materialism leads is that reason exists only as long as it is supported by a natural subject... The repercussions for the subject might lose the character of naturalness. Hence things never arrive at that famous identity from which idealism lives. Yet we must of course attempt to realize this identity as far as possible... »³⁴⁵

La tendance, que nous avons déjà relevée, et qui consiste à considérer que la position du théoricien est supérieure à celle des « praticiens » est renforcée ici par le constat d'une évolution historique menant à la perte du sujet *pratico-historique* qui ne devient, au mieux, qu'un objet ou un agent de la théorie. Alors que seul subsiste un sujet *pratico-théorique*, le « sujet qui adopte l'attitude critique ».³⁴⁶ Ce sujet est celui qui est capable, pour maintenir le cap de la Théorie critique – de la « vérité » – de s'opposer à la classe-même qu'il défend, parce que « la peur de l'isolement qui peut, à juste titre, à certaines phases de l'action, déterminer l'agir de l'homme politique, ne sied pas au philosophe. »³⁴⁷ Marcuse est encore plus claire à ce sujet : « La théorie maintiendra la vérité, même si la pratique révolutionnaire dévie de son droit chemin. La pratique suit la vérité et non l'inverse. »³⁴⁸ Cette évolution ne constitue pas une rupture dans la pensée de l'Institut, elle ne fait que confirmer la tendance, déjà à l'œuvre dans ses travaux et

³⁴³ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et Théorie critique » (1937) in, *TT et TC*, p. 69.

³⁴⁴ Ibid., p. 75 et 79.

³⁴⁵ Lettre de Horkheimer à Pollock du 20 septembre 1937, cité in Dubiel, H., *Theory and politics*, Cambridge, MIT Press, 1985, p. 52.

³⁴⁶ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et Théorie critique » (1937) in, *TT et TC*, p. 38.

³⁴⁷ Horkheimer, M., « La philosophie de la concentration absolue » (1938) in, *TC*, p. 326.

³⁴⁸ Marcuse, H., *Raison et révolution*, p. 371, cité in Assoun, P.-L., Raulet, G., *Marxisme et Théorie critique*, op. cit., p. 114.

qui consiste, à considérer la pratique théorique comme la seule pratique juste dans la nouvelle situation historique.

Une politique de l'attente

On peut ici situer un autre témoignage de l'impossibilité de constituer une politique à partir des considérations théoriques de l'Institut. On remarque, en effet, que la position de l'Institut, qu'on pourrait illustrer par l'attente du « grand bouleversement », revient à une attitude de retrait, retrait impliquant une « politique de l'attente ».³⁴⁹ M. Jimenez illustre très bien cette position :

« *L'œuvre entière de Horkheimer serait peut-être à considérer comme préparatoire à un projet politique qui ne se réalisera jamais et qui ne peut se réaliser ; car cette œuvre est réflexion sur les conditions qui rendent impossible la réalisation du politique... L'exhortation à la praxis – présente en un temps chez Horkheimer – est simultanément une exhortation à la patience, à une patience infinie : différer la praxis jusqu'à ce que les conditions de sa réalisation soient réunies.* »³⁵⁰

C'est bien de cela qu'il s'agit : attendre que les circonstances soient favorables, attendre que la révolution revienne à l'ordre du jour. Cette attente d'un « grand bouleversement » peut être qualifiée, selon nous, d'attente « apocalyptique », au sens où la définit D. Bensaïd :

« *Alors que l'attente apocalyptique encourage un « attentisme sacré », l'attente messianique dicte un « comportement actif, créateur, décisionnel.* »³⁵¹

Ici se joue une différence fondamentale entre deux postures. D'une part, l'attente messianique qui scruterait activement, dans l'analyse concrète de la situation concrète, les possibles à exploiter pour un renversement. Attentive à toutes les infractuosités du réel et consciente de l'antagonisme fondamental au principe même de la société capitaliste. D'autre part, une théorie qui a déjà tiré un trait sur la période dans laquelle elle vit, en attend une nouvelle, plus propice à sa pensée.

Que penser d'une telle attente ? Pour nous elle renvoie étrangement à une attente confiante du « sens de l'histoire », qui verrait se réaliser obligatoirement la société sans classe, comme l'imaginait Grünberg. Dans une telle conception, nul besoin de politique. Mais cette confiance dans le sens de l'histoire ne nous semble pas être compatible avec la Théorie critique.³⁵² En effet, la situation dépeinte par les Francfortois démontre plutôt une « confiance » inverse. Une confiance dans la réification totale du monde, qui ne peut dès lors être révolutionné que par un événement radicalement extérieur. La « retraite » est alors le fruit du constat d'une

³⁴⁹ Vincent, J.-M., *La Théorie critique de l'École de Francfort*, Paris, Anthropos, 1976, p. 88.

³⁵⁰ Jimenez, M., « Pouvoir et temporalité chez Max Horkheimer », *Archives de philosophie*, 49, 1986, p. 236.

³⁵¹ Bensaïd, D., *Le pari mélancolique*, Paris, Fayard, 1997, p. 268.

³⁵² La seule trace de ce type de croyance étant la phrase de Horkheimer disant que : « *la vérité ne finira pas moins par se faire jour.* » In « Théorie traditionnelle et Théorie critique » (1937) in, *TT et TC*, p. 91. Nous ne pensons néanmoins pas qu'une phrase puisse être extraite pour signifier la croyance en l'avènement inéluctable de la société sans classes.

impossibilité de la conscience de classe, mais il n'est pas l'abandon de la révolution. Cette attente est solidaire de la conception ontologique de la classe que nous avons déjà évoquée. Classe dont la conscience n'est pas conçue comme processus de subjectivation par l'expérience de la lutte, mais comme essence dont l'origine est philosophique et dont l'activation reste mystérieuse.

De cette distance qui confine à la rupture entre d'un côté l'impossibilité de la révolution qui ressort de l'analyse et, de l'autre, le maintien de la nécessité révolutionnaire, ne peut résulter que l'attente d'un événement unique, fondateur et miraculeux qui établirait un monde absolument autre. Marcuse est à cet égard symptomatique de cette tendance, comme l'écrit Vandenberghe :

« Le langage de Marcuse est souvent cataclysmique et apocalyptique – c'est le langage de l' « explosion », de la « destruction totale » et de l' « irruption » du Nouveau Monde, de ce monde orphique qui est, comme le monde messianique de Horkheimer et d'Adorno, le revers parfaitement spéculaire du monde existant. »³⁵³

Au-delà de cette interprétation, il semble que les Francfortois aient déserté leur époque, n'y voyant plus aucune issue possible.

III. La lutte idéologique comme pratique politique

Le fait que, selon les Francfortois, la pratique théorique soit, en elle-même, *praxis* politique ne nous éclaire pas encore sur la forme que prend cette pratique. Il convient alors de se pencher sur ce qu'est cette pratique. Où celle-ci se définit « négativement » en tant que critique de l'idéologie.

C'est en effet la critique de l'idéologie qui fournit à la Théorie critique son indispensable immanence et son insertion « politique ». Elle est en effet considérée, à juste titre selon nous, comme faisant partie de la lutte historique réelle.

Elle est censée démontrer la distance entre la réalité de la société bourgeoise et les concepts que la philosophie utilise pour la représenter. Elle consiste ainsi en une critique immanente à la philosophie bourgeoise, montrant que celle-ci est critiquable d'après les normes-mêmes qu'elle pose :

« En montrant la contradiction entre le principe dont se réclame la société bourgeoise et l'existence réelle de celle-ci, on éveille la conscience de ce qu'il y a de limité, d'insuffisant, dans la définition de la justice par la liberté et dans la définition purement négative qui est donnée de la liberté, et l'on définit la justice de façon positive en esquissant le plan d'une société organisée selon la Raison... C'est pourquoi la lutte pour un ordre meilleur a rompu, à l'heure actuelle, avec toute justification transcendante, et se réfère logiquement à une théorie matérialiste. »³⁵⁴

Ici se pose le caractère matérialiste de cette critique, puisqu'elle se base sur le constat concret de la misère et de l'aliénation. L'objectif de la critique de l'idéologie telle qu'elle est conçue par l'IfS est de pratiquer par rapport aux concepts de la philosophie classique de la même manière que Marx par rapport aux concepts de l'économie classique. Ainsi,

³⁵³ Vandenberghe, F., *Une histoire critique de la sociologie allemande*, (tome II), op. cit, p. 109.

³⁵⁴ Horkheimer, M., « Matérialisme et métaphysique »(1933) in, *TT et TC*, p. 109.

« L'économie matérialiste, en tant que totalité, est opposée au système de l'économie classique, et, cependant, certains concepts particuliers en sont repris. »³⁵⁵

Le rapport de l'Institut à la critique marxienne de l'économie politique est ainsi principalement un rapport d'ordre « méthodologique », dans le sens où Marx a fondé un matérialisme dialectique.

Horkheimer et Marcuse se focalisent donc quasi exclusivement sur la critique de la philosophie ou plutôt des philosophies. Mais cette critique n'est pas une sociologie qui se vouerait uniquement à repérer le caractère idéologique de toute philosophie.³⁵⁶ Elle est bien plutôt l'inverse, une critique dialectique à la recherche de la trace de « vérité » dans chaque philosophie, de ce qui est porteur d'émancipation. Ainsi, selon Marcuse, la philosophie bourgeoise :

« ... est vérité seulement dans la mesure où elle n'est pas la vérité de la réalité sociale. C'est parce qu'elle ne l'est pas, parce qu'elle transcende cette réalité, qu'elle peut être l'objet de la Théorie critique. La sociologie, en ne s'occupant que de déterminismes n'a rien à voir avec la vérité ; son activité, utile à maints égards, vient fausser le propos et le but de la Théorie critique. »³⁵⁷ Ainsi : « Le reflet de la vérité future dans la philosophie antérieure témoigne d'états de choses qui permettent de voir au-delà de cette situation anachronique. C'est pourquoi la Théorie critique reste liée à ces vérités. »³⁵⁸

Horkheimer souligne également l'héritage de la philosophie :

« La contemplation de la Raison par elle-même, qui représentait pour la philosophie ancienne le degré suprême de félicité, est devenue pour la pensée moderne l'idée matérialiste d'une société libre qui se détermine elle-même ; de l'idéalisme il y reste que les possibilités de l'homme ne se bornent pas à se fondre dans l'ordre établi et à accumuler puissance et profit. »³⁵⁹

C'est donc précisément par la démonstration de la tension entre les potentialités contenues dans le discours et la réalité qu'il décrit que le théoricien remplit, selon Horkheimer, son rôle d'« accélérateur » du changement social.³⁶⁰ Puisque son analyse n'apparaît :

« ... pas seulement comme une expression de la situation historique concrète, mais aussi et tout autant comme un facteur de stimulation et de changement à l'intérieur de celle-ci. » Ce qui est dû au fait que « ... la théorie qui vise une transformation globale de la société a pour première conséquence d'intensifier les luttes avec lesquelles elle est liée. »³⁶¹

Ainsi, la pratique théorique de l'Institut consisterait en la réactivation des idéaux des Lumières. Cet appel se justifie, selon les Francfortois, par le fait que ces idéaux sont menacés de disparaître avant même d'avoir été réalisés :

³⁵⁵ Horkheimer, M., « Sur le problème de la vérité », (1935) in, TC, p. 205.

³⁵⁶ Pratique dénoncée dans la critique de Mannheim par Horkheimer dans « Un nouveau concept d'idéologie ? » (1931) in, TC.

³⁵⁷ Marcuse, H., « La philosophie et la Théorie critique » (1935), op. cit., p. 166.

³⁵⁸ Ibid., p. 172.

³⁵⁹ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et Théorie critique » (1937) in, TT et TC, p. 87.

³⁶⁰ Selon Horkheimer, l'« affaire » du théoricien est « d'accélérer l'évolution vers une société libérée de l'injustice. » In « Théorie traditionnelle et Théorie critique » (1937) in, TT et TC, p. 55.

³⁶¹ Ibid., p. 48 et 52

« Ils [les puissants] sont prêts à jeter par-dessus bord tous les idéaux auxquels les pères de la révolution bourgeoise ont travaillé et pour lesquels il se sont battus, et de les écarter de l'éducation dès que les hommes deviennent assez évolués et critiques pour ne plus les utiliser mécaniquement afin de conserver les institutions mais dialectiquement, en vue de la réalisation d'un monde meilleur. Les besoins internes et externes du pouvoir ont pour propriété d'étouffer en maints endroits ou même d'éliminer sciemment tout ce qui dans la morale bourgeoise va dans le sens du progrès... On constate que le laps de temps que mit le monde bourgeois à produire la morale a été trop court pour pénétrer la chair et le sang de la collectivité. »³⁶²

Ces idéaux tendent, selon les Francfortois, à être remplacés par une idéologie « totale », produite uniquement par une nécessité de domination, conséquence du passage d'une phase libérale à une phase monopoliste du capitalisme :

« L'idée d'une harmonie intacte appartient en propre à la phase historique du libéralisme... la phase monopoliste persiste à nier les oppositions de classes, mais le combat que se livrent sur le marché mondial un petit nombre de groupes détenteurs de la puissance devient le leitmotiv de l'époque, à tel point que l'on voit apparaître au centre de la philosophie de l'histoire, à la place de cette idée de coexistence harmonieuse des individus, les notions de tragique, d'héroïsme et de destin. »³⁶³

Dans cette phase l'idéologie aurait donc perdu l'aspect dialectique de l'idéologie de la bourgeoisie libérale :

« A mesure que se rétrécit le cercle de ceux qui disposent vraiment de la puissance, on voit s'accroître la possibilité de fabriquer délibérément de l'idéologie, de développer une double vérité, réservant le savoir aux initiés et fournissant au peuple une interprétation corrigée de la réalité. »³⁶⁴

C'est pourquoi, pour les auteurs de l'IfS, la critique dialectique de la philosophie bourgeoise revêt un caractère « progressiste », ou tout du moins « conservatoire », en ce qu'il conserve des idéaux progressistes, menacés d'abolition par l'émergence du fascisme. C'est ce qu'illustre cette injonction de Horkheimer :

« Tandis que certains éléments isolés de la Théorie critique apparaissent, pris à contresens, dans la théorie et la pratique adverse, depuis la défaite de toutes les tentatives progressistes dans les pays avancés d'Europe, le désarroi s'est répandu parmi ses défenseurs eux-mêmes. En fait, le but historique qu'il faut maintenant poursuivre d'abord est le dépassement de tout ce qui, dans la situation actuelle, entrave l'évolution. »³⁶⁵

4.2.4. Emancipation et philosophie

A ce stade de notre réflexion, nous nous retrouvons donc avec le trio théorie, prolétariat et philosophie. La première dit la vérité sur l'intérêt du deuxième, lequel recèle l'universalité de la Raison. Alors que la troisième doit servir à maintenir le faible foyer de l'espoir de la réalisation du bouleversement de la société amenant une

³⁶² Horkheimer, M., « Matérialisme et morale » (1933) in, TC, p. 110.

³⁶³ Horkheimer, M., « Matérialisme et métaphysique » (1933) in, TT et TC, p. 97.

³⁶⁴ Horkheimer, M., « Théorie traditionnelle et Théorie critique » (1937) in, TT et TC, p. 73.

³⁶⁵ Horkheimer, M., « Appendice » (1937) in, TT et TC, p. 87-88.

organisation selon la Raison ; ceci aussi longtemps que le deuxième est pris dans les rêts de la fausse conscience, dont on ne sait pas comment il va sortir. On remarque, à l'occasion de cet enchaînement, que la pondération de la philosophie et du prolétariat tourne à l'avantage de la philosophie.

C'est ainsi que la conception de la critique de l'idéologie comme pratique théorique spécifique nous a permis de constater que les Francfortois, à l'inverse de Marx, continuent à penser en philosophes. C'est ce qui entraîne l'une des apories principales de l'Institut, en ce que la revendication de l'héritage de la philosophie classique allemande devient un point de repère fondateur pour la pensée révolutionnaire spécifique de l'*IfS*.

Quel est le statut de cet héritage ? la version de M. Abensour parle de « *faire danser les catégories réifiées du marxisme* »³⁶⁶, pour G. Raulet, il s'agit d'accueillir de nouveaux acteurs, puisque les anciens récitaient trop bien le scénario que la bourgeoisie leur avait fait apprendre. Ce qui est certain s'est qu'à vouloir hériter à tout prix la famille s'agrandit très vite et tout cela pose des problèmes d'(in)compatibilité d'humeur. Mais cela ne semble pas contrarier les Francfortois. P.-L. Assoun le confirme d'ailleurs lorsqu'il affirme :

« *La Théorie critique subsume Marx sous une norme ou légalité historique qui l'englobe, donc lui impose une compagnie étrangère, sans contradiction vécue.* »³⁶⁷

Mais le problème n'est pas seulement un problème de personne, c'est un problème de langage. Marx a explicitement congédié la philosophie, non seulement dans la significative *XI^{ème} thèse* sur Feuerbach, mais également dans ses œuvres du « règlement de compte ». Or, il ne s'agissait pas de congédier la philosophie en tant que telle, mais, bien plutôt, la manière philosophique de voir le monde. Il s'agissait, pour Marx, de fonder une nouvelle science qui intègre la philosophie. Or, il semble que les Francfortois reviennent sur ce choix. Comme le laisse entendre Horkheimer :

« *Outre l'héritage de l'idéalisme allemand la Théorie critique conserve celui de la philosophie toute entière.* »³⁶⁸

De cela, il ressort que la Théorie critique veut donc établir une critique dialectique de l'héritage de l'*Aufklärung*, procédant par une herméneutique des philosophies sociales antérieures. Cet héritage dialectique, mené conjointement à une critique des idéologies, vise à sauvegarder l'intention émancipatrice à la base des philosophies concernées. En effet, l'ambivalence des concepts développés par la philosophie classique, fait de l'idéalisme plus qu'une idéologie. Selon Marcuse :

« *Le débat entre la Théorie critique et la philosophie est directement concerné par le contenu de vérité des concepts et des problèmes philosophiques : il présuppose qu'ils contiennent réellement une part de vérité.* »³⁶⁹

De cette configuration surgit, selon nous, une question essentielle : Comment expliquer que la référence à Marx soit « non-contradictoire » avec les autres

³⁶⁶ Abensour, M., « La Théorie critique, une pensée de l'exil ? », *Archives de philosophie*, 45, 1982, 187.

³⁶⁷ Assoun, P.-L., Raulet, G., *Marxisme et Théorie critique*, op. cit., p. 92.

³⁶⁸ Horkheimer, M., « Appendice » (1937) in, *TT et TC*, p. 84.

³⁶⁹ Marcuse, H., « La philosophie et la Théorie critique » (1937), op., cit., p. 162.

références philosophiques dans les conceptions de l'IfS ? M. Abensour nous donne la réponse: Parce que les Francfortois abordent Marx « *comme un penseur de l'émancipation parmi d'autres.* »³⁷⁰

Or, Marx n'est précisément pas un penseur de l'émancipation parmi d'autres, ou pour être plus précis, la critique marxienne de l'économie politique fait de Marx un penseur de l'émancipation tout à fait particulier. En effet, pour lui, la base de la domination dans la société capitaliste se trouve dans l'exploitation, laquelle implique que cette société se structure fondamentalement de manière bipolaire.³⁷¹

Mais, nous l'avons vu, Marx peut également être considéré comme un penseur de l'émancipation (parmi d'autres) si l'on considère son œuvre antérieure à la critique de l'économie politique. Ainsi, de ce point de vue, le dialogue entre différentes philosophies, tel qu'il a lieu dans la théorie des Francfortois³⁷², peut très bien se réclamer ensuite de Marx, puisque lui-même avait joué Feuerbach contre Hegel pour sortir de la philosophie spéculative. A condition cependant d'en rester à un stade de la pensée marxienne antérieure à la critique de l'économie politique.

De ce point de vue l'idée de G. Raulet, qui fait de l'intervention des philosophes une conséquence de l'absence du prolétariat comme acteur nous semble tout à fait instructive, dans le sens où elle implique que le prolétariat peut, à un moment donné, dans une société capitaliste, ne plus être en lutte. Or, si tel peut être le cas avec une définition ontologique du prolétariat - tant que l'existence et l'essence ne coïncide pas, le principe actif de la classe ne se *réalise* pas - Un tel cas de figure est tout à fait impensable dans le cas de la critique marxienne de l'économie politique. Car, dans celle-ci, comme l'écrit D. Bensaïd :

« *Les classes n'existent pas comme des réalités séparables, mais seulement dans la dialectique de leur lutte. Elles ne disparaissent pas quand les formes les plus vives ou les plus conscientes de la lutte s'atténuent. Hétérogène et inégale, la conscience est inhérente au conflit qui commence avec la vente de la force de travail et la résistance à l'exploitation. Et qui ne cesse plus* »³⁷³

Nous sommes ainsi confortés dans notre hypothèse de départ sur le statut du prolétariat dans l'économie théorique de l'IfS. C'est ce statut ontologique qui lui garantit donc une essence, mais qui permet également de penser sa non-existence.

³⁷⁰ Abensour, M., « La Théorie critique : une pensée de l'exil ? », op. cit. p. 186.

³⁷¹ Cette définition ne doit pas faire croire à une bipolarisation totale et immédiate de toute la société. Les rapports d'exploitation sont fondamentaux mais la société, et ses différents « champs », s'articulent autour de cet antagonisme, au travers des *médiations*. A ce sujet nous renvoyons à nouveau au premier numéro de la revue *Contretemps*, op. cit. qui traite de ce problème de l'articulation des dominations spécifiques aux « champs » à l'exploitation.

³⁷² Sur ce point voir notamment : Ferry, Luc, et Renault, Alain, « Max Horkheimer et l'idéalisme allemand », *Archives de philosophie*, 45, 1982, reproduit dans Bernstein, Jay, *The Frankfurt School : critical assessments* (vol. II), London, Routledge, 1994 ; Raulet, Gérard, « L'évolution de Max Horkheimer vers le pessimisme ? », *Archives de Philosophie*, 49, 1986 ; Schmidt, Alfred, « L'œuvre jeunesse de Horkheimer et la naissance de la Théorie critique », *Archives de Philosophie*, 49, 1986, reproduit in Bernstein, Jay, *The Frankfurt School : Critical assessments*, vol. II, London, Routledge, 1994.

³⁷³ Bensaïd, Daniel, *Marx l'intempêtif*, op. cit., p. 140.

Au surplus, l'intermittence du prolétariat, implique la persistance de la philosophie, puisque le moment de sa réalisation a été manqué.³⁷⁴ Entre ces intermittences la philosophie serait chargée de conserver la tension entre la vérité et le concept s'instituant ainsi directement comme politique.

Dans ce cadre, la confrontation de la Théorie critique avec les différentes philosophies est une pratique théorique qui maintient le négatif. Bubner tire les conséquences de cette posture :

« *La Théorie critique a pour objet qu'aucune théorie ne puisse prétendre à la vérité, et elle est par conséquent logique avec elle-même en s'interdisant rigoureusement d'exprimer des énoncés philosophiques au sens traditionnel, et encore plus en pensant qu'elle ne se manifeste ses propres conceptions que dans d'autres objets, lorsqu'elle fait prendre conscience de leur fausseté... La négativité immanente à la réflexion en tant que telle n'est, purement pour soi, dans son uniformité et sa répétition continuelle, que l'ombre d'une praxis authentique.* »³⁷⁵

Ainsi le but visé ici semble être pour les Francfortois de faire rentrer la contradiction à l'intérieure de la Théorie critique, à l'intérieur de la *pensée*, au lieu de l'en faire « sortir » vers la lutte politique. Une telle conception nous paraît, d'ailleurs refléter une certaine parenté avec cette phrase de Hegel :

« *Mais la vie de l'esprit n'est pas la vie qui s'effraie devant la mort et se garde pure de la dévastation ; c'est la vie qui supporte la dévastation et se maintient en elle. L'esprit ne conquiert sa vérité qu'en se trouvant lui-même dans l'absolu déchirement... L'esprit n'est cette puissance que lorsqu'il considère face à face le négatif et séjourne en lui. Ce séjour c'est la magie qui le transforme en être.* »³⁷⁶

4.2.5. Critique de la science et science critique

Selon nous, cette situation de négation abstraite s'explique principalement par le fait que la Théorie critique se réfère à la critique marxienne de l'économie politique uniquement comme méthode dialectique matérialiste. Comme « *modèle de critique* ». ³⁷⁷

En effet, Horkheimer pense que la différence entre la théorie traditionnelle et la Théorie critique est représentée par la différenciation, établie par Marx, entre la recherche (*Forschung*) et l'exposition (*Darstellung*) :

« *Les sciences particulières ne nous livrent que les éléments nécessaires pour la construction théorique du cours historique ; et ces éléments ne demeurent pas dans l'exposition ce qu'ils étaient dans les sciences particulières ; ils reçoivent au contraire de nouvelles fonctions de signification dont il n'était pas question auparavant. Il faut donc concevoir toute pensée réelle comme une critique insistante des déterminations abstraites.* »³⁷⁸

³⁷⁴ C'est ce que dira Adorno dans *Dialectique négative*.

³⁷⁵ Bubner, R., op. cit., p. 396-397.

³⁷⁶ Hegel, F., *Phénoménologie*, pp. 29-30, cité in Lefebvre, H., *Métaphilosophie*, Paris, Syllepse, 2001, p. 43.

³⁷⁷ Gangl, M., « Le programme interdisciplinaire de l'Institut de recherches sociales sous la direction de Max Horkheimer », *Archives de philosophie*, 49, 1986, p. 220.

³⁷⁸ Horkheimer, M., « A propos de la querelle du rationalisme dans la philosophie contemporaine » (1934) in, *TC*, p. 139.

Cette différence se joue, selon lui, par l'apport de la philosophie à l'économie politique que fait Marx :

« A la différence de la science des spécialistes modernes, la Théorie critique de la société a conservé son caractère philosophique, même en tant que critique de l'économie politique ; son contenu propre est l'inversion des concepts qui règnent actuellement sur l'économie. »³⁷⁹

La connaissance de la totalité sociale est donc possible, pour Horkheimer, par une intégration des sciences spécialisées dans une perspective philosophique d'ensemble. L'un des problèmes fondamentaux de la conception de Horkheimer réside dans la relation entre *Forschung* et *Darstellung*. Chez lui, cette conception implique une articulation des sciences particulières par la philosophie, mais cette articulation ne touche pas à la *Forschung* même, elle se contente de réarticuler ses résultats pour les intégrer sous le concept de totalité, ce qui permet, selon Horkheimer d'arriver à une synthèse. C'est ici une différence fondamentale par rapport à la critique marxienne de l'économie politique qui repense de fond en comble la *Forschung* même.

Horkheimer ne parvient ainsi, par cette réflexion, qu'à une critique de la science, qui ne fait que de reprendre de manière « non problématique » les résultats des sciences spécialisées. G. Therborn illustre bien les apories d'une telle critique :

« This radical philosophical critique has a paradoxical result. Since it is philosophical it does not intervene in scientific discourse, it cannot create any new scientific concepts. It certainly transcends bourgeois economics, but it leaves its system of concepts intact. Critical theory sees bourgeois economics as historical, but not as incorrect or unscientific. »³⁸⁰

On le remarque d'ailleurs dans les considérations de Horkheimer à propos du *Capital* :

« Dans le *Capital*, Marx introduit avec leurs déterminations exactes les concepts fondamentaux de l'économie anglaise classique : valeur d'échange, prix, temps de travail, etc. Il reprend toutes les définitions qui, à l'époque, étaient à la pointe de l'expérience scientifique. Mais au cours de l'exposition, ces catégories reçoivent de nouvelles fonctions ; elles contribuent à forger une totalité théorique dont le caractère théorique contredit les intuitions statiques à l'intérieur desquelles elles sont nées et par-dessus tout leur application isolée et non critique. »³⁸¹

Ainsi, il semble ne pas relever que Marx ne fait pas que reprendre les concepts de l'économie classique mais que son œuvre crée précisément d'autres concepts pour dépasser le point de vue de cette économie classique. Le terme de « critique de l'économie politique » revêt plusieurs sens. Or, Horkheimer semble n'en avoir retenu qu'un. En effet, cette critique est à la fois une critique portant sur la réalité économique, une critique adoptant le point de vue de l'économie politique et une

³⁷⁹ Horkheimer, M., « Appendice » (1937) in, *TT et TC*, p. 85.

³⁸⁰ Therborn, G., « The Frankfurt School », *New Left Review*, 63, 1970, Reproduit in Bernstein, J., op. cit. p. 66.

³⁸¹ Horkheimer, M., « Sur le problème de la vérité » (1935) in, *TC*, p. 205.

critique portant sur le discours de l'économie politique. E. Renault rappelle d'ailleurs que :

« *Marx a toujours refusé que l'on réduise Le Capital à une critique philosophique de cette discipline... opérant le passage de la philosophie à la science, la critique de l'économie politique est le résultat de la critique de la philosophie.* »³⁸²

Pour n'avoir pas saisi cette pluralité de sens, Horkheimer, et les autres membres de l'Institut, semblent avoir négligé l'importance de la théorie marxienne de la plus-value. Aussi étonnant qu'il puisse paraître de prime abord, ce constat permettrait d'expliquer leur conception ontologique du prolétariat. Car c'est en effet cette théorie de la plus-value qui constitue le fondement d'une conception *relationnelle* et historique de la classe. D. Bensaïd l'écrit d'ailleurs :

« *La critique de l'économie politique élabore la figure concrète du prolétariat (en tant que marchandise force de travail) dans son rapport d'ensemble au capital.* »³⁸³

Cette conception place le prolétariat au principe même de la société capitaliste. Il est, en effet, la « condition de possibilité » du capital, en ce que ce dernier est produit par appropriation du surtravail pour l'extorsion de la plus-value. Dans une telle configuration le prolétariat ne peut plus quitter la scène de la lutte puisque « *la centralité du conflit de classe ne résulte pas pour Marx d'une description phénoménale des antagonismes. Inhérente aux rapports de production et d'échange, elle exprime la structure même du mode de production articulée avec d'autres formes de conflictualité.* »³⁸⁴

C'est donc également un non-sens par rapport à la critique marxienne de l'économie politique que de parler de « *la disparition de la classe ouvrière telle qu'elle avait été définie par Marx* »³⁸⁵, puisque celle-ci n'est pas définie mais déterminée, comme nous l'avons vu. Répétons le, chez Marx, la disparition du prolétariat ne peut avoir lieu qu'avec la disparition du capitalisme et inversement.

Ainsi, faute d'avoir remarqué ou admis que la critique marxienne de l'économie politique était, plus qu'une critique de la science, une « science » critique, les Francfortois étaient condamnés à rester du côté de la négation abstraite. Or cette négation abstraite interdit précisément toute intervention « positive » par une *praxis* politique.

4.3. La conception de l'histoire

Après avoir analysé les conceptions de psychologie sociale analytique et le rôle de la philosophie dans les théories de l'*IfS*, nous voudrions nous arrêter quelques instants sur un problème central dans la perspective d'une référence aux idées marxiennes et révolutionnaires : la lecture de l'évolution historique que faisaient les Francfortois.

³⁸² Renault, E., *Marx et l'Idée de critique*, Paris, PUF, 1995, p. 80.

³⁸³ Bensaïd, D., *Marx l'intempestif*, op. cit., p. 220.

³⁸⁴ *Ibid.* p. 164.

³⁸⁵ Argument avancé par G. Raullet pour expliquer les conditions dans lesquelles s'est développé la théorie de l'Institut. (« A quoi peut bien servir Schopenhauer », op. cit., p. 218)

Cette question nous paraît centrale en ce qu'elle est révélatrice de la conception qu'ont les Francfortois de la *possibilité* révolutionnaire, de ce qui fonde la possibilité d'un dépassement du capitalisme. Ils semblent en effet ne pas construire – au contraire de ce que fait Marx – d'analyse qui permettrait de penser la possibilité de la crise comme une possibilité inhérente au capitalisme. Nous pensons que leur conception de la crise en tant qu'ouverture du champ de possibles s'arrête au regard « nostalgique » porté sur la révolution avortée de 1919, qui semble avoir été la dernière possibilité concrète de faire la révolution.³⁸⁶

Afin de mieux comprendre ce problème et ces conséquences sur la conception d'une *praxis* politique, notre attention se portera particulièrement sur leur appréciation de l'émergence du fascisme comme forme politique signifiant le passage du capitalisme libéral au capitalisme de monopole. Notre but n'est pas d'entrer dans un débat – débat outrepassant d'ailleurs largement nos compétences – sur la question du capitalisme de monopole, mais de montrer en quoi la conception qu'en a l'*IfS*, confirme l'absence, dans sa théorie de l'*IfS*, de la crise comme ouverture d'une possibilité révolutionnaire.

Nous devons tout d'abord différencier deux conceptions de la *possibilité* du dépassement du mode production capitaliste, afin de confronter la théorie de l'*IfS* avec ces deux acceptions.

I. La possibilité « générale »

La notion de *possibilité* peut, selon nous, prendre plusieurs sens dans une « théorie de la révolution », lorsque l'on la relie au mode de production capitaliste. Le premier de ces sens, que nous appelons *général*, établit la possibilité de l'émergence d'une société sans classe du seul fait du développement des forces productives sous le capitalisme. Cette possibilité existe parce que la capacité de production est telle qu'elle permet objectivement, à un moment donné, de satisfaire l'ensemble des besoins sociaux, sans pour autant que les rapports de production capitalistes soient obligatoirement maintenus. C'est ce premier sens que l'on trouve chez les Francfortois.³⁸⁷ En effet, la possibilité d'établir une société « conforme à la Raison » existe, pour eux, en raison du stade atteint dans le développement des forces productives qu'a permis le capitalisme. Que ce soit pour Horkheimer :

« L'humanité s'est tellement enrichie durant la période bourgeoise, elle dispose d'une telle quantité d'énergie auxiliaire et naturelle qu'elle serait capable de vivre unie avec des fins respectables... Le cours de notre existence n'a aucun rapport avec les possibilités que nous avons en nous, notre rôle dans la société contemporaine n'a généralement rien à voir avec ce que nous pourrions réaliser dans une société qui serait rationnelle. »³⁸⁸

³⁸⁶ Quand bien même Horkheimer et Pollock, qui étaient tous deux à Munich en 1919, ne participèrent pas aux soulèvements révolutionnaires. Voir Jay, M., *L'imagination dialectique*, op. cit., p. 30.

³⁸⁷ Cette conception existe aussi, bien entendu, chez Marx.

³⁸⁸ Horkheimer, M., « Matérialisme et morale » in, *TC*, p. 103.

Ou chez Marcuse :

« Une situation historique a surgi, où la réalisation de la raison n'est plus nécessairement limitée à la pensée et au vouloir purs. »³⁸⁹

Tous deux insistent, en effet, sur les progrès réalisés sous le mode de production capitaliste.

Or, il nous apparaît que la conception de la *possibilité* chez les Francfortois se borne à ce premier stade. En d'autres termes, il nous semble que la « possibilité » soit, dans leur élaboration théorique, constamment existante au sens *général*, et seulement en ce sens. Ce qui signifie que, à chaque instant sont réunies les conditions objectives du passage à une société sans classes. Ce qui, politiquement, implique que le processus révolutionnaire se joue uniquement sur le facteur subjectif. Cette considération ne va pas à l'encontre de la « pratique théorique » spécifique des francfortois, celle-ci consistant avant tout, par une critique de l'idéologie, à réactiver le « facteur subjectif ». Cependant, si l'on se réfère à la situation de blocage de la conscience prolétarienne telle que l'Institut l'analyse, cela démontre également l'impossibilité de la praxis politique et, surtout l'impossibilité, de la révolution.

II. La possibilité par la crise

Le second sens de la notion de *possibilité* qui nous intéresse est celui qui définit la crise comme étant la manifestation d'une possibilité révolutionnaire. Cette seconde acception est, en quelque sorte, le pendant de la conception immanente du conflit de classes comme résultat logique du conflit capital/travail et de l'extraction de la plus-value. Dans ce second sens, la possibilité de la crise est immanente au mode de production capitaliste par la séparation entre achat et vente ; la scission entre valeur d'usage et valeur d'échange. L'origine de cette *possibilité* se trouve alors au niveau de la séparation existant entre l'extraction de la plus-value dans la sphère de la production et sa réalisation sous la forme de profit dans la circulation qui à son tour doit permettre la reproduction élargie du capital. Les contradictions du mode de production capitaliste, dans cette interprétation, impliquent en effet que, périodiquement, la plus-value ne puisse pas se réaliser, parce que la marchandise ne trouve pas de débouché sur le marché. M. Vadée décrit bien la résultante de l'ensemble du problème :

« Ainsi s'opposent le moyen employé par le capital et son but. Son but est de reproduire et de mettre en valeur la valeur existante. Son moyen, c'est la multiplication des forces productives, multipliant par là même les quantités produites. Comme il ne tient pas compte des capacités de consommation, le but et le moyen finissent par s'opposer, car la capacité de consommation est limitée par les rapports sociaux. Les forces productives entrent en contradiction avec les rapports sociaux. Les crises économiques divisent les classes à l'intérieur d'elles-mêmes ; elles se traduisent en conflits sociaux et débouchent sur les révolutions et les restaurations politiques. »³⁹⁰

³⁸⁹ Marcuse, H., « La philosophie et la théorie critique », op. cit., p. 156

³⁹⁰ Vadée, M., *Marx, penseur du possible*, op. cit. p. 442.

L'issue *politique* de ces crises n'est pas ici automatiquement déterminée, elle est fonction des forces sociales en lutte. Ceci aussi bien en « amont » de la crise, puisqu'une lutte pour un meilleur salaire, par exemple, détermine la manière dont se reproduit le capital et influe ainsi sur les crises ; qu'en aval, par la capacité ou non du mouvement révolutionnaire de saisir l'opportunité de la crise qui se présente de manière répétée.³⁹¹ Ainsi la crise à la fois présuppose et provoque la lutte.

Or, l'importance de cette notion-ci de *possibilité*, dont l'*IfS* ne semble pas tenir compte, réside essentiellement dans l'application « pratique » qu'on lui donne. Elle implique en effet que :

« *les rapports d'échange et de production sont « autant de mines » susceptibles de faire exploser la société bourgeoise. S'il n'y a pas de fin fixée par une providence laïcisée, l'éclosion des possibles est inscrite dans la nature même de l'explosif.* »³⁹²

En ce sens la crise est ouverture du champ des possibles, elle est susceptible de briser, par une logique immanente, le développement linéaire, « quantitatif » du capitalisme.

III. La crise comme progression vers la fermeture

Nous l'avons dit, une telle conception de la crise ne semble pas vraiment faire partie de la Théorie critique. Son analyse de l'évolution de la structure du système capitaliste dans les années 1930, en rapport avec l'analyse du fascisme, nous semble révélatrice à cet égard.

Chez Pollock – chargé, dans la division du travail scientifique de l'*IfS*, du domaine de l'économie politique – le « nouvel ordre » issu de la mutation du capitalisme libéral au capitalisme de monopole reçoit le nom de « capitalisme d'Etat ».³⁹³ Selon lui, cette nouvelle forme d'organisation de la société représente la réponse adéquate aux problèmes générés par le capitalisme de monopole. Ce « capitalisme d'Etat » peut être soit « démocratique », soit « totalitaire ». Mais, la thèse de Pollock part d'un exemple concret, celui de l'Allemagne, soit celui d'un

³⁹¹ Comme le dit Marx : « *Ce sont également ces conditions de vie, que trouvent prêtes les diverses générations qui déterminent si la secousse révolutionnaire, qui se reproduit périodiquement dans l'histoire, sera assez forte pour renverser les bases de tout ce qui existe ; les éléments matériels d'un bouleversement total sont, d'une part, les forces productives existantes et, d'autre part, la formation d'une masse révolutionnaire qui fasse la révolution, non seulement contre des conditions particulières de la société passée, mais contre la « production de la vie » antérieure elle-même, contre l'« ensemble de l'activité » qui en est le fondement ; si ces conditions n'existent pas, il est tout à fait indifférent, pour le développement de la pratique, que l'idée de ce bouleversement ait déjà été exprimée mille fois... comme le prouve l'histoire du communisme.* » In Marx, K., *L'idéologie allemande*, Paris, Editions Sociales, 1976, p. 39.

³⁹² Bensaïd, D., *La discordance des temps*, Paris, Passion 1997, p. 45.

³⁹³ Cette théorie, élaborée par F. Pollock au début des années 1930 dans « *Die Gegenwärtige Lage der Kapitalismus und die Aussichten einer Planwirtschaftlichen Neuordnung* », *ZfS*, 1932 ; ainsi que « *Bemerkungen zur Wirtschaftskrise* », *ZfS*, 1933, est exposée de manière systématique ses articles de 1941 : « *State capitalism : Its possibilities and limitations* », *SPSS*, 1941, et « *Is National-Socialism a new order ?* », *SPSS*, 1941. Pollock n'est ni le premier ni le seul à avoir développé la notion de capitalisme d'Etat, Hilferding par exemple, avait développé sa thèse du capitalisme organisé dès 1927.

« capitalisme d'Etat autoritaire » ; la variante « démocratique » ne fonctionnant que comme idéal-type. Ce qui implique que, comme l'écrit Slater :

« *The most frightening thing about Pollock's theory was the very fact that fascism was explained in terms of a general trend in capitalism.* »³⁹⁴

Pour Pollock, ce « capitalisme d'Etat » représente ainsi la solution des contradictions du capitalisme, par le biais, notamment, de l'introduction de la planification.³⁹⁵ Cette thèse postule donc un principe de continuité entre le capitalisme libéral, le capitalisme de monopole et le fascisme ; l'Etat autoritaire étant alors présenté comme la forme politique adéquate au capitalisme de monopole. C'est d'ailleurs cette thèse de la continuité qui ressort de son appropriation par Marcuse :

« *Les bases économiques de cette évolution de la théorie libérale jusqu'à la théorie totalitaire seront supposées connues : pour l'essentiel, elles se situent dans la ligne du passage conduisant la société capitaliste du capital commercial et industriel fondé sur la libre concurrence des entrepreneurs individuels indépendants, au capitalisme des monopoles, dans lequel la transformation des rapports de production (et en particulier les grandes « unités » constituées par les cartels, trusts, etc.) appellent une forte autorité étatique mobilisant tous les pouvoirs. La théorie économique exprime clairement et ouvertement pourquoi le libéralisme devient alors l'ennemi numéro un de la théorie de la société... Le passage de l'Etat libéral à l'Etat autoritaire total s'effectue dans le cadre même du système social. On peut dire à propos de cette unicité de la base économique que c'est le libéralisme lui-même qui engendre l'Etat autoritaire total, lequel apparaît comme du libéralisme à un stade de développement plus avancé. L'Etat autoritaire total apporte au stade monopoliste du capitalisme une organisation et une théorie de la société adéquate.* »³⁹⁶

Horkheimer manifeste d'ailleurs la même opinion :

« *Le fascisme ne s'oppose pas à la société bourgeoise mais constitue dans des conditions économiques déterminées, sa forme conséquente. En raison des lois qui habitent son propre système, le capital ne peut plus, dans la période contemporaine, employer des fractions de plus en plus importantes de la population afin de satisfaire les besoins vitaux. Il prend le caractère de cliques oligarchiques qui se proposent un nouveau partage du monde afin de le piller avec des moyens modernes. Telle est l'orientation du développement européen... Le groupe qui possède un bon appareil de production et de répression, et qui par conséquent tend à une organisation militaire et sociale rigide, devient de plus en plus indépendant de l'argent, ou plutôt le force en définitive à se mettre à son service, où qu'il se présente... Avec l'indépendance apparente du parlement disparaît l'indépendance apparente du pouvoir de l'argent. Il ressort alors que les classes qui disposent des moyens de production matérielle, la bureaucratie industrielle et politique, deviennent expressément déterminantes. La concurrence n'a jamais fonctionné que comme moment médiateur. Maintenant elle régresse dans les Etats.* »³⁹⁷

³⁹⁴ Slater, P., *op. cit.*, p. 21.

³⁹⁵ A la page 445 de son article « Is National Socialism a new order », Pollock explique la forme de la planification du capitalisme dans l'Etat autoritaire.

³⁹⁶ Marcuse, H., « La lutte contre le libéralisme dans la conception totalitaire de l'Etat » (1934) in, *Culture et société*, *op. cit.*, p. 78. (nous soulignons)

³⁹⁷ Horkheimer, M., « Montaigne et la fonction du scepticisme » (1938) in, TC, p. 298-299.

Il explique même clairement que l'évolution économique allait provoquer partout la même adaptation de la structure politique :

« Les oppositions nationales entre les grandes puissances industrielles de l'Europe s'effacent derrière la nécessité d'une réorganisation politique. Que ce soit subrepticement ou au moyen de décrets administratifs bien affichés, le monde, en politique intérieure comme en politique extérieure, se rapproche de la dictature comme de la forme de gouvernement qui correspond le mieux au monopole. La bourgeoisie doit s'y faire, comme elle dut se faire avant la guerre aux procédés techniques plus avancés... En vertu de ses propres lois économiques, la forme sociale dominante a atteint le stade où les hommes perdent complètement cette liberté abstraite et contingente qu'ils possédaient en régime libéral. »³⁹⁸

IV. Conséquences de l'absence de crise pour la praxis politique

Quels sont les renseignements que nous pouvons tirer d'une telle analyse quant à notre problématique ?

Tout d'abord, le fait qu'à une forme de base économique corresponde presque fatalement, pour nos auteurs, une forme de structure étatique nous semble être une considération quelque peu mécaniste.

Plus important, cette analyse nous semble confirmer ce que nous disions quant à l'absence d'une conception de la crise comme vecteur « récurrent » de possibilité révolutionnaire chez les Francfortois. Comme nous venons de le voir, tout le processus amenant de 1919 à l'Etat autoritaire est pensé, chez eux, comme une continuité. Les crises de 1929 et 1931 ne sont pas même évoquées comme motif explicatif. En un mot : La prise de pouvoir des nationaux-socialistes n'est pas présentée ici comme le fruit d'une lutte qui aurait pu évoluer différemment. Horkheimer illustre bien cela lorsqu'il écrit :

« L'horreur extrême a encore aujourd'hui son origine, non en 1933, mais en 1919, dans l'exécution de travailleurs et d'intellectuels par les complices féodaux de la première république. »³⁹⁹

De possibilités induites par les crises, il n'est pas question ici. Or, à cette explication de la continuité s'oppose une explication qui prend en compte des ruptures, des crises cycliques entraînant des possibilités de révolution, qui, pour ne pas avoir été actualisées n'en demeureraient pas moins réelles. L'analyse du fascisme que fait Trotsky nous paraît significative d'un tel point de vue, en ce qu'elle montre que, comme l'écrit E. Mandel :

« La victoire du fascisme traduit l'incapacité du mouvement ouvrier à résoudre la crise du capitalisme de la maturité conformément à ses propres intérêts et objectifs. En fait, une telle crise ne fait, en général, que donner au mouvement ouvrier une chance de s'imposer. Ce n'est que lorsqu'il a laissé échapper cette chance et que la classe est séduite, divisée et démoralisée, que le conflit peut conduire au triomphe du fascisme. »⁴⁰⁰

³⁹⁸ Ibid., p 292.

³⁹⁹ Horkheimer, M., « La philosophie de la concentration absolue » (1938) in, TC, p. 322.

⁴⁰⁰ Mandel, E., « Préface » à Trotsky, L., *Comment vaincre le fascisme*, Paris, Passion, 1993.

Une telle analyse implique deux conséquences. L'une est prospective : la crise est inhérente au capitalisme, mais la forme de sa résolution n'est pas certaine, elle dépend de la lutte. L'autre est rétrospective, elle ouvre à l'examen des erreurs stratégiques qui n'ont pas permis de mettre à profit la crise, à une connaissance approfondie permettant peut-être, de réussir lorsque l'occasion, qu'il faut attendre tout en la provoquant, se représentera.

Au contraire la thèse du capitalisme d'Etat autoritaire, telle qu'elle est présentée par Horkheimer et Marcuse révèle une double absence de la crise. D'abord, absence de l'importance de la crise dans l'émergence du nazisme.⁴⁰¹ Puis, absence « projetée » de la crise dans le « nouvel ordre », puisque celui-ci semble avoir résolu les contradictions du capitalisme monopoliste.

Alors que les crises, chez Marx, offraient l'immanence de l'opportunité d'un processus subversif, sa possibilité concrète, il ne reste plus aux Francfortois que la possibilité générale du développement des forces productives pour fonder leur *praxis*, la révolution perd ainsi, à nouveau, une de ses composantes immanentes. Car la *possibilité* qu'il leur « reste », en tant qu'elle est une *possibilité générale* basée sur un simple développement, ne recèle pas l'explosivité inhérente à la scission fondant la possibilité de la crise. Or, comme le dit Marx :

*« Si, dans la société telle qu'elle est, nous ne trouvions pas masquée les conditions matérielles de production d'une société sans classe et les rapports d'échange qui leur correspondent, toutes les tentatives de les faire exploser ne seraient que donquichottisme. »*⁴⁰²

5. Synthèse

En guise de synthèse de cette seconde partie, nous voudrions tout d'abord mettre en évidence le fait que la difficulté, voire même l'impossibilité, de tirer une réflexion politique des écrits de Horkheimer vient en grande partie de leur caractère totalement abstrait et souvent contradictoire. Nous en donnons pour preuve les passages suivants qui sont tirés du même article et se suivent à deux pages d'intervalle :

Dans le premier passage, la possibilité d'une révolution est clairement énoncée, la conjoncture semble même extrêmement favorable :

« A l'heure actuelle également, la connaissance atteint une importance historique plus grande que dans les siècles de stabilité. L'idéologie du progrès qui avait facilité l'adaptation de la moyenne bourgeoisie et des classes laborieuses supérieures à leur situation, se désagrège dans la crise économique et menace d'ouvrir la voie à une connaissance plus profonde des processus sociaux. Contre la propagation d'une telle connaissance, dont l'effet aujourd'hui

⁴⁰¹ En écrivant cela nous ne pensons pas que les Francfortois aient ignoré la crise du début des années 1930, mais qu'ils ont ignoré son caractère potentiellement subversif.

⁴⁰² Marx, K., *Théories sur la plus-value*, II, p. 95, cité in Bensaïd, D., *La discordance des temps*, op. cit., p. 45.

serait imprévisible, est intervenue l'apologie philosophique de vieux préjugés et de superstitions primitives »⁴⁰³

Alors que, dans la seconde, la situation apparaît comme étant totalement stabilisée, la praxis révolutionnaire étant alors bloquée :

*« Il semble qu'aujourd'hui les efforts des groupes sociaux progressistes en vue de réaliser une société plus rationnelle soient réduits au silence pour un bon moment. Les formes de la vie sociale sont déjà largement adaptées aux besoins de l'économie du capitalisme avancé. C'est pourquoi aussi cette survivance aigrie de la philosophie de la vie n'est plus caractéristique de la mentalité qui se développe actuellement. »*⁴⁰⁴

Horkheimer semble osciller entre une conception totalisante de la réification, basée sur ces analyses « concrètes », informées par ce que Vandenberghe a désigné comme un « wébéro-marxisme », et un renversement social complet et immédiat. Cette manière d'appréhender les choses ne nous semble être que superficiellement dialectique. La dialectique étant en effet introduite du dehors, par pur volontarisme du théoricien intervenant non pas dans la réalité afin de maintenir la lutte mais dans sa théorie même, qui, sans cela, annonce la réification totale.

D'autre part, nous voudrions mettre le doigt sur un point, selon nous, fondamental, concernant la problématique que nous abordons. Nous pensons, en effet, qu'il semble être possible d'expliquer quasiment toutes les apories de la pensée des Francfortois que nous avons relevées, sur la base d'une mauvaise ou incomplète compréhension, de leur part, de la théorie de la valeur. J.-M. Vincent relève d'ailleurs ce trait de leur conceptualisation :

*« ... leur attachement à la théorie de la valeur comme fondement de l'analyse de la société contemporaine ressortit plus de la pétition de principe que de la réflexion. »*⁴⁰⁵

Ainsi, si nous reprenons les trois thèmes que nous avons évoqués, nous pouvons réinterpréter les apories que nous avons repérées sous cet angle.

Pour donner une perspective générale, nous pouvons indiquer que : Tout d'abord, l'ontologie du prolétariat n'est plus « nécessaire » pour exprimer son être dès lors que la loi de la valeur le constitue comme rapport. Ensuite, L'intervention de la raison et de la philosophie comme fondement révolutionnaire ne sont plus nécessaires non plus dès lors que l'antagonisme est immanent. Finalement, la crise, avec la loi de la valeur, et la scission entre valeur d'usage valeur d'échange, est « consubstantielle » au mode de production.

Ces quelques mots ne sont qu'une esquisse, mais ils donnent peut-être une piste pour une réinterprétation d'ensemble de la théorie des Francfortois, par rapport à leur référence récurrente à la critique de l'économie politique.

⁴⁰³ Horkheimer, M., « A propos de la querelle du rationalisme dans la philosophie contemporaine » (1935) in, *TC*, p. 131.

⁴⁰⁴ Ibid. p. 133.

⁴⁰⁵ Vincent, J.-M., *La Théorie critique de l'Ecole de Francfort*, op. cit., p. 89. Le même auteur, dans un autre ouvrage, relève que : « Ni Horkheimer, ni surtout Adorno, n'ont une théorie ricardienne de la valeur. » In, *Un autre Marx après les marxismes*, Lausanne, Page 2, 2001, p. 25.

Conclusion

Nous voici donc arrivé au terme de ce parcours durant lequel nous avons posé à l'*IfS* et à ses membres la question de la relation à la *praxis* politique révolutionnaire. La première question que l'on se pose alors est de savoir si notre hypothèse s'est confirmée ou infirmée durant ce parcours.

Reprenons le fil de notre argumentation afin de le savoir.

Nous avons tout d'abord présenté la fondation d'un Institut par des personnes qui n'étaient manifestement pas des « révolutionnaires ». Nous avons également démontré en quoi est-ce que l'intégration de l'Institut dans le champ académique officiel pouvait être fonctionnelle, à la fois dans l'offensive menée contre les mandarins universitaires, et pour l'intégration du marxisme comme une « méthode » parmi d'autres pour *interpréter* le monde, le vidant ainsi en partie de sa force de subversion.

Ensuite nous avons croisé la route du premier directeur de cet Institut, Carl Grünberg. Il était économiste et se revendiquait du marxisme, mais d'un marxisme interprété comme une théorie économique au sens strict, tendant à prouver l'avènement du socialisme par un développement linéaire du mode de production capitaliste. Il revendiquait également pour ce marxisme une place à côté des sciences bourgeoises à l'Université, et refusait toute affiliation partisane au marxisme qu'il prônait. Partant d'une telle position, il nous semble bien difficile de penser une *praxis* politique révolutionnaire.

Nous sommes ensuite passés à la seconde période, qui s'est avérée beaucoup plus délicate à traiter. En effet, à la différence de celui de Grünberg, le discours de la « deuxième génération » des Francfortois, laissait voir une revendication marxiste et révolutionnaire. Nous n'avons donc pas pu, comme pour l'ancien directeur, établir directement l'incapacité à penser le politique de la « deuxième génération ». Il nous a donc fallu nous confronter à leurs écrits pour en déceler les apories *politiques*, nous avons été parfois contraints de construire, à partir de leurs productions, des « simulations » de *praxis*. Mais nous sommes quasiment toujours arrivés à la même constatation de l'impossibilité de penser le politique à partir de leurs positions théoriques. Chaque solution que nous entrevoyions s'est avérée : soit bloquée par une réification endémique des rapports sociaux, une « réification métathéorique du champ des possibles » comme l'a dit Vandenberghe⁴⁰⁶ ; soit une libération qui était d'abord une aliénation, et non une auto-émancipation ; soit le fruit d'une émancipation basée sur une instance totalement transcendante.

Partant de ces constats nous pensons pouvoir affirmer que l'*IfS*, que ce soit sous la direction de Grünberg, ou sous celle de Horkheimer, est incapable de penser le politique dans sa spécificité. Sous Horkheimer, le constat est paradoxal, car c'est finalement en croyant que la politique est partout immédiatement présente, que tout est politique, que l'*IfS* ne parvient pas à penser le politique et à fonder sa théorie en conséquence. Cette manière de concevoir le politique est anesthésiante, puisque les

⁴⁰⁶ Vandenberghe, F., *op. cit.* (tome I et II)

Francfortois, sûrs de leur « pratique théorique », pensent ne pas pouvoir faire plus pour le changement social, du moins pas avant que le moment ne vienne. Mais ce moment non plus, on ne sait pas quand il va venir. Pas de lutte pour la prise de conscience processuelle des « exploités », pas de pensée de la crise comme possibilité, il faut alors attendre, se repliant dans une négation abstraite du monde existant. Or, si la résistance est le premier moment, nécessaire, sur le chemin de la révolution, elle doit prendre ensuite la forme, dans sa négativité, d'une activité *positive*, la négativité pure ne peut mener à rien. On le voit dans l'exemple de *Bartleby*⁴⁰⁷ : poser le refus absolu, sans concession possible, le « *I would prefer not to* » de *Bartleby* est le prérequis de toute résistance contre l'ordre établi, la garantie de ne pas se « faire intégrer », mais si cette négation reste abstraite, elle ne peut mener à rien si ce n'est au dépérissement, non pas du système, mais de soi, d'ailleurs *Bartleby* meurt en emportant dans sa mort sa négation. Pour être véritablement au « monde », la négation doit se faire négation déterminée, au sens où la détermination implique sans cesse un retour sur soi et une évolution.

Les Francfortois ne meurent pas ou pas à cause de leur négation abstraite, mais c'est leur espoir d'émancipation qui succombe à cette abstraction de la négation, on le voit chez Horkheimer, dont la pensée devient totalement pessimiste à la fin de sa vie.⁴⁰⁸

Le contrepoint de cette pensée attentiste se trouve non loin de l'*IfS*, en la personne de Walter Benjamin. Pour lui, « désormais la politique prime l'histoire », chaque époque est ouverte aux changements possibles :

« A nous, comme à chaque génération précédente, fut accordée un faible force messianique sur laquelle le passé fait valoir une prétention. Cette prétention il est juste de ne pas la repousser. »⁴⁰⁹

Dans cette *faible force* subsiste la volonté de lutter et la possibilité, toujours ouverte, de le faire.

Mais « expliquer » les « apories politiques » des Francfortois est une chose, les « comprendre » est son complément.⁴¹⁰ Nous voudrions maintenant donner des pistes pour compléter ce travail, qui n'est que l'ouverture d'une problématique.

Lorsque nous parlons de comprendre les apories des Francfortois, nous pensons qu'il serait nécessaire de compléter cette « critique immanente », par une explication sociologique et historique de ces apories. Dans cette optique, des travaux comme celui de P. Anderson sur le « marxisme occidental »⁴¹¹, permettent de tracer

⁴⁰⁷ Melville, H., *Bartleby*, Paris, Flammarion, 1989. Sur l'exemple de *Bartleby* comme symbole de résistance, voir Bensaïd, D., *Résistances*, Paris, Fayard, 2001.

⁴⁰⁸ G. Raulet note à juste titre que ce pessimisme était déjà présent au départ chez Horkheimer. In « L'évolution de Max Horkheimer vers le pessimisme ? », *Archives de Philosophie*, 49, 1986.

⁴⁰⁹ Benjamin, W., « Sur le concept d'histoire », *Ceuvres III*, Paris, Gallimard, p. 429.

⁴¹⁰ Comme le dit L. Goldmann : « toute description d'une structure dynamique... d'un processus de structuration a un caractère compréhensif par rapport à l'objet étudié et un caractère explicatif par rapport aux structures plus limitées qui en sont les éléments constitutifs. » In, *Marxisme et sciences humaines*, Paris, Denoël, 1970.

⁴¹¹ Anderson, P., *Sur le marxisme occidental*, Paris, Maspéro, 1977.

une *tendance* à l'œuvre chez quasiment tous les « intellectuels » se réclamant du marxisme dans une certaine période, de se consacrer à l'étude de la « superstructure ». Une telle analyse pourrait être enrichie par les considérations de P. Bourdieu sur la logique propre au champ scientifique, dans lequel règne le « point de vue scolastique ». Sur la transformation, dans le champ scientifique, de la « libido dominandi » en « libido sciendi ». ⁴¹² Les analyses de P. Bourdieu pourraient elles-mêmes être « différenciées » par celle de E. Mandel, expliquant le changement de fonction du travail intellectuel par rapport aux évolutions du système capitaliste. ⁴¹³

Mais cela est un travail qui ne peut pas entrer dans le cadre, forcément restreint, d'un mémoire de DEA, et qui donc reste à faire...

⁴¹² Voir notamment de cet auteur : *Méditation pascaliennes*, Paris, Seuil-Liber, 1997 ; ainsi que *Raisons pratiques*, Paris, Seuil, 1994.

⁴¹³ Voir notamment, Mandel, E., *Les étudiants, les intellectuels et la lutte des classes*, Paris, La Brèche, 1979.

Notices biographiques indicatives⁴¹⁴

Becker, Carl Heinrich (1876-1933)

Ministre prussien de la culture.

Né à Amsterdam, Becker obtient un doctorat en langage sémitique, puis une habilitation à Heidelberg. Il se rend ensuite à Hambourg, en 1908, où il est professeur d'histoire et de culture orientale. En 1913, il est nommé à Bonn.

La publication de ses écrits de guerre sur le Moyen-Orient lui valent, en 1916, d'être affecté au ministère prussien de la culture. En 1919, alors que le ministère est dirigé par Konrad Haenisch*, il est nommé Secrétaire d'Etat à l'éducation supérieure. Puis, en 1921, il accède une première fois au poste de Ministre de la culture de Prusse qu'il doit quitter la même année pour retrouver ses fonctions précédentes. Quatre ans plus tard, en 1925, il occupe à nouveau ce poste, dans le cadre du cabinet ministériel d'Otto Braun. Il le conservera jusqu'en 1930.

Becker a été particulièrement actif dans le domaine de la réforme de l'enseignement prussien; spécialement du point de vue de la promotion des contacts entre l'Université et la cité.

Bien qu'il soit proche du " Deutsche Demokratische Partei " (DDP), Becker n'en a jamais été membre.

Fromm, Erich (1900-1980)

Fromm étudie la psychologie, la philosophie et la sociologie à Francfort a. M. et à Heidelberg. Il obtient son doctorat en 1922, sous la direction de Albert Weber, avec un travail intitulé *Das jüdische Gesetz*. De 1922 à 1926, il étudie la médecine à l'université de Munich et termine une formation en psychanalyse à Berlin.

De 1929 à 1933, il enseigne la psychanalyse et la recherche sociale, en qualité de privatdocent, à l'*Institut für Sozialforschung*, à Francfort.

En 1934, Fromm émigre aux Etats-Unis où il est professeur invité et maître de conférence à l'Université de Columbia, jusqu'en 1939; à la Washington School of Psychiatry, entre 1940 et 1941; à l'Université de Yale (1948-1949), de même qu'à la New School for Social Research (1946-1956) et à l'Université de New York (1962-1976).

⁴¹⁴ Les notices présentées ici sont essentiellement tirées des ouvrages suivants:

Vincent, Paul C., *A Historical Dictionary of Germany's Weimar Republic, 1918-1933*, Londres, Greenwood Press, 1997.

Killy, Walther et Vierhaus, Rudolf (Dir.), *Deutsche Biographische Enzyklopädie (DBE)*, Munich / New Providence / Londres / Paris, K. G. Saur, 1996.

Broué, Pierre, *Révolution en Allemagne 1917-1923*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971.

Droz, Jacques (Dir.), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international. L'Allemagne*, Paris, Les Editions ouvrières, 1990.

Depuis 1949, Fromm vit à Mexico où il occupe consécutivement les postes de Professeur à l'Universidad Nacional Autónoma de México (1951-1965) et de Directeur du Mexicanische Institut für Psychoanalyse (1955-1967).

En 1976, Fromm s'installe en Suisse où il mourra.

Initialement très orienté sur les thèses de Sigmund Freud, Fromm soulignera de façon de plus en plus marquée l'importance des influences sociales et culturelles sur l'individu.

Grünberg, Carl (1861-1940)

Sociologue, juriste et économiste.

Grünberg obtient son doctorat à Vienne, en 1886. Il poursuit ses études à Strasbourg, entre 1890 et 1893 et est habilité, en 1894, à nouveau à Vienne. Il s'y était installé, dès 1885, comme avocat indépendant. Il y devient, en 1893, avocat à la cour et au barreau et, entre 1897 et 1900, juge de district.

En 1900, Grünberg est nommé professeur à l'Université de Vienne.

Depuis 1924, il dirige l'*Institut für Sozialforschung* de Francfort qu'il a contribué à fonder. Il enseigne également l'histoire du droit et de la science à l'université de la même ville.

Grünberg s'intéresse, dans un premier temps, à l'histoire et à la politique agraire. Par la suite, ses recherches s'orientent vers l'histoire du Socialisme. Il a participé à la fondation et, entre 1893 et 1894, à la parution de la *Zeitschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*. Dès 1909, il est également l'éditeur de *Hauptwerke des Sozialismus*. Ainsi que des *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung*, depuis 1910.

Haenisch, Konrad (1875-1925)

Politicien et Journaliste.

Après avoir dû abandonner ses études secondaires pour " agissements socialistes ", Haenisch travaille dans une librairie à Leipzig où il fréquente également des cours d'histoire et d'économie politique dispensés à l'université.

Il travaille d'abord à la *Leipziger Volkszeitung*, puis devient rédacteur de journaux d'obédience socialiste à Ludwigshafen, Dresde, Dortmund et Leipzig. En 1905, alors qu'il est rédacteur en chef de la *Dortmunder Arbeiterzeitung*, il est condamné à neuf mois de prison pour " transgression des règles de la presse ". De 1915 à 1919, il rédige le journal socialiste *Die Glocke*.

En 1911, Haenisch prend la direction de la centrale de propagande du SPD, à Berlin.

Membre depuis 1900 de l'Assemblée nationale prussienne, il est Ministre de la culture de la Prusse, de 1918 à 1921. En 1919, il participe aux travaux de l'Assemblée

constituante de Weimar. De 1921 à 1924, il est membre du Parlement du Land de Prusse. Haenisch est nommé Président du District de Wiesbaden en 1924.

Horkheimer, Max (1895-1973)

Unique fils d'une famille juive de grands bourgeois industriels, Max Horkheimer était destiné à reprendre la lucrative fabrique de textile familiale. En 1910, il entame donc un apprentissage de vendeur dans l'entreprise de son père. Une année plus tard, en 1911, il fait la connaissance de Friedrich Pollock*, avec lequel il noue une amitié qui durera plusieurs années. Horkheimer voyage quelques temps en Europe avant de rentrer en Allemagne pour reprendre l'entreprise familiale. Un recueil de nouvelles et de notes rédigées aux cours de ces premières années paraîtra, à titre posthume. On y trouve les premiers essais de Horkheimer contre la misère sociale.

Après la guerre, en 1919, Horkheimer entreprend des études de philosophie, de psychologie et d'économie politique à Munich, Francfort a. M. et Freiburg i. B. En 1922, il termine ses études sous la direction de Hans Cornelius. La même année, il rencontre Edmund Husserl et Martin Heidegger. En 1922 également, Horkheimer se lie d'amitié avec Félix Weil* et Théodor W. Adorno. Ils élaborent alors, tous trois, le projet de création d'un Institut de sciences sociales.

En 1925, Horkheimer obtient son habilitation à Francfort et, l'année suivante, devient privatdocent et se marie. En 1930, il est professeur de philosophie sociale à Francfort et directeur du *Franfurter Institut für Sozialforschung*. Dans ce cadre, il publie, dès 1932, la *Zeitschrift für Sozialforschung*, l'organe de l'Institut.

Après la suppression de son poste et la fermeture de l'Institut, Horkheimer s'enfuit, en 1933, en Suisse puis aux Etats-Unis, qu'il atteint en 1934. Il y installe l'Institut en association avec la "Columbia University". En 1937, son ouvrage de référence *Traditionnelle und kritische Theorie* paraît à Paris.

En 1940, Horkheimer est à Los Angeles où il travaille avec Adorno au texte de *Dialektik der Aufklärung* qui paraîtra en 1947. La même année paraît également *Eclipse of Reason*. Au cours de ces années, Horkheimer marque un tournant important en direction de l'individualisme.

En 1949, il retrouve son poste de professeur ordinaire à l'Université de Francfort et, l'année suivante, il reprend également la direction de l'*Institut für Sozialforschung* refondé dans sa ville d'origine. De 1951 à 1953, il est Recteur de l'Université de Francfort et, de 1954 à 1959, professeur invité à l'Université de Chicago.

Korsch, Karl (1886-1961)

Fils d'un Directeur de banque, Korsch étudie en Allemagne et en Angleterre. Il est ensuite nommé professeur de droit à Iéna.

Entre 1912 et 1914, il est membre de la *Fabian Society* à Londres.

Officier pendant la guerre, il adhère à l'USPD (le Parti Indépendant fondé par les exclus du SPD), en 1917, puis à une scission du Parti communiste (le VKPD), en 1920. En octobre 1923, Korsch est nommé Ministre de la justice en Thuringe. Il est député au Reichstag de 1924 à 1928.

Lukacs, Georg (1885-1971)

Philosophe.

Fils d'un conseiller d'Etat hongrois, né dans une famille juive hongroise à Budapest, de laquelle il reçoit une éducation allemande, Lukacs étudie l'économie et le droit et obtient un doctorat dans une université de Province.

Dès 1906, il écrit pour le journal de la Société des Sciences sociales de Budapest, le *20. Jahrhundert*. A partir de la même année, il se rend plusieurs fois à Berlin où il suit les cours et les séminaires du philosophe Georg Simmel. En 1909, Lukacs retourne à Budapest pour y obtenir un second doctorat. En 1912, il se rend à Heidelberg où il étudie avec Max Weber, dans le cercle duquel il est actif. Il s'intéresse alors au néokantisme de Wilhelm Windelband et Heinrich Rickert, thèses qu'il abandonne par la suite pour celles de Hegel.

De retour à Budapest, en 1915, il fonde le " Sonntagskreis ". En 1917, le groupe donne naissance à la " Freie Schule für Geisteswissenschaften ", une sorte de contre-université, opposant positivisme et matérialisme et qui offrira des cours pendant deux semestres.

En 1918, Lukacs adhère au Parti communiste hongrois et édite le journal *Die Internationale*. Comme membre du comité central du Parti, il sera nommé ministre de la culture et commissaire politique de la courte République soviétique de Béla Kun. Après l'échec de Kun, en 1919, Lukacs travaille pour le Parti, à Budapest et à Vienne et contribue à des périodiques comme la *Rote Fahne*.

Expulsé d'Autriche en 1930, Lukacs travaille à Moscou, à l'Institut Marx-Engels. Il retourne à Berlin en 1932, où il participe à plusieurs groupes marxistes.

Après la prise de pouvoir des nazis, Lukacs émigre à Moscou où, en tant que membre de l'Académie des Sciences d'Union soviétique, il travaille avec d'autres émigrés hongrois. A la chute du gouvernement fasciste hongrois, en 1944, il rentre à Budapest et devient professeur d'esthétique et de philosophie culturelle à l'université.

Il siège au parlement hongrois de 1949 à 1956, puis il est brièvement déporté en Roumanie pour avoir participé au cabinet de Nagy durant le soulèvement de 1956.

Marcuse Herbert (1898-1979)

Philosophe.

Fils d'un fabricant de textile juif, Marcuse étudie la littérature, la philosophie et l'économie politique à Berlin et à Freiburg i. B. Il suit notamment les cours

d'Edmund Husserl. Il obtient un doctorat en littérature, en 1922. Par la suite, entre 1928 et 1932, il poursuit ses études de philosophie à Freiburg i. B. En 1932, il doit renoncer, pour des raisons philosophiques et politiques, à obtenir, auprès de Martin Heidegger, une habilitation pour son travail sur Hegel.

Marcuse est membre du SPD, entre 1917 et 1919.

Collaborateur de l'*Institut für Sozialforschung*, il le suit en exil, à Genève, puis à New York. En 1940, Marcuse obtient la citoyenneté américaine. En 1942, il est employé du "Bureau of Intelligence of the Office of War Information" à Washington. En 1945, il travaille pour le "Research and Intelligence Division" du Département d'Etat, dans la même ville. En 1947, il est nommé directeur de la section.

De 1950 à 1952, Marcuse enseigne la sociologie à l'Institut russe de la Columbia University. De 1952 à 1954, il est professeur au Centre de recherche russe de l'Université de Harvard, où il travaille à des études sur le marxisme soviétique. De 1954 à 1965, il est professeur de sciences politiques dans une université du Massachusetts: l'Université de Waltham. Marcuse conduit également des études, en 1959 et de 1961 à 1962, à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, à Paris. Professeur de philosophie sociale à l'Université de Californie, à San Diego, depuis 1964; puis professeur honoraire de la "Freie Universität" de Berlin, dès 1965, Marcuse meurt en Allemagne, en 1979.

Marcuse s'est particulièrement intéressé aux écrits de jeunesse de Marx.

Naumann, Friedrich (1860-1919)

Théoricien politique et politicien.

Naumann étudie la théologie et est engagé, des années durant, au sein de l'Eglise protestante. Sous l'influence du mouvement socialiste chrétien de Adolf Stöcker, il travaille, dès 1890, avec le "Congrès Evangélique Socialiste" et fonde, en 1894, une publication intitulée *Die Hilfe*. Naumann rompt avec Stöcker et forme, en 1896, le *Nationale Verein*, un groupement épousant le projet d'une coopération entre le SPD et le "Parti Libéral populaire", coopération qui devait prendre la forme d'une grande alliance "de Basserman à Bebel". En 1903, il dissout le *Verein* et crée, avec bon nombre de ses anciens coreligionnaires, le *Freisinnige Vereinigung*. Il est élu, par ce biais, au Reichstag, en 1907. Il conservera ce mandat jusqu'en 1918.

Par la suite, Naumann figure au nombre des fondateurs du "Deutsche Demokratische Partei" (DDP), en 1918. Il est élu dans ses rangs, en janvier 1919, à l'Assemblée nationale. Supporter de la République de Weimar, dans laquelle il voyait une image de son concept d'une large "coalition de gauche", Naumann est essentiellement connu pour ses travaux visant à une synthèse entre le socialisme et le nationalisme. Il meurt en août 1919.

Pollock, Friedrich (1894-1970)

Economiste et sociologue.

Fils d'un artisan. Après un apprentissage commercial et un service actif lors de la Première Guerre mondiale, Pollock étudie l'économie nationale, la sociologie et la philosophie à Munich, Freiburg i. B. et Francfort a. M. Il obtient le titre de Docteur en sciences politiques en 1923. Sa dissertation s'intitule alors *Zur Geldtheorie von Karl Marx*.

Il se lie d'amitié avec Max Horkheimer* et participe, en 1923, à la fondation de l'*Institut für Sozialforschung*. Entre 1928 et 1930, c'est lui qui assurera le remplacement de Carl Grünberg*.

En 1924, il dirige, aux côtés de Félix Weil*, la "Marx-Engels-Archiv-Gesellschaft" qui vise à encourager la publication des œuvres complètes de Marx et Engels.

Entre 1927 et 1928, Pollock voyage en Union soviétique. A son retour, en 1928, il obtient son habilitation en économie nationale avec une thèse intitulée *Die planwirtschaftlichen Versuche in der Sowjetunion 1917-1927*. Il enseigne ensuite, en tant que privatdocent, dans cette université, jusqu'en 1933.

La même année, Pollock émigre à Genève, Paris puis New York. Dans cette ville, il est, jusqu'en 1950, directeur de séminaire puis directeur administratif de l'"Institute for Social Research".

En 1950, il rentre à Francfort où il participe aux travaux de l'*Institut für Sozialforschung* refondé. A partir de l'année suivante, il enseigne l'économie politique et la sociologie à l'université de la même ville.

Les travaux de Pollock s'intéressent essentiellement aux liens nécessaires à la poursuite de l'économie politique de Marx. Ils touchent également aux rapports entre sociologie et science économique et, particulièrement, entre planification socio-économique et automation.

Sorge, Richard (1895-1944)

Fils d'un ingénieur, né en Russie.

Sorge fait des études supérieures avant de s'engager comme volontaire, en 1914. Après la guerre, il enseigne à Aix-la-Chapelle, poste dont il est révoqué en 1922. Il est ensuite, dès 1923, chargé de cours à l'Université de Francfort a. M.

Sorge adhère à l'USPD en 1918, puis au VKPD, en 1920.

Par la suite, Sorge travaille pour l'Internationale Communiste, puis pour le quatrième bureau de l'armée Rouge. Dans ce cadre, il sera envoyé en mission en Chine entre 1931 et 1932. Il revient en Allemagne en 1933 et adhère au NSDAP. Il se fait alors accréditer comme correspondant de guerre au Japon et y organise, pour le compte de l'URSS, un réseau de renseignements qui annoncera à Staline l'agression allemande de juin 1941.

Sorge sera arrêté en octobre 1944 et exécuté en novembre.

Weil, Félix (1898-1975)

Economiste. Fils d'Hermann Weil*.

Etudie les sciences politiques à l'Université de Francfort a. M. dès 1916. Sous l'influence de la Révolution de novembre 1918, Weil se tourne vers le socialisme. En 1919, il part poursuivre ses études à Tubingen, mais il est expulsé du Württemberg pour activités agitatrices et il rentre à Francfort. Il y passe son doctorat en 1920, avec une dissertation intitulée *Sozialisierung*.

En 1923, Félix Weil finance la " Erste Marxistische Arbeitswoche " qui se tient à Ilmenau, en Thuringe et à laquelle participent des intellectuels comme Karl Korsch*, Georg Lukacs* et Friedrich Pollock*. En 1924, Félix et Hermann Weil financent la fondation de l'*Institut für Sozialforschung*. La même année, Félix Weil prend la direction de la " Marx-Engels-Archiv-Gesellschaft ", aux côtés de F. Pollock.

Félix Weil quitte Francfort pour Berlin, en 1929, où il fonde la " Soziologische Verlagsanstalt " qui publiera, entre autres, les oeuvres de Franz Mehring.

En 1931, il se rend à Buenos Aires en tant que Conseiller économique du gouvernement argentin. Deux ans plus tard, en 1935, il émigre aux Etats-Unis où il fréquente Max Horkheimer* et Théodor W. Adorno. Par la suite, en 1941, il est membre de l'" International Institute for Social Research ".

En 1945, Félix Weil acquiert la nationalité américaine et mène les négociations visant à un retour à Francfort a. M. de l'*Institut für Sozialforschung*. Il sera également expert pour les questions de budget auprès du Parti Démocrate.

Weil, Hermann (1868-1927)

Négociant.

Fils d'un commerçant. Entre 1883 et 1886, Hermann Weil fait, à Manheim, un apprentissage de commerçant en céréales, dans une firme dont il deviendra fondé de pouvoir. Après un court passage, entre 1888 et 1889, dans une firme active dans le commerce de céréales au Pays-Bas - firme dans laquelle il était impliqué -, Hermann Weil fonde une filiale de cette firme à Buenos Aires. En 1898, il crée, dans la même ville, avec deux de ses frères, la firme de commerce céréalier " Weil Hermanos & Cia ".

En 1908, Hermann Weil rentre en Allemagne où il vit à Francfort a. M., à partir de 1912. Durant la Première Guerre mondiale, il est Conseiller auprès du " Kieler Institut für Weltwirtschaft und Admiralstab ". Il s'occupe alors également de faire des rapports à l'Empereur, Guillaume II.

En 1922, Hermann Weil entreprend aux côtés de son fils, Félix Weil*, des négociations avec le ministère de la culture prussien en vue de la création de l'*Institut für Sozialforschung*.

Wilbrandt, Robert (1875-1945)

Economiste.

Fils d'un directeur de théâtre et d'une actrice. Il étudie la philosophie à Tübingen, Marburg, Strassbourg et Berlin et obtient son doctorat, en 1899, avec une dissertation portant sur Platon. Entre 1899 et 1900, il étudie les sciences sociales et économiques et obtient son habilitation en économie politique, en 1904, à Berlin.

Par la suite, de 1904 à 1908, il est privatdocent en politique sociale à l'Université de Berlin. Après un passage à Charlottenburg, Wilbrandt est professeur ordinaire d'économie politique et de finances à Tübingen. Puis, dès 1929 et jusqu'à sa révocation par les nazis, en 1933, il est professeur ordinaire d'économie politique et de politique sociale à Dresde. Il se retire ensuite à Marquartstein.

Une partie importante des travaux de Wilbrandt est consacrée à l'étude du capitalisme, du socialisme et des thèses de Karl Marx.

Bibliographie

- **Abensour, Miguel**, « La Théorie critique : une pensée de l'exil ? », *Archives de philosophie*, 45, 1982.
- **Anderson, Perry**, *Sur le Marxisme Occidental*, Paris, Maspero, 1977.
- **Argelès, J.-M et Badia, G.**, *Histoire de l'Allemagne contemporaine*, tome I, Paris, Messidor / Editions Sociales, 1987.
- **Artous, Antoine**, *Marx, L'Etat et la politique*, Paris, Syllepse, 1999.
- **Assoun, Paul-Laurent**, *L'Ecole de Francfort*, Paris, PUF, 1990.
- **Assoun, Paul-Laurent, Raulet, Gérard**, *Marxisme et théorie critique*, Paris, Payot, 1978.

- **Badia, Gilbert**, *Histoire de l'Allemagne contemporaine (1917-1962)*, tome I, Paris, Editions Sociales, 1975.
- **Balibar, Etienne**, *La philosophie de Marx*, Paris, La découverte, 2001 (1^{ère} éd. 1993)
- **Benjamin, Walter**, « Sur le concept d'histoire », in, *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000.
- **Bensaïd, Daniel**, *Marx l'intempestif : grandeur et misère d'une aventure critique (XIXe-XXe siècle)*, Paris, Fayard, 1995.
- **Bensaïd, Daniel**, *La discordance des temps : essais sur les crises, les classes, l'histoire*, Paris, Editions de la Passion, 1995.
- **Bensaïd, Daniel**, *Walter Benjamin, sentinelle messianique*, Paris, Plon, 1990.
- **Bensaïd, Daniel**, *Le pari mélancolique : métamorphoses de la politique, politique des métamorphoses*, Paris, Fayard, 1997.
- **Bensaïd, Daniel**, *Résistances*, Paris, Fayard, 2001.
- **Bensaïd, Daniel**, « Critique marxiste et sociologies critiques », *Contretemps*, 1, 2001.
- **Bernstein, Serge et Milza, Pierre**, *L'Allemagne de 1870 à nos jours*, Paris, Armand Collin, 1997.
- **Bonss, Wolfgang**, « Le problème de l'inconscient - la discussion sur la conscience des travailleurs sous la République de Weimar », in Raulet, Gérard, *Weimar ou l'explosion de la modernité*, Paris, Anthropos, 1984.
- **Bourdieu, Pierre**, *Homo Academicus*, Paris, Minuit, 1984.
- **Bourdieu, Pierre**, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil (coll. Liber), 1997.
- **Bourdieu, Pierre**, *Raisons pratiques*, Paris, Seuil, 1994.
- **Broué, Pierre**, *Révolution en Allemagne 1917-1923*, Paris, les éditions de Minuit, 1971.
- **Bubner, Rüdiger**, « Qu'est-ce que la théorie critique » in, *Archives de Philosophie*, 1972, 35.

- **Collectif**, *Contre Althusser Pour Marx*, Paris, Passion, 1999 (1^{ère} éd. 1974)
- **Colletti, Lucio**, *Politique et philosophie*, Paris, Galilée, 1975.

- **Droz, Jacques**, « Prusse et prussianisme dans la République de Weimar », in Raullet, Gérard, *Weimar ou l'explosion de la modernité*, Paris, Anthropos, 1984.
- **Droz, Jacques** (Dir.), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international. L'Allemagne*, Paris, Les Editions ouvrières, 1990.
- **Dubiel, Helmut**, *Theory and politics : studies in the development of critical theory*, Cambridge & London, MIT Press, 1985.
- **Ferry, Luc, et Renault, Alain**, « Max Horkheimer et l'idéalisme allemand », *Archives de philosophie*, 45, 1982, reproduit dans Bernstein, Jay, *The Frankfurt School : critical assessments* (vol. II), London, Routledge, 1994.
- **Freud, Sigmund**, *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.
- **Fromm, Erich**, « Uber Methode und Aufgabe einer analytischen Sozialpsychologie », *ZfS*, 1932. Traduction : « Méthode et fonction d'une psychologie sociale analytique » in, *La crise de la psychanalyse*, Paris, Anthropos, 1971.
- **Fromm, Erich**, « Die psychoanalytische Charakterologie und ihre Bedeutung für die Sozialpsychologie », *ZfS*, 1932. Traduction : « La caractériologie psychanalytique et sa signification pour la psychologie sociale » in, *La crise de la psychanalyse*, Paris, Anthropos, 1971.
- **Fromm, Erich**, « Die Sozialpsychologie Bedeutung der Mutterrechtstheorie », *ZfS*, 1934. Traduction : « La théorie du matriarcat et sa signification pour la psychologie sociale », in, *La crise de la psychanalyse*, Paris, Anthropos, 1971.
- **Gangl, Manfred**, « L'institut de recherches sociales sous la conduite de Carl Grünberg (1923-1930) : Une réponse par la recherche pratique à la crise », in Raullet, Gérard, *Weimar ou l'explosion de la modernité*, Paris, Anthropos, 1984.
- **Gangl, Manfred**, « Crise du marxisme et renouvellement de la philosophie de l'histoire », in Raullet, Gérard, *Weimar ou l'explosion de la modernité*, Paris, Anthropos, 1984.
- **Gangl, Manfred**, « Le programme interdisciplinaire de l'Institut de Recherches Sociales sous la direction de Max Horkheimer », *Archives de Philosophie*, 49, 1986.
- **Gangl, Manfred**, « Quelques implications sociales de la technologie moderne : Herbert Marcuse dans le contexte de la théorie critique », *Archives de philosophie*, 52, 1989.
- **Garro, Isabelle**, *Marx, une critique de la philosophie*, Paris, Seuil, 2000.
- **Gay, Peter**, *Weimar : Le suicide d'une République*, Paris, Gallimard, 1993 (1^{ère} éd. 1968 en anglais)
- **Goldmann, Lucien**, *Marxisme et sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1970.
- **Goldmann, Lucien**, *Sciences humaines et philosophie*, Paris, Gonthier, 1966.
- **Goldmann, Lucien**, *Recherches dialectiques*, Paris, Gallimard, 1959.
- **Gramsci, Antonio**, *Textes*, Paris, Editions Sociales, 1983.

- **Held, David**, *Introduction to Critical Theory : Horkheimer to Habermas*, Berkeley, University of California Press, 1980.
- **Horkheimer, Max**, *Crépuscule : Notes en Allemagne (1926-1931)*, Paris, Payot, 1994. (1^{ère} édition 1934, publié en Suisse sous le pseudonyme de Heinrich Regius, *Dämmerung. Notizen in Deutschland*)
- **Horkheimer, Max**, « Un nouveau concept d'idéologie » (1930) in, *Théorie Critique*, Paris, Payot, 1978.
- **Horkheimer, Max**, « Hegel et le problème de la métaphysique » (1932) in, Horkheimer, Max, *Les débuts de la philosophie bourgeoise de l'histoire*, Paris, Payot, 1974.
- **Horkheimer, Max**, « La situation actuelle de la philosophie sociale et les tâches d'un institut de recherche sociale » (1931), in Horkheimer, Max, *Théorie critique*, Paris, Payot, 1978.
- **Horkheimer, Max**, « Bemerkungen über Wissenschaft und Krise », *ZfS*, 1932, 1.
- **Horkheimer, Max**, « Geschichte und Psychologie », *ZfS*, 1932, 1.
- **Horkheimer, Max**, « Matérialisme et métaphysique » (1933) in, *Théorie traditionnelle et Théorie Critique*, Paris, Gallimard, 1974.
- **Horkheimer, Max**, « Matérialisme et morale » (1933), in *Théorie critique*, Paris, Payot, 1978.
- **Horkheimer, Max**, « Zum Problem der Voraussage in den Sozialwissenschaften », *ZfS*, 1933, 3.
- **Horkheimer, Max**, « A propos de la querelle du rationalisme dans la philosophie contemporaine » (1934) in, *Théorie Critique*, Paris, Payot, 1978.
- **Horkheimer, Max**, « Autorité et famille » (1936), in *Théorie traditionnelle et Théorie critique*, Paris, Gallimard, 1974. (traduction de « Allgemeiner Teil » in, *Studien über Autorität und Familie*, Paris, 1936)
- **Horkheimer, Max**, « Egoïsme et émancipation » (1936), in *Théorie traditionnelle et théorie critique*, Paris, Gallimard, 1974.
- **Horkheimer, Max**, « La dernière attaque contre la métaphysique » (1937) in, *Théorie critique*, Paris, Payot, 1978.
- **Horkheimer, Max**, « Théorie traditionnelle et théorie critique » (1937) in, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, Paris, Gallimard, 1974.
- **Horkheimer, Max**, « Montaigne et la fonction du scepticisme » (1938) in, *Théorie critique*, Paris, Payot, 1978.
- **Horkheimer, Max**, « La philosophie de la concentration absolue » (1938) in, *Théorie critique*, Paris, Payot, 1978.
- **Horkheimer, Max**, « La Théorie critique hier et aujourd'hui », in *Théorie critique*, Paris, Payot, 1978.
- **Jakubowski, Franz**, *Les superstructures idéologiques dans la conception matérialiste de l'histoire*, Paris, EDI, 1976.

- **Jameson, Fredric**, *Late Marxism : Adorno, or the persistence of the dialectic*, Londres, Verso, 1996 (1^{ère} éd. 1990)
- **Jay, Martin**, *L'imagination dialectique : l'École de Francfort 1923-1950*, Paris, Payot, 1977.
- **Jay, Martin**, *Permanent exiles : essays on the intellectual migration from Germany to America*, New York, Columbia University Press, 1986.
- **Jay, Martin**, « Max Horkheimer and the retreat from hegelian marxism », in, *Marxism and totality*, Berkeley, University of California Press, 1984.
- **Jimenez, Marc**, « Pouvoir et temporalité chez Max Horkheimer », *Archives de philosophie*, 49, 1986.

- **Kellner, D.**, « The Frankfurt School revisited : A critique of Martin Jay's *The dialectical imagination* », *New German Critique*, 1973, no. 4, reproduit dans Bernstein, J., (ed.), *The Frankfurt School : critical assesments*, (vol. I), London, Routledge, 1994.
- **Kolakowski, Leszek**, *Main currents of Marxism*, vol. III « the breakdown », Oxford, Clarendon Press, 1978.
- **Korsch, Karl**, *Marxisme et philosophie*, Paris, Minuit, 1964.
- **Kosik, Karel**, *La dialectique du concret*, Paris, Editions de la Passion, 1988.
- **Killy, Walther et Vierhaus, Rudolf** (Dir.), *Deutsche Biographische Enzyklopädie (DBE)*, Munich / New Providence / Londres / Paris, K. G. Saur, 1996.

- **Labica, Georges**, *Karl Marx : Les thèses sur Feuerbach*, Paris, PUF, 1987.
- **Labica, Georges**, *Le statut marxiste de la philosophie*, Bruxelles, Complexe, 1976.
- **Lefebvre, Henri**, *Le matérialisme dialectique*, Paris, PUF, 1990 (1^{ère} éd. 1940).
- **Lefebvre, Henri**, *Métaphilosophie*, Paris, Syllepse, 2000, (1^{ère} éd. 1965).
- **Löwy, Michael**, *Rédemption et utopie, le judaïsme libertaire en Europe centrale*, Paris, PUF, 1988.
- **Löwy, Michael**, *Dialectique et révolution, essai de sociologie et d'histoire du marxisme*, Paris, Anthropos, 1973.
- **Löwy, Michael**, *Paysages de la vérité : introduction à une sociologie critique de la connaissance*, Paris, Anthropos, 1985.
- **Löwy Michael**, *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires*, Paris, PUF, 1976.
- **Löwy, Michael**, *La théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Paris, Maspero, 1970.
- **Lukács, Georg**, *Histoire et conscience de classe*, Paris, Minuit, 1960.

- **Mandel, Ernest**, *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, Paris, François Maspero, 1967.
- **Mandel, Ernest**, *Les étudiants, les intellectuels et la lutte des classes*, Paris, La Brèche, 1979.
- **Mandel, Ernest**, *Le Troisième âge du capitalisme*, Paris, Passion, 1995.
- **Mandel, Ernest**, « Pourquoi je suis marxiste » in, Achcar, Gilbert (dir), *Le marxisme d'Ernest Mandel*, Paris, PUF, 1999.

- **Marcuse, Herbert**, « Sur la philosophie concrète » (1929) in, *Philosophie et révolution*, Paris, Denoël, 1969.
- **Marcuse, Herbert**, « Marxisme transcendantal ? » (1930) in, *Philosophie et révolution*, Paris, Denoël, 1969.
- **Marcuse, Herbert**, « *Les Manuscrits économique-philosophiques de Marx, nouvelles sources pour l'interprétation du matérialisme historique* » (1932) in, *Philosophie et révolution*, Paris, Denoël, 1969.
- **Marcuse, Herbert**, « La lutte contre le libéralisme dans la conception totalitaire de l'Etat » (1934) in, *Culture et société*, Paris, Minuit, 1970.
- **Marcuse, Herbert**, « Réflexion sur le caractère affirmatif de la culture » (1937) in, *Culture et société*, Paris, Minuit, 1970.
- **Marcuse, Herbert**, « La philosophie et la théorie critique » (1937) in, *Culture et société*, Paris, Minuit, 1970.
- **Marx, Karl**, *Les manuscrits de 1844*, Paris, Flammarion, 1996.
- **Marx, Karl**, *Le Capital*, Paris, Flammarion, 1985.
- **Marx, Karl**, *L'idéologie allemande*, Paris, Editions Sociales, 1976.
- **Marx Karl**, *Le Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Mille et une nuits, 1997.
- **Merleau-Ponty, Maurice**, *Les aventures de la dialectique*, Paris, Gallimard, 1955.
- **Mommsen, Hans**, *The rise and fall of Weimar democracy*, Chappel Hill, University of North Carolina Press, 1989.

- **Peters, Suzanne**, *Les Stillhalteabkommen et les banques suisses (1931-1945). Quatorze années de prorogation des créances bancaires suisses*, Mémoire de licence, Faculté des Lettres, Université de Lausanne, 1999.
- **Pollock, Friedrich**, « Die Gegenwärtige Lage der Kapitalismus und die Aussichten einer Planwirtschaftlichen Neuordnung », *ZfS*, 1932.
- **Pollock, Friedrich**, « Bemerkungen zur Wirtschaftskrise », *ZfS*, 1933
- **Pollock, Friedrich**, « State Capitalism : its possibilities and limitations », *SPSS*, 1941.
- **Pollock, Friedrich**, « Is National Socialism a new order ? », *SPSS*, 1941.

- **Raulet, Gérard, Fürnkäs, Josef**, *Weimar : le tournant esthétique*, Paris, Anthropos, 1988.
- **Raulet, Gérard**, « A quoi peut bien servir Schopenhauer ? Remarques sur le pessimisme de l'Ecole de Francfort », *Dialogue*, 1981, vol. 20, reproduit dans Bernstein, Jay, *The Frankfurt School : critical assesments* (vol. II), London, Routledge, 1994.
- **Raulet, Gérard**, « L'évolution de Max Horkheimer vers le pessimisme ? », *Archives de Philosophie*, 49, 1986.
- **Raulet, Gérard**, « Raison en fiction : l'émancipation en quête de fondements », *Archives de philosophie*, 52, 1989.
- **Renault, Emmanuel**, *Marx et l'idée de critique*, Paris, PUF, 1995.

- **Ringer, Fritz**, *The decline of the german mandarins : the german academic community, 1890-1933*, Londres, University Press of New England, 1990 (1^{ère} édition 1969)
- **Schmidt, Alfred**, « L'œuvre jeunesse de Horkheimer et la naissance de la Théorie Critique », *Archives de Philosophie*, 49, 1986, reproduit in Bernstein, Jay, *The Frankfurt School : Critical assesments*, vol. II, London, Routledge, 1994.
- **Schmidt, Alfred**, « Historisme, historicisme et historicité dans les premiers écrits de Herbert Marcuse », *Archives de philosophie*, 52, 1989.
- **Söllner, Afons**, « Disciples de gauche de la révolution conservatrice : la théorie politique d'Otto Kirchheimer et de Herbert Marcuse dans les dernières années de la République de Weimar », in Raullet, Gérard, *Weimar ou l'explosion de la modernité*, Paris , Anthropos, 1984.
- **Slater, Phil**, *Origin and significance of the Frankfurt School : a marxist perspective*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1977.
- **Tarr, Zoltan**, « Lukacs, Marcuse et leur postérité », *Archives de philosophie*, 52, 1989.
- **Therborn, Goran**, « The Frankfurt School », *New Left Review*, 1970, 63. Reproduit dans Bernstein, Jay, *The Frankfurt School : Critical assesments* (vol. I), London, Routledge, 1994.
- **Traverso, Enzo**, *Les juifs et l'Allemagne : de la « symbiose judéo-allemande » à la mémoire d'Auschwitz* , Paris, La Découverte, 1992.
- **Traverso, Enzo**, *Siegfried Kracauer : itinéraire d'un intellectuel nomade*, Paris, La Découverte, 1994.
- **Trotsky, Léon**, *L'internationale communiste après Lénine*, Paris, 1969.
- **Trotsky, Léon**, *Comment vaincre le fascisme : écrits sur l'Allemagne 1930-1933*, Paris, Passion, 1993.
- **Vadée, Michel**, « La conception de la théorie chez Marx », in Planty-Bonjour, G., *Science et dialectique chez Hegel et Marx*, Paris, CNRS, 1980.
- **Vadée, Michel**, *Marx penseur du possible*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1992.
- **Vandenberghe, Frédéric**, *Une histoire critique de la sociologie allemande : aliénation et réification. Tome I : Marx, Simmel, Weber, Lukacs*, Paris, La Découverte/MAUSS, 1997.
- **Vandenberghe, Frédéric**, *Une histoire critique de la sociologie allemande : aliénation et réification. Tome II : Horkheimer, Adorno, Marcuse, Habermas*, Paris, La Découverte/MAUSS, 1998.
- **Vincent, Paul C.**, *A Historical Dictionary of Germany's Weimar Republic, 1918-1933*, Londres, Greenwood Press, 1997.
- **Vincent, Jean-Marie**, *La théorie critique de l'Ecole de Francfort*, Paris, Gallilée, 1976.
- **Vincent, Jean-Marie**, *Fétichisme et Société*, Paris, Anthropos, 1973.
- **Vincent, Jean-Marie**, *Un autre Marx : Après les marxismes*, Lausanne, Page 2, 2001.

- **Wiggershaus, Rolf**, *L'Ecole de Francfort : histoire, développement, signification*, Paris, PUF, 1993.
- **Wright Mills, Charles**, *L'imagination sociologique*, Paris, La découverte, 1997.
- **Zizek, Slavoj**, « Georg Lukacs as the philosopher of Leninism », postface à Lukács, Georg, *A defence of History and class consciousness : tailism and the dialectic*, Londres, Verso, 2000.
- **Zizek, Slavoj**, *L'intraitable : psychanalyse, politique et culture de masse*, Paris, Anthropos, 1993.